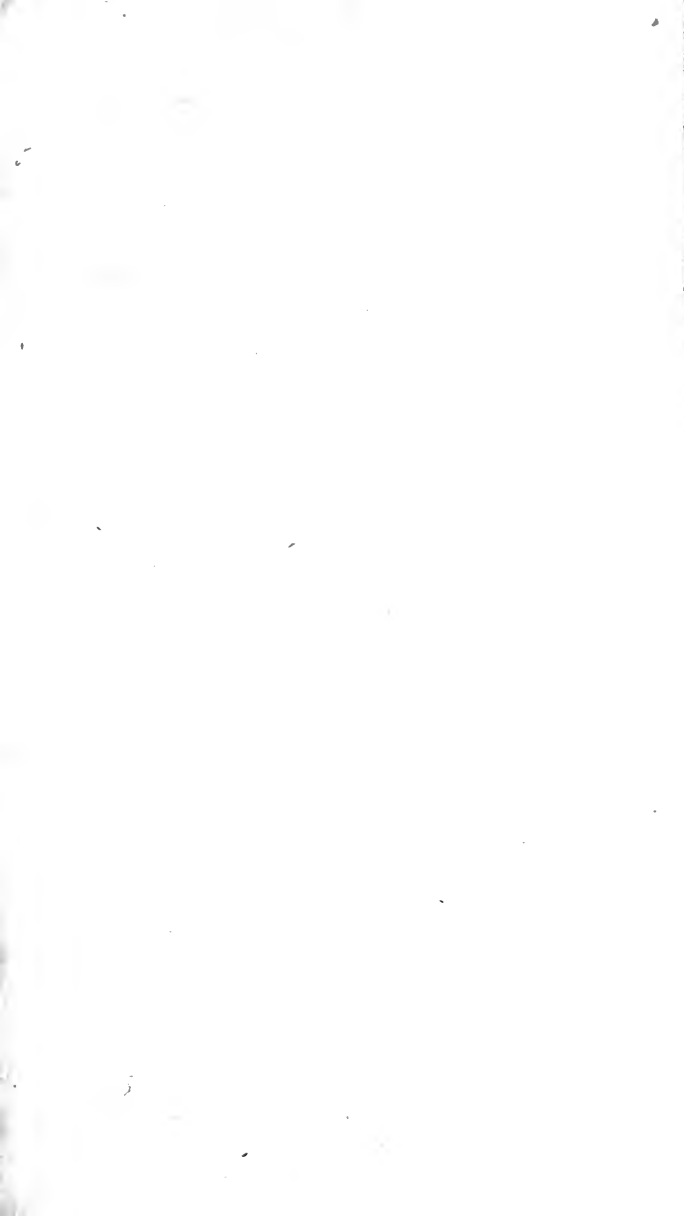








2abr-1877



CE
Coll. 420

LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FOSSE,
NOUVELLE EDITION.
TOME PREMIER.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN,
Quay des Augustins.

JEAN-LUC NYON , Pere , Quay de
Conty.

PIERRE-MICHEL HUART , rue
Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU,
rue Galande , près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des
Augustins.

MARC BORDELET , rue. Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT,
Fils, Quay de Conty.

LOUIS - ETIENNE GANEAU ,
rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE,
Quay des Augustins.

LAURENT DURAND , rue Saint
Jacques.

LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FOSSE,
NOUVELLE EDITION,

*Revue corrigée & augmentée de ses Poésies
diverses.*

TOME PREMIER.



A PARIS;

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

Univ. de Paris.
BIBLIOTHEC.



T A B L E

*Des Pièces contenues dans le premier
Volume.*

POLIXENE.

MANLIUS CAPITOLINUS.

T H E S E ' E .

PQ

1214

.23

1747

m. /

1747
1747

POLIXENE.

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois en 1686.
& remise au Théâtre le 4 Mars 1718.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE
D'ESPINOY.



ONSEIGNEUR,

*Cet Ouvrage que je prends la liberté de dé-
dier à Votre Altesse, lui avoit déjà été lû plu-
sieurs fois, avant que d'être exposé sur le Théâ-
tre. C'est par votre goût, MONSEIGNEUR,
c'est sur la justesse de vos sentimens que je me
suis assuré de ce qu'il y avoit alors qui dût
plaire ou déplaire au public; & je n'ai laissé
de fautes que dans les endroits, où la foiblesse
de mon génie ne m'a pas permis de profiter de*

A ij

vos lumières. Je puis même dire que l'estime avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragédie, avant sa représentation, avoit déjà disposé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainsi, MONSEIGNEUR, cette protection que j'ose vous demander ici, n'est qu'une continuation de celle, dont vous avez déjà bien voulu l'honorer. Ce me seroit en même temps une occasion bien naturelle de satisfaire les sentimens de ma reconnoissance, en faisant l'éloge de mon Protecteur, & de marquer par là l'honneur que fait aux Belles Lettres, l'Amour, & le goût que Votre Altesse conserve pour elles au milieu des occupations de la guerre : mais je sçai quel risque court auprès d'elle un faiseur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui persuade, qu'il suffit de les mériter ; & il est plus sûr pour moi de m'en tenir aux assurances du profond respect, avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

A. D. L. F.

P R E F A C E.

LE sujet de cette Tragédie est si connu, qu'il n'est pas besoin que je l'explique ici plus au long, & il est aisé de distinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entreprise, à la vérité, a été bien hardie pour un coup d'essai. J'avois lieu d'appréhender que je n'eusse pas assez de force, pour soutenir un sujet aussi terrible que celui-là, & faire goûter sur notre Théâtre ce qu'il a de sauvage & de féroce à notre égard. Mais les difficultés ne m'ont point rebuté. Au contraire, il m'a semblé que, si j'avois quelque génie, c'étoit de ces difficultés mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragédie.

Comme c'est m'a première, je me flattois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer : mais je me suis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie ; & ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme dont ils auroient eu à détruire la réputation déjà établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé aussi-tôt des cabales, qui n'ont rien oublié de leurs ar-

tifices ordinaires , pour décrier ma Pièce ; & j'ai eu le plaisir d'y voir souvent quelques-uns de ces Messieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public , par l'air de leur visage , & par leur contenance , qu'elle ne devoit pas lui plaire : mais , par bonheur pour moi , le Public ne s'en est pas rapporté à eux. Il n'a pû s'imaginer qu'ils y vinssent si souvent pour le bizarre dessein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers Actes est si frivole , & a fait si peu d'impression sur l'esprit des gens raisonnables , que je crois pouvoir , sans me faire tort , m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai seulement qu'au cinquième Acte qui a été le plus attaqué , & dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'est ce que nous allons voir.

La première de ces fautes , qui passe chez eux pour absolument insoutenable , c'est où Polixene déclare à Ulysse le dessein que Pyrrhus a formé de la sauver par la fuite. Ils disent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princesse , d'exposer par là si inhumainement deux Princes qui ont hazardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs , de considérer , qu'en par-

lant de Pyrrhus , elle ne dit rien qu'Ulyſſe ne ſçût déjà , & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince , pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Telephe , elle n'en parle point. Il eſt vrai qu'elle dit , qu'elle doit fuir en Myſie ; mais quoique Telephe en fût Roi , tout le monde le croyoit mort , & Ulyſſe ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entrepriſe. D'ailleurs Polixene , ſe livrant elle-même entre les mains d'Ulyſſe , il n'a plus de ſouſçons à éclaircir. Toute ſon attention n'eſt plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princeſſe. Je demande maintenant ſi cet endroit eſt infoutenable.

Mais l'objection où ils ont cru triompher davantage , c'eſt celle qu'ils m'ont faite dans mon dénouement.

Ils m'ont reproché d'avoir falſifié l'Hiftoire dans la mort de Polixene. Il eſt vrai que je ne leur ai point fait voir , comme chez les Anciens , Pyrrhus égorgeant cette Princeſſe de propos délibéré : mais loin d'en mériter le moindre blâme , ils devroient au contraire me tenir compte d'avoir ſçu par là leur adoucir une action ſi atroce , & qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poète eſt un Poète ,

& non pas un Historien : selon les règles de l'Art j'ai droit de préférer à une vérité choquante, une vraisemblance agréable. Ainsi l'enseigne Aristote, qui déclare expressément, *que ce n'est pas le propre du Poète de dire les choses comme elles sont arrivées, mais comme elles ont pu ou dû arriver nécessairement, ou vraisemblablement.* Ainsi l'ont pratiqué les plus célèbres Auteurs, & c'est sur ce précepte que feu Monsieur Corneille, dit sur la mort de Clytemnestre, *que pour rectifier ce sujet à notre mode, il faudroit qu'Oreste n'eût dessein que contre Egiste ; que cette Reine s'opiniâtrât à la défense de son adultère, & qu'elle se mît entre son fils & lui si malheureusement qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet assassin de son Pere.* Et qu'ai-je fait autre chose ?

Plusieurs personnes judicieuses se sont rendues à ses raisons : mais, m'ont dit quelques-uns, pourquoi faire faire le récit de cette mort par Pyrrhus même ? L'état où il est lui laisse-t-il l'esprit assez libre pour raconter un tel accident ? Mais, pour peu de bonne volonté qu'ils eussent eu pour moi, auroient-ils dû regarder cela comme un récit ? Pyrrhus, au désespoir de son malheur, est défarmé & entraîné par ses amis vers sa tente. Il rencontre son Rival, à

qui il demande la mort , & pour le porter à la lui donner , il lui apprend comme il vient de tuer lui - même la Princesse qu'ils aimoient tous deux. N'est - ce pas là une action , plutôt qu'un récit ?



A C T E U R S.

POLIXENE.

PYRRHUS.

TELEPHE.

ULYSSE.

ISMENE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, un Troien de la suite de
Polixene.

DORIS, une Suivante de Polixene.

*La Scène est devant les ruines de Troie ,
dans les tentes de Pyrrhus.*



POLIXENE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.



OUI, Seigneur, votre bras animé
par la gloire
Dans notre Camp d'abord ramena
la victoire,

Et terrassant les murs & l'orgueil d'Ilion,
De Sparte enfin vengée a relevé le nom.

Par vous , par vos exploits , les Grecs comblés
de joie ,

A l'aspect des trésors & des remparts de Troie ,
Dont leurs yeux de plus près ont connu la hau-
teur ,

De sa chute aux Destins pardonnent la lenteur.

Pour porter le butin , attendu dans Mycene ,

Tous nos mille Vaisseaux ne fussent qu'à peine ;

Et de tout ce butin votre cœur peu flatté

Ne veut en retenir qu'une jeune beauté ,

L'aimable Polixene , à qui le sort sévère

A ravi , par vos mains , & le Trône & son Père.

Mais cependant , malgré tant d'exploits si fa-
meux ,

J'e doute qu'aujourd'hui , favorable à vos vœux ,

Le fier Agamemnon puisse voir , sans envie ,

La Fille de Priam à vos loix asservie.

Sans son consentement , au mépris de ses droits ,

De votre seul aveu vous avez fait ce choix.

Vous sçavez que soigneux de venger ses inju-
res.

P Y R R H U S.

La vérité s'accorde avec tes conjectures.

Ulysse à ce sujet doit venir me parler.

Je l'attends.

TRAGÉDIE.

15

LYCAS.

Ainsi rien ne peut vous ébranler ,

Et

PYRRHUS.

Je t'entends. On dit que pour venger son frere ,
Autour de Troie en pleurs , traîné sur la pous-
sière ,

Sous l'espoir d'un hymen , les criminels appas ,
D'Achille , dans le piège , attirèrent les pas :
Mais j'en suis bien vengé , Lycas , & plus peut-
être

Que n'attendoit la Grece , & que je n'ai dû l'être.

LYCAS.

Loin de vouloir , Seigneur , armer votre cour-
roux

Contre des malheureux abattus par vos coups ,
Je sçai qu'un Conquérant met le comble à sa
gloire ,

En modérant pour eux l'orgueil de la victoire ;

Et c'est avec plaisir que je vois aujourd'hui

Une tendre pitié vous rendre leur appui.

Consolez , protégez cette jeune Princeesse :

Mais sans prendre pour elle une indigne tendresse ,

Sans vouloir que l'hymen unissant vos Mai-
sons

Cesse de m'opposer d'inutiles raisons,
Un amour invincible & me force & m'entraîne.
D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.
En quel temps, en quels lieux, ô Ciel ! à quel
Vainqueur

L'Amour & le Destin ont-ils livré mon cœur ?
Quel exemple jamais, avec plus d'évidence,
A marqué leur caprice, & fait voir leur puissance ?
L'indigne mort d'un Pere excitant mon courroux,
Je pars, je viens à Troie. Elle cède à mes coups.
Alors, il t'en souvient, pour venger ma Patrie,
Dans le Palais forcé quelle fut ma furie !

Tu vis à quel excès j'en pouffai les transports.
Je courois à travers & la flamme & les morts.
J'arrive tout sanglant aux lieux où Polixene
Attendoit le moment de sa perte certaine.
Là des femmes en foule, & sa Mere & ses Sœurs
Embrassoient un Autel arrosé de leurs pleurs.
Soudain à mon abord cette troupe tremblante
D'un effroyable cri marque son épouvante.
Toutes au même instant tombent à mes genoux.
Polixene en rougit, & s'offrant à mes coups,
D'une fille de Roi, que la fortune brave,
Tiens, fais une victime, & non pas une Esclave.

Me dit-elle. A ces mots , à l'éclat de ses yeux ,
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux ,
Tout mon courroux s'éteint ; & voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main , du sang des siens trem-
pée ,

Je parus , dans le trouble où flotoient mes esprits ,
Un criminel confus , dans son crime surpris.
Plein d'une émotion inconnue à moi-même ,
Je cherchois une excuse à mon désordre extrême ,
Quand Telephe , enflammé d'amour & de cour-
roux ,

Accourt à sa défense & vient fondre sur nous.
Si j'avois ignoré ce qui causoit mon trouble ,
Ma fureur , que ce Prince & réveille & redouble ,
M'en fit apercevoir le principe fatal.
Je sentis que mon bras combattoit un Rival.
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame ,
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flamme.
Que te dirai-je , enfin ? Mon cœur depuis ce jour
Attend tout son bonheur du sort de son amour.

LYCASS.

Mais quelle est pour vos feux cette fiere Princesse ?
Tout lui parle , Seigneur , contre votre tendresse.
Voulez-vous , par les droits de Maître & de Vain-
queur ,

Ils résolurent tous d'une commune voix
Que du butin conquis il eût le premier choix ,
Et qu'après , sans qu'aucun pût s'en faire une injure ,
Le sort choisît pour eux , & prévînt tout murmure..
Pourquoi le seul Pyrrhus , de sa grandeur jaloux ,
Enfreint-il une loi que nous subissons tous ?
Disent-ils. Sa valeur , il faut qu'on le confesse ,
Par d'illustres efforts , a bien servi la Grece :
Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ses exploits
Le doit mettre au-dessus & de nous & des loix ,
Qu'il songe , à le flatter quelque soin qu'on emploie ,
Que dix ans après nous arrivé devant Troie ,
Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans ,
Par l'effort de nos coups ébranlés dès long-temps.
Seigneur , tel est de tous le langage sincère ,
Que j'expose à vos yeux sans fard & sans mystère ,
Afin que vous puissiez avec pleine clarté
Conformer le remède à la nécessité.

PYRRHUS.

Seigneur , dans ce chagrin dont leur ame est
faïcie ,
Je vois , sans m'étonner , leur noire jalousie :
Et quoi que votre bouche ait pu me déclarer ,

L'exemple de mon Pere a dû m'y préparer.

Après mille travaux , à leur dessein utiles ,

Qu'à peine ont-ils payez de louanges stériles ,

Leur lâcheté souffrit qu'un affront à leurs yeux ,

Flétrît impunément son front victorieux.

Ce fut pour tous les Chefs une insigne victoire ,

De voir Agamemnon , ennemi de sa gloire ,

Rabaisser ses exploits pour relever les leurs ,

Et pousser son dépit jusqu'à verser des pleurs :

Mais lorsque profitant du bruit de sa retraite ,

Hector se promettoit leur entière défaite ,

Que les chassant du Camp , embrasant leurs Vais-
seaux ,

Il fermoit à leur fuite & la terre & les eaux ;

Alors humbles , honteux de ce fatal divorce ,

Du bras qui leur manquoit ils connurent la force ;

Et ce Roi si superbe , & ces Chefs si jaloux

Se crurent trop heureux d'apaiser son courroux.

Alors , Seigneur , alors , on lui rendit justice.

On ne se piqua plus de l'indigne caprice

De vouloir lâchement enlever de ses bras

Une fille , le prix de tant d'heureux combats.

Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descen-
dre ,

Quels honneurs les Ingrats songent-ils à lui rendre ?

On le laisse oublié dans un vil monument ;
 Dont sa cendre & son nom est l'unique ornement ;
 Tandis qu'ils sont chargés des trésors d'un Em-
 pire ,
 Que sans son propre Fils leurs bras n'ont pû dé-
 truire ;
 Et ce Fils à leur gré pousse trop loin ses droits ,
 D'oser de sa Captive être maître à son choix.
 Seigneur si je n'ai point mérité de salaire ,
 Je demande le prix des exploits de mon Pere ;
 De Telephe par lui contraint dans ses Etats
 A vous livrer passage , après tant de combats ;
 De Thebes , de Lesbos , de Lyrnessé , de Chry-
 ses ,
 De Scyros , de Scylla , de Tenedos conquises ;
 Du carnage arrêtant les eaux du Simois ;
 De l'Aurore pleurant le trépas de son Fils ;
 D'une fière Amazone aux flots livrée en proie :
 Je demande le prix du désespoir de Troie ,
 Quand elle vit tomber , sous les coups trop cer-
 tains ,
 Celui dont le bras seul reculoit ses destins.
 Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse :
 Mais qu'il quitte , il est temps , un orgueil qui
 l'abuse.

Après avoir vengé l'affront de Menelas ,
J'ai dégagé vers lui mes sermens & mon bras ;
Des Princes de la Grece il cesse d'être arbitre ,
Et les flammes de Troie ont effacé ce titre.

Ces Princes , il est vrai , satisfaits de ses loix ,
Jusqu'au jour du départ lui conservent ses droits.
Ils peuvent faire plus ; & si c'est leur envie ,
Lui soumettre à jamais leurs Etats & leur vie.
Chacun peut à son choix disposer de son bien ;
Et moi je fais aussi ce qu'il me plaît du mien ;

U L Y S S E :

Seigneur , je l'avouerai , sans aucun artifice ,
Ce discours est fondé sur beaucoup de justice :
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté
Empêche qu'on en sente & goûte l'équité.
Cette hauteur en vous nous blessa dans Achille.
Sa valeur , il est vrai , nous fut long - temps
utile :

Mais d'un esprit si fier un service en effet
Est un joug qu'il impose , & non pas un bien-
fait.

Voulez-vous d'un ami croire l'avis sincère ?
D'Agamemnon vous-même apaisez la colère ;
D'un visage plus doux représentez vos droits ,
Et forcez tous les Grecs de louer vos exploits.

Oui , je sçai que d'encens tous les Mortels
avares

Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares ,

Et chargés à regret de semblables tributs ,
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus.
Mais quelle estime aussi voudroit - on que j'en
fisse ?

S'ils le donnent par force , ils l'ôtent par caprice.
Pour un bien si peu sûr , ce n'est pas mon dessein
D'en abandonner un , Seigneur , qui m'est certain.
Mais pour trancher , enfin , ce discours inutile ,
Songez qu'il est pour vous plus noble & plus facile ,

De convaincre les Grecs , contre moi soulevés ,
De ces mêmes raisons , que vous - même approuvés ,

Que d'employer , Seigneur , tout ce grand artifice

A me faire essuyer ici leur injustice.

U L Y S S E.

Hé bien , puisque les Grecs n'obtiennent rien de
vous ;

Prince , je dois ici vous déclarer pour tous ,

Que vous-même étouffant une vaine tendresse ,
Il faut entre leurs mains remettre la Princesse ;
Ou qu'ensemble appuyant les droits d'Agamen-
non ,
Bientôt de vos refus ils se feront raison.

SCÈNE III.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

ET nous , allons , Lycas , instruits de leur
menace ,

Nous mettre hors d'état de craindre leur au-
dace.

Allons voir mon Armée ; & prêts à tous besoins ,
De leurs ressentimens prévenons tous les soins ;
Mais la Princesse vient.



SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS,
ISMENE.

POLIXENE.

PAR mille cris de joie ,
Dont j'entends retentir les rivages de Troie ,
En ce moment, Seigneur , j'apprends que vos
Vaisseaux

N'attendent que les vents pour repasser les eaux ,
Et je viens , si je puis , dans le temps qui me reste ,
Par vous de mes malheurs parer le plus funeste.

PYRRHUS.

Madame , commandez. Par quel rare bonheur ,
Vous-même m'offrez-vous.....

POLIXENE.

Je connois votre cœur.
Le mien aussi pour vous s'est fait assez connoître ;
Et ne pouvant douter quel il est , & doit être ,
Voudriez - vous , Seigneur , traîner dans votre
Cour
L'objet infortuné d'un inutile amour ?

Et

Et me voir de malheurs & d'opprobres chargée
 Servir d'un doux spectacle à la Grece vengée ?
 Epargnez-moi , Seigneur , un si mortel affront.
 Souffrez que sans passer les flots de l'Hellespont ,
 J'achève aux bords Troiens ma triste destinée ,
 Avec la liberté du moins où j'y suis née.
 De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu ,
 C'est le seul bien par vous qui peut m'être rendu.

P Y R R H U S.

Que parlez-vous d'affront ? De liberté perdue ?
 Quel esclavage ici vous blesse donc la vue ?
 A nous voir tous les deux , qui de vous ou de
 moi ,
 Paroît donner , Madame , ou recevoir la loi ?
 Ah ! Bien-loin que les Grecs insultent à vos lar-
 mes ,
 Ils trouvent votre sort digne de leurs allarmes.
 Ils vous veulent , Madame , enlever de mes mains.

P O L I X E N E.

Eux , Seigneur !

P Y R R H U S.

Je cours mettre obstacle à leurs desseins ;
 J'y hazarderai tout ; & si pour vous mon zèle
 Sort vainqueur du combat où leur fureur m'ap-
 pelle ,

C'est à vous d'approuver, en recevant ma foi,
 Ce que son juste arrêt aura réglé pour moi.
 Il faut, il faut, enfin, que leur haine jalouse,
 De Pyrrhus désormais respecte en vous l'Epouse.

Je ne demande pas qu'avec empressement
 Vous acceptiez mon offre en ce même moment.
 Je vois trop dans vos yeux l'embarras de votre
 ame ;

Et si votre fierté veut aujourd'hui, Madame,
 Par un refus ouvert confondre mon amour,
 Pour me l'apprendre, au moins attendez mon re-
 tour.

S C E N E V.

POLIXENE, ISMENE.

POLIXENE.

QU'ENTENDS-JE ? Où me réduit la For-
 tune inhumaine ?

Mes ennemis entre-eux se disputent ma chaîne.
 Je deviens le sujet, le prix de leurs combats.

Si Pyrrhus est vaincu, que deviendrai-je, hélas !

Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe au
 contraire,

Prendrai-je pour Epoux l'assassin de mon Pere ?

I S M E N E.

Ah ! Madame , perdez ce fatal souvenir.

Vos Peres au tombeau doivent vous réunir.

Par vous périt le sien , par lui périt le vôtre ;

Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.

Quoi , devez-vous encor.

P O L I X E N E.

Et lui puis-je jamais

Faire payer assez tous les maux qu'il m'a faits ?

Dans le piège fatal si j'attirai son Pere ,

C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere ,

Pour lui faire expier ces transports , dont l'hor-
reur

Sur Hector expirant signala sa fureur.

J'ai depuis à venger mon Pere & Troie en flam-
me.

Mon sort seconde mal les projets de mon ame :

Mais vengeons-nous , du moins , selon notre pou-
voir.

Méprisons ses ardeurs , détruisons son espoir.

Que mon cœur soit l'écueil où sa gloire se brise.

I S M E N E.

Madame , pardonnez à ma juste surprise.

Quel sentiment réveille en vous cette fierté ?

C ij

Avec moins de courroux vous l'avez écouté.
Et vos yeux défarmés.

P O L I X E N E.

Ah ! j'en rougis , Ifimene.

Par quel art avoit-il séduit ainsi ma haine ?
Comment a-t-il jetté ce trouble dans mes sens ?
Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter long-temps.
Et j'en vais avec soin poursuivre la vengeance.
Qui ? Moi ? De son amour me voir la récompense ?

Comment d'un tel Hymen vaincre la juste hor-
reur ,

A l'aspect de ces murs détruits par sa fureur ?
Ma vertu jusques-là seroit-elle affoiblie ?
O Ciel ! Sous ses débris Troie est ensevelie ;
Et ce Roi que l'Asie adoroit en tremblant ,
N'eut point d'autre bucher que son Palais brû-
lant.

Tous les miens ont péri par le fer , par la flamme ,
Ou réduits à subir un esclavage infâme ,
Sans secours , sans espoir , insultés dans leurs fers ,
De leurs gémissemens ils remplissent les airs.
Moi seule je jouis des misères de Troie.

Que dis - je ? Avec les Grecs , je partage leur
proie.

Tout rit autour de moi, tout prévient mes desirs.
On me parle d'amour, d'hymen & de plaisirs.
Au milieu de la Grece ai-je donc pris naissance ?

I S M E N E.

Dè ces tourmens secrets je plains la violence,
Jamais d'un fort cruel les injustes rigueurs.

P O L I X E N E.

O caprice fatal, qui dispose des cœurs !
Par combien de raisons Telephe eût dû me plaire ?
Le nom de Fils d'Hercule, & d'ami de mon Pere,
Le Trône de Mysie, & mille exploits fameux,
Tout me parloit, Ismene, en faveur de ses feux.
Cependant, à ma honte, un cruel qui m'op-
prime
A plus fait sur mon cœur qu'un Roi si magna-
nime.

I S M E N E.

Sans doute son amour méritoit votre choix :
Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix ?
Du reste quels efforts, selon votre puissance,
Pouvoient mieux lui marquer votre reconnois-
sance ?
Pour rendre à ce Héros les honneurs du bucher,
Dans la foule des morts vous l'avez fait cher-
cher.

S'il ne s'est pas trouvé, vos pleurs pour sa mémoire

Ne consacrent-ils pas votre estime & sa gloire.

Quitte envers lui, Madame, examinez du moins
Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos
soins.

Vous voyez, c'est le seul, qui.....

POLIXENE.

C'est assez, Ismene.

On parle de combat, j'ai lieu d'en être en peine.

Va, fais partir Arface; & fidèle témoin,

Qu'il me vienne de tout informer avec soin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLIXÈNE, ULYSSE.

ULYSSE.

TANDIS que de Pyrrhus l'heureux éloignement

D'un secret entretien nous offre le moment ,
De la part de nos Grecs j'ai deux mots à vous dire.

Madame , commandez que chacun se retire.

POLIXÈNE.

Et quel sujet , Seigneur , vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un sujet important qui vous regarde aussi.

De nos troubles présens êtes-vous informée ?

POLIXÈNE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée ,

Vous avez sans effet entretenu Pyrrhus.

C iij

Oui, Madame; & les Grecs, blessés par ses refus,

Et sur-tout par le bruit du prochain Hyménée,
Qui doit à votre sort unir sa destinée,

Pour rompre ses projets veulent tout hasarder,
Et la force à la main le contraindre à céder :

Mais avant qu'on s'engage à ce remède extrême,
Je viens, au nom de tous, m'adresser à vous-même.

Nous sçavons vos vertus, nous les admirons tous ;
Mais nous sçavons aussi votre haine pour nous ;
Et désormais, s'il faut vous en parler sans feindre,

Nous la méritons trop pour cesser de la craindre.
N'est-ce pas elle, enfin, qui pour nous perdre
mieux,

Appuyant ses projets du pouvoir de vos yeux,
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide
De Telephe, d'un Roi Fils d'un Grec, Fils d'Alcide ?

Que dis-je ? Achille même, épris de vos attraits,
N'alloit-il pas pour vous trahir nos intérêts,
Lorsqu'au pied des Autels son trépas salutaire,
Scut empêcher l'effet d'un Hymen téméraire ?

Si vos yeux loin de nous se font craindre à ce point ,

Contre nous , parmi nous , que ne pourriez-vous point ,

Maitresse de l'esprit d'un Prince redoutable ,

Plein pour nous d'une haine à la vôtre semblable !

Voit-on pas , aux périls qu'il affronte aujourd'hui ,

Jusqu'où s'étend déjà votre pouvoir sur lui ?

Non , non , trop d'embarras suivroient notre victoire.

Les Grecs cherchent en paix à jouir de leur gloire ;

Et ce qui dans Achille a dû les allarmer ,

Contre son Fils , Madame , a droit de les armer.

A rompre cet Hymen leur gloire est engagée ,

Et l'injure en sera prévenue ou vengée.

Enfin à ce projet vous-même opposez-vous.

Pyrthus , sans votre aveu , sera-t-il votre époux ?

Vous perdrez son appui : mais enfin tous nos Princes ,

Pour asyle à l'envie vous offrent leurs Provinces ;

Notre amitié fera ce que fait son amour.

Voyez où vous voulez fixer votre séjour ;

Chez Nestor , chez Calchas , à la Cour de Mycène ,

Heureux ! si votre choix s'arrêtoit à la mienne !

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes
fers ,

Au milieu des débris du Trône que je perds ,
Ulyffe Ambassadeur devant moi se présente ,
De la part de la Grece heureuse & triomphante !
Que mes propres Vainqueurs , troublés dans leurs
souhais ,

Me fassent leur arbitre & de guerre & de paix !
Mais de quoi vient pour eux me charger votre
adresse ?

Que m'importent à moi les périls de la Grece ?
Quel intérêt si grand ai-je à remplir ses vœux ?
Ses Princes m'offrent tous un asyle chez eux.
J'en reçois leur parole & la vôtre pour gage :
Mais ce n'est pas sortir, c'est changer d'esclavage.
Quel plaisir, quel bonheur, que ces Vainqueurs
cruels

Périssent à mes yeux par leurs coups mutuels !
Qu'aujourd'hui dans son sein cette terre funeste
De ceux qui l'ont détruite enlevelât le reste !
Et qu'on ne parlât plus d'Iliou embrasé ,
Sans parler de leur Camp sous sa chute écrasé !
Dût m'accabler leur rage , ô mon Pere, ô Pa-
trie ,

TRAGÉDIE.

35

Plaindrois-je , en vous vengeant , & mon sang &
ma vie ?

U L Y S S E.

D'un si fier sentiment les Grecs n'ont point douté ;
Mais pour vous arracher à cette fermeté ,
Sçachez que les Troiens qu'ils ont en leur puis-
sance ,

Votre Mere , vos Sœurs , sentiront leur vengeance,
Seront tous immolés , prémices des horreurs
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

P O L I X E N E.

Et quelle peur par-là prétendez-vous leur faire ?
Craindront-ils une mort qui finit leur misère ?
Qui d'eux auroit regret à son sang répandu ,
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?
Ils me défavoueroient , si ma pitié timide
Déroboit ce plaisir à leur cœur intrépide ;
Et ceux qui trembleroient d'un si noble projet ,
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?
Mais non. Pour m'étonner c'est un vain artifice.
Qui perdrait plus que vous en un tel Sacrifice ?
Quoi ? Vos Chefs couronnant tant de travaux
divers ,

Auroient mis une Reine & ses Filles aux fers ;
Et par un vain caprice , à leur gloire funeste ,

Pour une qu'ils n'ont pas se priveroient du reste ?
Perdroient de leurs exploits le fruit & les témoins ?
Ah ! Puisque de ma haine ils redoutent les soins ,
Que n'en craindroient-ils pas , si leur main meur-
triere

A ma vengeance encor offroit cette matiere ;
Si Pyrrhus qui le peut me sauvoit de leurs coups ?
Car enfin contre lui que fera leur courroux ?
Il n'a que ses soldats : mais tels que leur courage
Cent fois aux Grecs fuyans a fait tourner visage ,
Les a sauvés du bras d'Hector victorieux.
Que craindra - t - il de vous , secondé par les
Dieux ,

Quand de vos cruautés , dont frémit la nature ,
Tant de meurtres affreux combleront la mesure ?

U L Y S S E.

Madame , c'est en vain que nous voulons juger
De ce que doit le Ciel ou souffrir ou venger.
Souvent nos passions , ou de profonds mystères
Déroberont ses raisons à nos foibles lumieres.
Ce qu'on voit de certain , c'est qu'un rapt odieux ,
Contre tous les Troiens a soulevé les Dieux ;
Qu'en protégeant le crime , ils ont part à la peine ,
Et que nous leur rendons , enfin , haine pour
haine.

Si vous trouvez , Madame , injuste & plein d'hor-
reur

Le dessein qui contre-eux flatte notre fureur ,
Que ne l'empêchez-vous quand vous le pouvez
faire ?

A qui nous est soumis est-ce à nous de complaire ?
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups.
D'un funeste succès n'accusez donc que vous.

Au reste des Troiens si l'on ôte la vie ,
C'est vous , c'est votre orgueil qui se les sacrifie.
Et ne présumez pas que ce reste détruit

De nos travaux , Madame , emporte tout le fruit.

D'Ilion embrasé moins nous laissons de traces ,
Et plus nous grossissons le bruit de ses disgraces ,
Par là notre vengeance éclate d'autant plus.

Si nous mourons vainqueurs , vous périrez vain-
cus.

Et nos peuples du moins , gardant notre mémoire,
Pourront en sûreté jouir de notre gloire.

Mais pour vous secourir je fais un vain effort ;

Et ma prudence cède à votre mauvais sort.

C'est peu de mes discours , pour ébranler votre
ame.

Les effets vous pourront convaincre. Adieu , Ma-
dame.

SCENE II.

POLIXENE *seule.*

ME diroit - il bien vrai ? L'excès de leurs fureurs.

Ciel ! Je verrois périr mere , freres , & sœurs ,
Tant de braves Troiens ! O Troie , ô ma Patrie !
Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.
Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.

Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?
Pour des Maîtres cruels , dont l'orgueilleuse haine
Les veut à leurs Etats montrer chargés de chaîne ,
Les y livrer en bute à mille affronts divers ?

Mais de quels bruits affreux retentissent les airs ,
Ismene ?

SCENE III.

POLIXENE , ISMENE.

ISMENE.

JE ne sçai. On diroit que la foudre
Tombe sur tous les Grecs & les réduit en poudre.

Leurs crimes dans nos murs ont blessé tous les Dieux.

Mais sçavez-vous encor leur dessein odieux ?
Les armes à la main , leurs fureurs inquiètes
Viennent vous arracher de l'asyle où vous êtes.
Tous leurs Captifs par eux vont périr égergés.

P O L I X E N E.

Ou plutôt , chere Ismene , ils vont mourir vengés.
Pour quel sort plus heureux voudroient-ils encor
vivre ?
Et moi pourrai-je voir leur bonheur sans les suivre ?

I S M E N E.

Vivez , vivez plutôt , pour venger leur trépas.
Pyrrhus , tous ses sujets vous prêteront leurs bras.
Si son Hymen , Madame , est pour vous un outrage ,
De ses empressements un refus vous dégage.
Pour vous en délivrer , n'est-il que le trépas ?
Quand Telephe dans Troie aderoit vos appas ,
Vous résistiez sans peine à ses plus vives plaintes.
Sentez - vous que Pyrrhus , plus digne de vos craintes ,
Vous doive.

POLIXENE,
POLIXENE.

Arrête, Ismene, & détourne tes yeux,
D'un amour que mes soins voudroient cacher aux
Dieux.

Mais Arface revient. Qu'a-t-il à nous apprendre?

S C E N E I V.

ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH ! Quel malheur, Madame, ai-je à vous
faire entendre !

Quel horrible récit ! Par où le commencer ?

POLIXENE.

De quoi que le Destin me puisse menacer,
Arface, expliquez-vous. Aveuglés de leur rage,
Les Grecs de leurs Captifs ont - ils fait un car-
nage ?

N'ont-ils rien excepté ? Nos destins consom-
més.

ARSACE.

Le bruit de ce dessein nous avoit allarmés :
Mais Nestor & Calchas ont, par leur industrie,
De ces cœurs inhumains défarmé la furie.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc ? Les Grecs sont-ils vainqueurs ?

ARSACE.

Écoutez du destin jusqu'où vont les rigueurs.
Les Grecs , persuadés que de justes allarmes ,
A Pyrrhus moins ardent feroient quitter les armes ,

D'abord qu'il les verroit tout prêts à l'accabler ,
Courroient sous leurs drapeaux en foule s'assembler.

Mais lui , sans s'allarmer du soin qui les travaille ,
Exhortoit fièrement les siens mis en bataille.

Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever
Ce qu'ils n'ont commencé qu'afin de l'éprouver.
Si proches du combat , leur fierté leur fait croire ,
Qu'à s'en vouloir dédire il y va de leur gloire.
Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.

D'Achille entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil. *O Héros , dont la vie ,
Par la haine des Grecs , fut jadis poursuivie ,
Soutiens mon bras , dit-il ; Qu'il nous venge tous deux.*

A peine il achevoit , ô prodiges affreux !

Tome I.

D

Sous nos pieds chancelans tremble soudain la terre ,
De son sein ébranlé sort un bruit de tonnerre ,
Le Ciel en retentit. Les rivages troublés ,
En font entendre au loin les éclats redoublés.
Sur la croupe des monts , les forêts dans les nues ,
Flottent en mugissant comme vagues émues ,
Tandis que des rochers de leur place emportés
Tombent dans les valons à bords précipités.
Troublés de tant d'horreurs les camps se réunif-
sent.

Alors , avec un bruit dont les plus fiers frémissent ,

La tombe ouvre en son sein un abîme sans fonds ,
Et nous montre un passage aux Royaumes profonds.

D'Achille en cet instant sort l'Ombre épouvantable :

Il a cet air encor menaçant , redoutable ,
Tel que , lorsque son bras forçant nos bataillons ,
Faisoit du sang Troien ruisseler les sillons.
Les Grecs , les élémens , tout se tait à sa vue.
Et quelle est de Pyrrhus la terreur imprévue ,
Quand s'adressant à lui , d'un ton plein de cour-
roux ,

Son Pere , par ces mots , s'explique devant tous !

*Contre les Grecs , mon fils , cette fureur est vaine.
C'est du sang ennemi que j'exige en ce jour ;
Et pour la flotte en Grece il n'est point de retour ,
Si ton bras en ce lieu n'immole Polixene.*

ISMENE.

Ah, Madame !

ARSACE.

A ces mots qu'il achève , en laissant

A Pyrrhus interdit un regard menaçant ,
Dans l'Empire des morts aussi-tôt il retombe ,
Et sur lui se referme & l'abîme & la tombe.
Mais la mer succédant à ces objets d'horreurs ,
Et du fils de Téthys appuyant la fureur ,
S'enfle , & poussant ses flots vers le Port de Sigée ,
En défend la sortie à la flotte assiégée.

POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt ?

ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur intérêt.
Sur-tout Agamemnon en cache en vain sa joie ,
Et son perfide cœur sur son front la déploie.
De ce Prince autrefois ennemi sans retour ,
Son amitié pour lui se signale en ce jour.
Il veut que tous les Grecs jurent , après lui-même ,

Dij

POLIXENE,
De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi détonnement ;
Et son silence affreux cache son sentiment.
Sans avoir vû les Grecs ils revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O DISGRACE ! Ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous en cet affreux instant ,
Faire voir un esprit si ferme & si constant ?
Ce récit , dont l'horreur a glacé mon courage.....

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage ,
Laisse-le-moi goûter , Ismène. Je me vois
Parvenue au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port où vent finir mes peines ;
Je vois le coup heureux qui va briser mes chaînes.

C'en est fait , je n'ai plus à cacher dans mon
cœur.

O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMÈNE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie,
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un Camp barbare écoutant les rai-
sons.

SCÈNE VI.

DORIS, POLIXÈNE, ISMÈNE.

DORIS.

MADAME, pardonnez si je vous inter-
romps.

Un homme, dont les yeux marquoient une âme
émue ,

Errant autour d'ici, s'est offert à ma vue ;

Il m'aborde , & sçachant que je suis près de
vous ,

Depuis nos murs détruits par les Dieux en cour-
roux ,

Sur vous , sur votre sort , il me prie avec larmes ,

De vouloir éclaircir ses secrettes allarmes ,

De faire exécuter sa volonté suprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit saisi détonnement ;

Et son silence affreux cache son sentiment.

Sans avoir vû les Grecs ils revient vers sa tente.

POLIXENE.

Il suffit.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O DISGRACE ! Ô rigueur accablante !

Madame, pouvez-vous en cet affreux instant ,

Faire voir un esprit si ferme & si constant ?

Ce récit , dont l'horreur a glacé mon courage,

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage ,

Laisse-le-moi goûter , Ismène. Je me vois

Parvenue au moment souhaité tant de fois.

Je découvre le port où vont finir mes peines ;

Je vois le coup heureux qui va briser mes chaînes.

C'en est fait , je n'ai plus à cacher dans mon-
cœur.

O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie,
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un Camp barbare écoutant les rai-
sons.

SCÈNE VI.

DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

MADAME, pardonnez si je vous inter-
romps.

Un homme, dont les yeux marquoient une ame
émue ,

Errant autour d'ici, s'est offert à ma vue ;

Il m'aborde , & sçachant que je suis près de
vous ,

Depuis nos murs détruits par les Dieux en cour-
roux ,

Sur vous , sur votre sort , il me prie avec larmes ,

De vouloir éclaircir ses secretes allarmes ,

Lorsque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer ,

Il s'est vû , pour les fuir , contraint de me laisser.
Son habit est d'un Grec ; sur l'air de son visage ,
Paroît d'un noble sang l'assuré témoignage.
C'est tout ce que j'en sçais.

POLIXENE.

Et qui puis-je penser ,
Qui jusques-là pour moi se puisse intéresser ?
Mais on vient. C'est Pyrrhus. Evitons sa présence ,
Allons loin de ses yeux affermir ma constance ,
Et préparer mon cœur en secret combattu
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.

SCENE VII.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

ENFIN nous sommes seuls : vous pouvez
sans contrainte ,
A votre cœur pressé permettre ici la plainte ;
Seigneur , vous n'avez plus à cacher vos douleurs ,
Devant des ennemis qui flattent vos malheurs.

Rompez enfin , rompez ce terrible silence.

N'osez-vous de vos maux me faire confidence ?

P Y R R H U S.

Ah ! que ne peut la mort , en ce moment cruel ,
M'imposer , cher Lycas , un silence éternel !

Dieux ! quel spectacle affreux vient de fraper
ma vue !

Quelle subite horreur dans le Camp répandue !

Est-ce Achille qui vient de parler à son Fils ?

Quelle voix ! quels regards ont glacé mes esprits !

Quel ordre ! sans mourir ai - je bien pu l'enten-
dre !

Moi ! que d'un sang si cher j'aie abbeuver sa
cendre !

Que de mes ennemis j'en repaïsse les yeux !

Non , il n'en sera rien. J'en atteste les Dieux..

L Y C A S.

Il le faut avouer , l'ennui qui vous accable.

P Y R R H U S.

Hélas ! quel est ton sort , Princesse déplorable !

C'est peu qu'hommes & Dieux , dépouillant la
pitié ,

Te prennent pour l'objet de leur inimitié ;

L'Enfer , forçant les loix de ses Royaumes som-
bres ,

Pour préparer ta mort, déchaîne aussi les ombres ,

Pour théâtre sanglant il choisit un tombeau ,
Où le Pere est ton juge , & le Fils ton bourreau ;

Et pour comble aux douleurs dont mon ame est la proie ,

Le fier Agamemnon y mesure sa joie.

LYCASS.

Hé quoi ! les sentimens d'un ennemi jaloux ,
Vous portent-ils , Seigneur , de si sensibles coups ?
Seuls de tous les Héros , pensiez-vous que l'Envie
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie ?
Mais qu'importe à vous voir réduit à cet effort ,
Que ce Prince superbe insulte à votre sort ?
Ne le bravez-vous pas , en sauvant Polixene ?

PYRRHUS.

En le bravant ainsi n'ai-je rien qui me gêne ?
Mon Pere vainement fera donc cette fois
Sorti de son tombeau pour me dicter ses loix ?
J'aurai donc sans effet entendu ce tonnerre ,
Cette voix , qu'en tremblant vient d'écouter la terre ?

J'ai si souvent aux Grecs reproché leur mépris.
C'est Achille aujourd'hui qui s'explique à son Fils.

Sa

Sa voix des plus ingrats a réveillé le zèle.
 A ses ordres moi seul paroîtrai-je rebelle ?
 Sur leur flotte Thétis punira mes refus.
 De ce que fit leur Chef ne me souvient-il plus ?
 Lui-même dans l'Aulide , aux yeux de sa famille ,
 Pour eux , pour leur départ , il immola sa fille ;
 Et moi je n'oserai , trop plein de mon amour ,
 Du sang d'une ennemie acheter leur retour.
 Voilà , voilà , Licas , si j'ose la défendre ,
 Ce que les Grecs trompés auront droit de répandre ,
 Ce que tous mes soldats penseront de leur Roi ,
 Ce qu'à moi-même , enfin , j'ai déjà dit de moi.

L Y C A S.

Que je vous plains , Seigneur ! Quel courage invincible ,
 Ne seroit ébranlé par un coup si terrible ?
 Vous avez pleinement compris votre devoir ,
 Cependant voulez-vous. ,

P Y R R H U S.

O fatal désespoir !

Faut-il trahir mon Pere ? Immoler ma Maitresse ?
 Je sens pour l'un & l'autre une égale tendresse.
 Mon cœur , pour l'un des deux , contre tous ,
 ose tout ,
 Et pour l'un , contre l'autre , à rien ne se résout.

Tome I.

E

Je comprends pour vos feux quel est ce coup de foudre :

Mais c'est résoudre enfin que de ne rien résoudre ,

Seigneur, c'est pour Achille expliquer vos refus ,

Puisqu'ainsi vous rendez ses ordres superflus.

Sans doute ils sont cruels : mais pour n'y pas souscrire ,

Quelque effort généreux que l'amour vous inspire ,

Vous seul que ferez-vous ? Tous les Grecs d'une voix ,

Veulent faire d'Achille exécuter les loix.

Vos soldats, qui d'abord s'étoient armés pour elle ,

Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire immortelle

Jadis, pour tant d'exploits, se servit de leurs bras ,

Ont respecté son ordre , & mis les armes bas.

Sans eux que ferez-vous ?

PYRRHUS.

Sans moi, que peut-on faire ?

TRAGÉDIE.

5^e

C'est à moi d'accomplir les ordres de mon Pere.
Seul , & sans faire rien , je puis les braver tous.

LYCAS.

Mais si votre refus enflamme leur courroux ,
S'ils nous viennent en foule accabler l'un & l'autre ,

S'ils trouvent une main qui supplée à la vôtre,
Vainement vous voudrez leur faire concevoir,
Que vous seul.

PYRRHUS.

Tu dis vrai : mais il y faut pourvoir.
Mes projets ont ici besoin de ton adresse :
Lycas , va de ma part voir les Chefs de la Grece,
Et songe , en leur parlant , à bien exécuter
Les ordres importans que je te vais dicter.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE. TELEPHE.

JE ne la trouve plus, & ma recherche est vaine.
Sans doute c'est ici qu'on garde Polixene.
Mais sans l'en avertir, je crains, si j'ose entrer,
Quelque témoin suspect qui peut s'y rencontrer,
Le trouble de mes sens me feroit reconnoître.
Et comment devant-elle en ferois-tu le maître,
Infortuné Telephe ? En quel état, ô Dieux !
La rigueur de son sort va l'offrir à tes yeux !
Des hommes, des Enfers, & des Dieux con-
damnée !
Ne viens-tu que pour voir sa mort infortunée ?
Nul ne paroît encor. Fortune, c'est par toi
Que dans Troie un des miens, hazardant tout
pour moi,
M'emporta tout couvert de sang & de poussière
Dans un bois, où ses soins m'ont rendu la lumière :

C'est toi qui jusqu'ici vient de guider mes pas ;
Souffre que mon amour , qui brave le trépas ,
À ma Princesse encor se puisse faire entendre ,
Et fais-moi suivre enfin le parti qu'il faut prendre.

Des Grecs pour quelque temps je puis tromper les
yeux.

Le langage , l'habit , ma mort crue en tous lieux ,
Le désordre du Camp , tout aide à mon audace.
Allons. Essayons tout. Quel péril me menace ,
Dont mon cœur désormais ait lieu de s'étonner ?
A quels projets , ô Ciel ! j'ose m'abandonner !
Pour chercher en ce Camp une ingrante que j'aime ,

Je néglige & Sujets , & Sceptre , & Diadème ,
Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité.
O Héros immortel , dont je tiens la clarté ,
Hercule , jusqu'ici fidèle à ta mémoire ,
J'ai suivi sur tes pas les sentiers de la Gloire :
Mais un funeste amour m'a perdu comme toi.
Mes vœux sont exaucés , enfin on vient à moi.



SCENE II.

TELEPHE, DORIS.

DORIS.

JE venois vous chercher. J'ai dit à la Princesse
Le soin qui dans son fort, Seigneur, vous intéresse ;

Et je vous conduirois en son appartement :
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment.
Quand il sera parti, venez en diligence.

TELEPHE.

Quoi, toujours quelque obstacle à mon impatience !

Mais quel parti croit-on qu'il embrasse en ce jour ?
Contre un devoir cruel, croit-on que son amour. . . .

DORIS.

Il vient.

TELEPHE.

Qu'à son aspect ma colère allumée.
Mais sortons, & sçachons ce qu'on dit dans l'armée ;

Et s'il ose accomplir ce dessein plein d'horreur,
Ne ménageons plus rien dans ma juste fureur.

SCÈNE. III.

PYRRHUS, DORIS, LYCAS.

PYRRHUS.

PUIS-JE voir la Princesse ?

DORIS.

A nos regards soustraite ,
Elle a voulu , Seigneur , un moment de retraite ;
Je la vais avertir.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

HE bien , Lycas , quel fruit
Tes soins au Camp des Grecs ont-ils enfin pro-
duit ?

LYCAS.

Je n'ai rien oublié pour les réduire à croire ,
Que votre cœur suivra le parti de sa gloire.
D'Achille sur vos vœux j'ai vanté le pouvoir ,
E iij

Et votre cœur lassé d'un amour sans espoir.

A mes raisons d'abord j'ai vû les uns se rendre ,
Et leur joie à mes yeux sur leur front se répandre.

D'autres pensent , Seigneur , qu'en cette extrémité
Cédant avec regret à la nécessité ,

Par ce consentement vous voulez à leur vue
Cacher votre foiblesse & l'ennui qui vous tue.

Je n'ai point cru devoir combattre des soupçons ,
Qui les trompent bien mieux que toutes mes raisons.

En un mot tous les Grecs , pleins d'un espoir frivole ,

Attendent à demain l'effet de ma parole ,
Et ne songeront point à troubler en ce jour ,
Ce què pour les tromper vous inspire l'Amour.

P Y R R H U S.

Où me vois-je réduit ! ô Ciel ! l'eût-on pu croire ,
Qu'une feinte jamais dût démentir ma gloire !
Mais il est des revers , où , malgré son effort ,
La vertu la plus ferme est le jouet du sort.

L Y C A S.

Cependant pénétrés d'un si rare service ,
Pour vous en rendre grace , ils ont fait choix
d'Ulysse.

Bientôt de leur réponse il va venir instruit.
 Jusqu'ici l'artifice est assez bien conduit ;
 Il faut poursuivre , il faut vous faire violence ,
 Et le bien soutenir , Seigneur , en sa présence.
 Je vais , pour y donner encor plus de crédit ,
 Semer dans votre Camp ce que je leur ai dit.
 Il vous reste du temps pour prendre vos mesures.

La nuit qui doit , Seigneur , sous ses ombres obscures

Cacher votre dessein , tromper tous les yeux ,
 De quelque temps encor ne couvrira les Cieux.

PYRRHUS.

Va : la Princesse vient.

SCÈNE V.

PYRRHUS, POLIXÈNE.

POLIXÈNE.

HE bien , de votre Père ,

Troie en cendres , n'a point assouvi la colère.

Il faut à ce Héros quelque chose de plus ,

Mon sang. Tous les délais sont ici superflus.

Pour répondre à l'honneur que m'e fait tant d'estime ,

Hâtons nos pas , allons lui livrer sa victime.

PYRRHUS.

Quel dessein ! Quel discours ! Que pensez-vous de moi ?

M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foi ?

Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée

Vient-elle ici braver ma flamme intimidée ?

Enfin avez-vous cru qu'on pût , par quelque effort ,

Du destin de Pyrrhus détacher votre sort ?

POLIXENE.

Ah ! c'est-là ce qui rend mon trépas nécessaire ,

Ce qui me fait benir l'arrêt de votre Pere.

C'est vous-même, vous seul que je crains en ce jour.

Oui , Prince , je ne meurs que pour fuir votre amour ,

Que parce qu'en secret, en dépit de moi-même ,

Malgré tous mes efforts , je sens que je vous aime.

PYRRHUS.

Vous m'aimez , juste Dieux ! ce bonheur imprévu.....

POLIXENE.

Pour vous le déguiser j'ai fait ce que j'ai pu :

Mais l'état où je suis rend ce soin inutile ;
Et des bords du tombeau, dont je fais mon asyle,
J'ose vous l'avouer ; j'ose, en quittant le jour,
Vous demander enfin raison de votre amour.
D'où vient qu'en immolant mon Pere à votre
haine,

Vous avez conservé les jours de Polixene ?
Epargniez-vous mon sang, pour le déshonorer ?
De celles qu'en vos mains le sort voulut livrer,
D'où vient qu'à votre amour je suis seule expo-
sée ?

M'auriez-vous donc, cruel, à ce point méprisée,
Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,
Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs ?
Vos soins ont réussi. Je ne m'en puis dédire :
Mais que de tous les maux ce soit pour vous le
pire,

De voir que le seul prix qui flattoit vos souhaits,
Vous est, si près de vous, enlevé pour jamais.

PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux supplice ?
Sur quel reproche, ô Ciel ! & par quelle injus-
tice ?

Depuis quand les respects, les soupirs, & les
soins,

Ses ordres font trompés, si je meurs par un autre.

Ma mort est inutile à son ombre en courroux ,
Et Polixene enfin n'en meurt pas moins pour vous.

P Y R R H U S.

Hé bien , ç'en est donc fait. Puisque c'est votre envie ,

Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.

Je vais au sacrifice accompagner vos pas.

Ma main y donnera l'exemple à votre bras ,

Et prévenant les maux où votre mort me livre...

P O L I X E N E.

Ah ! ce n'est point pour moi que vous avez dû
vivre ,

Et ce n'est point pour moi que vous devez mourir.

Vous ne me sauvez point en cherchant à périr.

Jusqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie !

N'avez-vous pas , cruel , assez troublé ma vie ?

M'enviez-vous encor les douceurs de la mort ?

P Y R R H U S.

Oui , pour les partager , & suivre votre fort.

P O L I X E N E.

Non , Prince. mais que fais-je ? Et de quelle
foiblesse

Me convainc aujourd'hui votre injuste tendresse !
 Tantôt , presque avec joie , un généreux effort
 M'a fait de tous les miens envisager la mort ;
 Et je sens que soudain mon courage se glace ,
 Quand il faut voir périr l'auteur de leur disgrâce !
 Tremblez , Prince , tremblez , d'avoir fait aujourd'hui

Trop sentir à mon cœur votre pouvoir sur lui.
 Je vais sur mon destin me consulter encore ,
 Et si , contre vos feux quelque appui que j'implore ,
 Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus ,
 Périront à la fois Polixene & Pyrrhus.

S C E N E V I.

PYRRHUS *seul.*

O CIEL ! d'un sexe foible est-ce-là le langage ?

Rougissez , justes Dieux , du malheur qui l'outrage ,

Et dans elle épargnez des vertus , qu'à genoux ,
 Aux pieds de nos Autels , nous adorons en vous.

Et toi , qui veux sa mort , reviens , reviens , mon
 Pere ,

Révoquer au plutôt ton arrêt sanguinaire ;
 Ou , de quoi qu'aux Enfers tu puisses murmurer ,
 Sa vertu pour jamais te va deshonorer.
 Mais en ta place au moins j'aurai soin de ta gloire.
 Allons, retournons-y. Qu'une heureuse victoire.....

S C E N E VII.

PYRRHUS, TELEPHE.

TELEPHE.

A R R Ê T E. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux..... Mais qu'est-ce que je voi ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi, Telephe en ton Camp
 même,

PYRRHUS.

Telephe encor vivant ! Quelle surprise extrême !
 Pour jeter mon esprit dans un trouble nouveau ;
 Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau ?
 Et qui t'amene ici ? Qu'y viens-tu faire ?

TELEPHE.

Apprendre

La vérité d'un bruit qui vient de se répandre.

Tes

Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté ;
 Mais te croirai-je enfin assez de cruauté ,
 Pour vouloir immoler aux manes de ton Pere ,
 Une aimable Princesse à qui tu n'as pû plaire ?
 Le mépris d'un amour qui lui doit faire horreur
 A ce barbare effort pousse-t-il ta fureur ?
 Parle , il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oses-tu prétendre ?
 Au milieu de ce Camp , crois-tu mieux la défendre ,
 Que dans les murs de Troie ? A l'aspect de tes Dieux ?
 Des mains de tous les Grecs la sauveras - tu mieux ?

TELEPHE.

Non , mais je veux du moins , en mourant avec elle ,
 T'entraîner avec nous dans la nuit éternelle.
 Je viens , pour ce dessein , me livrer à ta foi ;
 Et quelque inimitié qui t'arme contre moi ,
 Contre un seul ennemi , j'ai cru que ton courage
 Rougiroit d'employer un honteux avantage ;
 Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups
 Un Prince , qui , des Grecs défiant le courroux ,

Dans deux combats sanglans , aux bords de la
Myfie ,

De leur sang le premier rougit les Champs d'Asie ;
Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux ;
Qui contre eux n'épargna ni son bras ni ses vœux ;
Enfin qui t'eût cherché jusqu'au fonds de la
Grece ,

Au sein de tes Etats , pour venger la Princesse.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu justice ; & l'épreuve fait foi
Que je n'ai pas besoin de secours contre toi.
J'approuve tes desseins. Ton bras , je le confesse ,
Me doit jusqu'au tombeau disputer la Princesse.
Mais tu prends mal ton temps ; & malgré tous nos
vœux ,

Nous sommes sur le point de la perdre tous deux.
Mon trépas , ni le tien n'assurent point sa vie.
Tu m'entends. Laisse-moi. Que ta vaine furie
De mes desseins ici ne trouble point le cours ;
De ce Camp ennemi va , fuis , sauve tes jours :
N'attends pas que les Grecs , instruits de ton au-
dace.

TELEPHE.

Non , non , quelque malheur dont le Ciel me me-
nace

De Polixene ici je ne crains que la mort.
Je ne partirai point qu'assuré de son sort ;
Et soit qu'elle se sauve , ou bien qu'elle périsse ,
Je veux ici. ...

S C E N E VIII.

LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

SEIGNEUR, on apperçoit Ulyssé :
Vous l'allez voir bientôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors , dérobe au plutôt ta présence à ses yeux ,
Et pour rendre en ce champ ton séjour plus facile ,

Acceptes-y ma tente & ma foi pour asyle ,
J'y réponds de ta vie. Et toi , va promptement ,
Lycas , conduit ce prince en mon appartement.
Qu'on cache sa venue avec un soin extrême ;
Et qu'il soit respecté , servi comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais ; & me fiant à mon propre Rival ,

Fij

Je crois à sa vertu faire une honneur égal.

Mais songe qu'au plutôt il faut qu'on m'éclaircisse. . . .

PYRRHUS. . . .

Tes vœux feront contens. Mais fors , évite Ulysse.

Je le vois qui s'approche. O fâcheux entretien !

SCENE IX.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

OBSERVONS ses regards , son air & son maintien.

Quelles graces , Seigneur , n'ai-je point à vous rendre ,

De ce qu'en votre nom on vient de nous apprendre !

Quel noble & rare effort ! Quel généreux retour
Pour la patrie enfin signale votre amour !

Le sang qu'Agamemnon sacrifia pour elle ,

Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à son zèle.

Il nous importoit moins. Sans vous la Grece en pleurs ,

Livrée aux attentats de fiers Usurpateurs ,
Nous attendoit en vain pour sortir d'esclavage ;
Sans vous , errans en vain sur ce triste rivage ,
Retenus par les flots , notre rage & nos cris
D'Ilion embrasé vengeroient les débris.
C'est vous seul qui des Grecs consommez la vic-
toire.

Et je viens de leur part vous conjurer de croire
Qu'ils voudroient tous , Seigneur , à de si grands
bienfaits

De leur reconnoissance égaler les effets.

P Y R R H U S.

J'ai donc trouvé , Seigneur, le secret de leur plaître ?
Vous voyez ce que c'est que d'être nécessaire.
Leur mépris. . . Mais enfin il faut tout oublier.
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me fasse ,
Leur amitié du moins modere ma disgrâce ,
Prince ; & c'est un bonheur qui m'est d'autant plus
doux ,

Que pour m'en assurer , ils ont fait choix de vous :
Et moi pour mieux répondre à leur faveur ex-
trême ,

Je cours tout préparer pour ce devoir suprême.

S C E N E X.

U L Y S S E *seul.*

JE n'en crois rien pourtant. Il fuit, je le vois bien,
L'embarras d'angereux d'un plus long entretien.
A son esprit bouillant la feinte est étrangere.
Ce plein consentement ne peut être sincere.
Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,
Un cœur n'est point si libre & si maître de soi.
Qu'attend-il après tout ? Croit-il tromper Ulysse ?
Moi, qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,
Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier
A mon expérience imposât le premier !
Quoiqu'aux Grecs assemblés il ait pû faire en-
tendre,
De ce piège d'abord j'ai bien sçû me défendre ;
Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,
J'ai voulu de plus près éclaircir mon soupçon.
Allons, informons-les de notre défiance ;
Et par nos soins secrets, par notre vigilance,
Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,
D'où dépend ou la perte, ou le salut de tous.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

Vos ordres sont suivis , & vous devez attendre

Que l'on prendra de lui tous les soins qu'on peut prendre :

Mais pour toute faveur , ce qu'il a souhaité ,

C'est qu'on le laissât seul rêver en liberté ,

En attendant , Seigneur , que , sur ce qui le touche ,

Il soit plus sûrement instruit par votre bouche ,

Il voudroit. . . Mais , Seigneur , quels nouveaux déplaisirs

De votre ame inquiète arrachent ces soupirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine.

De tourmens en tourmens le Destin me promene ,

Et toute ma constance à braver son courroux
Ne sert qu'à l'engager de redoubler ses coups.
Mon amour d'autant mieux croyoit tromper
Ulysse ,

Que moi-même , appuyant mon premier artifice ,
Je viens , aux yeux des Grecs , d'ordonner l'appareil ,

Qu'on attend pour demain , au lever du Soleil.
Mais j'apprends au retour , que soupçonnant ma
fuite ,

Il fait par les miens même observer ma conduite ,
Et qu'au tour de mon camp , pour arrêter mes
pas ,

Ses soins en divers lieux ont placé des Soldats.
Plût aux Dieux toutefois qu'en sauvant Polixene,
Ces obstacles si grands fissent toute ma peine !
Par des chemins secrets la tirant de ces lieux ,
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.

Mais , ô vaine espérance ! O projet inutile !
En vain contre les Grecs je lui cherche un asyle :
C'est d'elle , & non plus d'eux , que je la dois
sauver ;

C'est moi seul qu'elle fuit , & qu'elle veut braver ;
Elle-même aujourd'hui , victime volontaire ,
Répond à leur fureur de l'arrêt de mon Pere ,

Et

Et lorsque je lui veux arracher ce dessein ,
Me montre un bras tout prêt à se percer le sein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où sa fierté vous livre.
Et comment donc , Seigneur , l'engager à vous
suivre ?

PYRRHUS.

C'est un projet , Lycas , qu'il faut abandonner.
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.
Tu m'as vu dans ce jour , d'une ame résolue ,
Braver mille dangers présentés à ma vue ;
Mais ce nouveau dessein , où s'engage mon cœur ,
M'offre enfin un péril digne de ma terreur.
Un péril. . Ah ! Lycas , quel sort cruel m'entraîne !
Que je vais payer cher les jours de Polixène !
C'est moi qui , soulevant ma vertu contre moi ,
Vais trahir mon amour , pour lui prouver ma foi ;
Qui détourne sur moi le destin qui l'opprime ,
Qui d'Achille en courroux suis la seule victime ,
Et qui , pour me donner enfin le coup mortel ,
De tous mes Ennemis choisis le plus cruel ,

LYCAS.

Que dites-vous , Seigneur ? Quel désespoir vous
presse ?

Tome I.

G

Va ſçavoir ſi je puis parler à la Princeſſe.
Après notre entretien , je t'inſtruirai de tout.

S C E N E II.

PYRRHUS *ſeul.*

O DIEUX ! à quel tourment mon amour ſe
réſout !

Quelle preuve je vais vous donner de mon zèle ,
Polixene ! Ah ! pourquoi , par une mort cruelle ,
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours !
Mais puiſqu'à ce prix ſeul je puis ſauver vos jours ,
Allons , & réſolu à cet effort ſuprême ,
Montrons-nous fils d'Achile , en le trahiſſant
même.

Et toi , ſi les combats d'un malheureux amour
Dédifent tes faveurs que j'implore en ce jour ,
Dédaigne , juſte Ciel , ma honteuſe foibleſſe ,
Et ne m'aide pas moins à ſauver ma Princeſſe.



SCÈNE III.

LYCAS, PYRRHUS.

LYCAS.

POLIXÈNE, Seigneur, va paroître à vos yeux.
Elle veut, sans témoins, vous entendre en
ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir ici Telephe.

SCÈNE IV.

POLIXÈNE, PYRRHUS.

PYRRHUS.

ENFIN mon zèle
Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,
Qui de tant de périls sauve vos jours troublés,
Sans blesser votre gloire, à qui vous m'immolez :
Et si dans votre cœur cette cruelle gloire
G ij

Ne me peut pardonner une vaine victoire ,
 Je vais , par un tourment pire que le trépas ,
 La venger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE,

Comment ?

PYRRHUS.

Ma gloire ici rougit d'être réduite ,
 Madame , à vous offrir le parti de la suite.
 Moi-même je devois , les armes à la main ,
 Forçant le Camp des Grecs , vous ouvrir un che-
 min ;

Sur mon trône , à leurs yeux , assurer votre vie :
 Mais vous voyez quel sort s'oppose à cette envie.
 Abandonné des miens , pressé de tous côtés ,
 Les flots de l'Hellespont contre moi révoltés ,
 Ferment à mes Vaisseaux le passage en Epire.
 Il vous faut pour asyle un plus heureux Empire ;
 Il faut que mon amour , je frémis d'y penser ,
 En dépôt quelque temps ose vous y laisser.
 Heureux de racheter par ce cruel supplice. . . .

POLIXENE.

C'est donc-là le dessein qu'il faut que j'applau-
 disse ?

Qui doit venger ma gloire ? Et quel autre projet
 Feroit mieux de ma honte éclater le secret ?

Ce dépôt contre moi n'est-il pas un indice ?
 Feroit-il pas d'abord penser avec justice ,
 Que du destin ailleurs attendant le retour ,
 Je vais m'y conserver , Seigneur , à votre amour ?
 Souffrirois-je un moment ce soupçon qui me
 blesse ?

Je ne vous aurois donc déclaré ma foiblesse ,
 Que pour vous avertir de vous en prévaloir ,
 Et de sauver en moi votre plus doux espoir ?

Enfin où trouverois-je ailleurs un sort tran-
 quille ?

Quel Prince à ma misère offriroit un asyle ?
 Est-ce quelqu'un des Grecs ? J'aime mieux le tré-
 pas.

Est-ce quelqu'un des Rois voisins de ces Etats ?
 Les lâches , du vainqueur redoutant la vengeance ,
 Détestent avec nous leur funeste alliance.
 Sur leur foi désormais me pourrois-je assurer ?
 Ils ne me recevraient qu'afin de me livrer.

Déjà même déjà le cruel Roi de Thrace
 A peine a des Troiens entendu la disgrâce ,
 Que , pour plaire à la Grece , il a sacrifié
 Mon frere Polidore , en ses mains confié.

Non , non , leur lâcheté , dont je suis trop cer-
 taine ,

Ne disposera point du sort de Polixene.

PYRRHUS.

Et c'est aussi de quoi je veux vous garantir.

Ce que vous avez craint je l'ai sçu pressentir ;

Et dans les mains du Prince à qui je vous confie

J'assure votre gloire ensemble & votre vie.

POLIXENE.

Et quel est-il, Seigneur ?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE. ♡

Justes Dieux !

Que vois-je ? Quel prodige ? En croirai-je mes
yeux ?

SCENE V.

TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

OUI, Madame, c'est moi qu'ici le Ciel en-
voie,

Pour voir des maux plus grands que les flammes
de Troie;

C'est moi qui de ces jours , conservés malgré
moi ,

Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi ,
Suivre votre destin , mourir , s'il vous accable.

P O L I X E N E.

A ces marques Telephe est trop reconnoissable ;
Et je rends grace aux Dieux , qui , plus doux cet-
te fois ,

Ont permis que. . .

P Y R R H U S.

Le temps nous est cher à tous trois ,
Madame. Pour parer le péril qui nous presse ,

A ce Prince à vos yeux souffrez que je m'adresse.

Oui , Prince , écoutez-moi. Pareils en nos
souhaits ,

L'amour nous rend tous deux ennemis pour ja-
mais.

Mais , sans vous demander que votre haine cesse ,
Ne songeons maintenant qu'à sauver la Princesse ;
Et pleins de ce projet , pour quelque temps du
moins ,

Sans réunir nos cœurs , réunissons nos soins.

Moi-même méditant une secrète fuite ,
Je voulois me charger du soin de sa conduite :
Mais les Grecs délians pour troubler mes projets,

Ont mis autour de moi mille témoins secrets ;
Et tandis qu'eux tous j'attache seul la vue ,
Il faut , par une route , à leurs yeux inconnue ,
Qu'un autre moins suspect la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt ; & cet autre , c'est vous.

TELEPHE.

Moi ?

PYRRHUS.

Ne rougissez point de cette confiance.
Loin qu'elle soit pour vous une secrète offense ,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Méprise les efforts d'un Rival tel que vous ,
Votre amour , vos vertus , je l'avourai sans feindre ,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre :
Mais de tous les malheurs , enfin , que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare est le plus grand pour moi ;
Et ces mêmes vertus , Prince , cet amour même ,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime ,
Est ce qui sur vous seul m'a fait jeter les yeux ,
Pour remettre à vos soins ce dépôt précieux.
Plus je vous crains pour moi , plus j'espère pour
ell,

Et votre intérêt propre engage votre zèle.
 Mais lorsque vous l'aurez conduite en votre Cour,
 Il est une faveur que j'exige à mon tour ;
 Et c'est d'accorder , Prince , à ma douleur ex-
 trême ,
 Ce que de moi tantôt vous souhaitiez vous-
 même.

T E L E P H E.

Oui , je vous le promets , je ferai mon devoir ,
 Et j'atteste des Dieux le souverain pouvoir ,
 Que l'on ne verra point , en effort magnanime ,
 Céder le sang d'Hercule au sang qui vous anime.
 Et quant à ce projet dont vous chargez mes soins,
 Prince , j'ai des secours où l'on pense le moins.
 En venant vers ces lieux , j'ai sçu dans un bois
 sombre ,
 De Mysiens choisis cacher un petit nombre ,
 Les laissant incertains , où j'aurai pû marcher.
 Faisons que de ce camp ils viennent s'appro-
 cher ,
 Et fondant sur les Grecs , s'ils troubloient notre
 suite ,
 Puissent en combattant retarder leur poursuite ;
 J'irai les avertir , pour les faire avancer,
 Des lieux où la Princesse avec moi doit passer ,

Ont mis autour de moi mille témoins secrets ;
Et tandis qu'eux tous j'attache seul la vue ,
Il faut , par une route , à leurs yeux inconnue ,
Qu'un autre moins suspect la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt ; & cet autre , c'est vous.

TELEPHE.

Moi ?

PYRRHUS.

Ne rougissez point de cette confiance.
Loin qu'elle soit pour vous une secrète offense ,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Méprise les efforts d'un Rival tel que vous ,
Votre amour , vos vertus , je l'avourai sans feindre ,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre :
Mais de tous les malheurs , enfin , que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare est le plus grand pour moi ;
Et ces mêmes vertus , Prince , cet amour même ,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime ,
Est ce qui sur vous seul m'a fait jeter les yeux ,
Pour remettre à vos soins ce dépôt précieux.
Plus je vous crains pour moi , plus j'espère pour ell,

Et votre intérêt propre engage votre zèle.
 Mais lorsque vous l'aurez conduite en votre Cour,
 Il est une faveur que j'exige à mon tour ;
 Et c'est d'accorder , Prince , à ma douleur ex-
 trême ,
 Ce que de moi tantôt vous souhaitiez vous-
 même.

TELEPHE.

Oui , je vous le promets , je ferai mon devoir ,
 Et j'atteste des Dieux le souverain pouvoir ,
 Que l'on ne verra point , en effort magnanime ,
 Céder le sang d'Hercule au sang qui vous anime.
 Et quant à ce projet dont vous chargez mes soins,
 Prince , j'ai des secours où l'on pense le moins.
 En venant vers ces lieux , j'ai sçu dans un bois
 sombre ,
 De Mysiens choisis cacher un petit nombre ,
 Les laissant incertains , où j'aurai pû marcher.
 Faisons que de ce camp ils viennent s'appro-
 cher ,
 Et fondant sur les Grecs , s'ils troubloient notre
 fuite ,
 Puissent en combattant retarder leur poursuite ;
 J'irai les avertir , pour les faire avancer,
 Des lieux où la Princesse avec moi doit passer ,

Moi seul , puis démêler la route difficile ,
Qui dans ce vaste bois conduit à leur asyle.

PYRRHUS.

Oui , rien n'est mieux conçu ; j'en rends graces
aux Dieux ,

Et je vais dans mon Camp m'assurer par mes
yeux ,

Quel chemin en leurs bras pourra mieux vous
conduire.

Aussi-tôt vous irez , Prince , les en instruire.

Je n'ai point demandé , Madame , en ce des-
sein ,

Votre consentement dont je suis trop certain.

Vous suivrez avec joie un Prince , que vos lar-
mes

Ont. . . Mais de cette idée éloignons les allar-
mes ,

Et gardons de troubler un généreux effort ,

Dont tous mes sentimens ne font pas bien d'ac-
cord.



SCÈNE VI.

POLIXÈNE, TÉLÉPHE.

TÉLÉPHE.

DANS quels ravissemens un tel dessein me
plonge !

Quel bonheur , justes Dieux ! si ce n'est point un
songe !

De quel abyme affreux , sous quels maux abattu ,
A quel comble de gloire , ô sort m'élèves-tu !

Quoi, mabelle Princesse, au moment redoutable,
Que je vois votre mort prochaine , inévitable ,

Quand mon unique soin, mon espoir le plus doux,
N'est plus que de vous suivre en mourant avec

vous ,

Des fers & du trepas , c'est moi qui vous délivre !

Dans mes propres Etats c'est vous qui m'allez sui-
vre !

Enfin c'est mon Rival qui vous livre en mes mains !

Et jusqu'à son amour , tout sert à mes desseins !

POLIXÈNE.

De tant d'évenemens tout à coup accablée ,

Pardonnez , si mon ame & surprise & troublée ;
M'interdit si long-temps l'usage de la voix.

En quels lieux , par quel sort , Seigneur , je vous
revois !

O que de votre mort le bruit m'avoit frappée !

Et quel est mon bonheur de me voir détrompée !

Mais quel chagrin se mêle à vous voir dans ces
lieux ,

De vos jours conservés désavouer les Dieux !

Dans ce Camp ennemi vous livrer sans défense !

Ah ! quittez-moi , fuyez ; & craignant leur ven-
geance ,

Après ce que pour moi vous coûte votre amour,
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour.

T E L E P H E.

Que me proposez-vous , & dans quelle pensée .

P O L I X E N E.

Et vous , où vous emporte une ardeur insensée !

Vous me voulez , Seigneur , conduire en vos
Etats ;

Tous les Grecs irrités ne m'y suivroient-ils pas ?

Vous imaginez-vous qu'ils perdent sans murmure,

Le prix de leur retour que mon sang leur assure ?

Vous combattrez pour moi , vous braveriez leurs
coups :

Mais le Destin de Troie est plus puissant que
vous.

M'en irai-je à mon tour , troublant toute l'Asie ,
Montrer une autre Helene aux Peuples de Mysie ,
De la Guerre chez eux rallumer le flambeau ,
Et de mon propre asyle en faire leur tombeau ?
Leur sang n'a-t-il donc pas assez rougi nos fleu-
ves ?

N'ai-je point de vos feux encor assez de preuves ?
N'avez-vous point encor , par assez de combats ,
Confondu de mon cœur les sentimens ingrats ?

Ah ! c'est à moi , Seigneur , à me faire un
asyle.

Laissez-moi. J'en sçais un infailible , facile ,
Digne de ma vertu , conforme à mes souhaits ,
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi , Madame , sans vous que je parte , je fuie !
Que sans vous un moment je puisse aimer la vie !
Quels timides conseils osez-vous me donner ?
Votre sort jusques-là peut-il vous étonner ?
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée ,
Que leur propre victoire a presque consumée.
Bien-loin de nous troubler , ils seroient trop heu-
reux ,

Que le sort leur permît de retourner chez eux.
Avant que d'avoir pû réparer leurs ruines ,
Je puis en m'unissant aux Puissances voisines ,
Dont mes soins, mon crédit releveroient l'espoir ,
Trouver de quoi braver les Grecs & leur pouvoir.

Sans votre mort qu'exige & presse leur furie ,
Il n'est point de retour pour eux en leur patrie.
Hé bien , vivez , afin qu'ils n'y retournent pas ;
Mais vivez en régnañt sur moi , sur mes Etats.
Qui peut mieux que mon trône assurer votre vie ?
En vain vous y craignez le sort de la Phrygie.
Ce sort n'a de pouvoir qu'en ces tristes climats.
Vous en suivrez un autre en marchant sur mes pas.
J'ai mes Destins , Madame , à leurs Destins con-
traires.

Si les leurs ont de Troie avancé les misères ,
Les miens sont de punir , sur un peuple odieux ,
Et le meurtre des Rois , & le mépris des Dieux.
Voyez ce que déjà , corrigeant son caprice ,
Fait pour moi dans ce jour la fortune propice.
Venez , secondez-moi. Qu'un éclatant succès ,
Puisse de mon amour justifier l'excès.
A mon Peuple charmé venez montrer la fille
D'un Roi dont il révère & chérit la famille :
Et que vos jours sauvés , vos vertus , à ses yeux ,

Soient les gages certains de la faveur des Dieux.

POLYXÈNE.

Ah! Prince, votre amour promet plus qu'il n'espère.
Mais dut-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,
Plus son zèle pour moi fait d'efforts aujourd'hui,
Plus je lui dois, & moins je suis digne de lui.
Je ne puis plus enfin être sa récompense.

TELEPHE.

Vous, Madame ? Et qui peut m'en ôter l'espérance ?

POLIXÈNE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire !

POLIXÈNE.

Oui : connoissez-moi mieux.

Il faut, il faut enfin vous desfiller les yeux.

C'est peu que la fortune attachée à me nuire,
Des Troiens pour jamais ait renversé l'Empire ;
Mon cœur, ferme au milieu de ces vastes débris,
Sembloit de son triomphe affoiblir trop le prix.
Elle a cru ne pouvoir achever sa victoire,
Qu'en l'accablant lui-même, en détruisant sa gloire.
Enfin, le croiriez-vous ? ce cœur que vos exploits,
Votre sang généreux répandu tant de fois,

Vos soupirs , vos respects n'ont pû fléchir dans
Troie ,

D'un Barbare , d'un Grec est devenu la proie.

TELEPHE.

De Pyrrhus ?

POLIXENE.

A ce nom concevez en ce jour

Si Polixene encor mérite votre amour ;

Jugez si ma vertu doit être à votre zèle

De la faveur des Dieux un garant bien fidèle.

Je vous laisse y penser.

SCENE VII.

TELEPHE *seul.*

O CIEL ! qu'ai-je entendu !

De quel coup imprévu je me vois confondu !

De quels terribles mots sa bouche me foudroie !

Quel supplice éternel suit un moment de joie !

Va , Prince malheureux , va , content de tes fers ,

Pour elle t'exposer à cent périls divers ;

Va , de ton fier Rival zélé dépositaire ,

De

De ses feux en ta Cour lui garder le falaire.
 Quelle confusion ! Quel trouble ! & que ce jour !..
 Oui , oui , vous n'êtes plus digne de mon amour ,
 Cruelle. Rien ne peut réparer cet outrage.
 Allons ; que de ses fers ma raison me dégage :
 Fuyons-là , ç'en est fait.... Mais d'où vient qu'à
 mes yeux

Elle ose déclarer ce secret odieux ?
 Peut-être cet aveu n'est-il qu'un artifice ,
 Pour éteindre mes feux qui lui sont un supplice ?
 Que je serois heureux , dans ce revers fatal ,
 Qu'elle me pût haïr sans aimer mon Rival !
 Mais non , puisqu'elle dit qu'elle aime , il faut la
 croire.

Je vois même en son cœur les combats de sa
 gloire.

Allons , par tous nos soins aidons à ses remords ;
 Et dussions-nous enfin y perdre nos efforts ,
 C'est toujours quelque chose à ma fureur extrême ,
 De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime ,
 Et qu'il ne puisse plus , insultant à mon sort ,
 Du fruit de mes travaux jouir que par ma mort.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE *seule.*

EN vain devant ce Prince ouvrant toute mon
ame,
J'ai cru que le dépit étoufferoit sa flamme,
Et le forçant à fuir qui trahit tous ses vœux,
Le sçauroit dégager de mon sort malheureux ;
Son funeste penchant à sa perte le livre.
Pour l'obliger à fuir, moi-même il faut le suivre.
J'ai feint d'y consentir. Il va tout préparer.
Le sort pour mon dessein semble se déclarer.
Voici le temps heureux qu'il faut que je choisisse :
Mais pour l'exécuter j'aurois besoin d'Ulysse.
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à se rendre en ces lieux !
Secondez mon projet, hâtez-vous, justes Dieux !
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.
Je veux à votre haine assurer sa victime,
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux secrets ,

Sauver de ses secours ma gloire & vos arrêts.

Et toi , Prince fatal , que j'ai trop osé croire ,
Sors enfin de ce cœur , dont tu flétris la gloire.
Mais , par le même effort qui t'en chasse en ce
jour ,
Comprends jusqu'à quel point y régnoit ton amour.
Au trépas , sans regret , Polixene se livre ,
Parce que sans t'aimer elle ne pourroit vivre ;
Qu'en te perdant , pour elle il n'est plus de bon-
heur.

SCÈNE II.

ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

MON cœur impatient vous attendoit , Sei-
gneur.

Tantôt il vous a plu de me donner vous-même
Des conseils , disiez-vous , d'une importance ex-
trême ;

Et moi je vais payer ce zèle officieux ,
D'un avis plus utile , & que vous suivrez mieux.

H ij

Vous , Madame ?

POLIXENE.

Oui : le sort , qui pour vous s'intéresse ,
Tourne mes sentimens au bonheur de la Grece ;
Et pour vous en convaincre , apprenez qu'en ce
jour

Les Grecs perdroient en moi le prix de leur re-
tour ,

Que ma fuite aisément tromperoit leur envie ,
Si je gardois encor quelque amour pour la vie.
Ce projet , dont Pyrrhus en secret s'est flaté ,
Au milieu de la nuit doit être exécuté.

Par la Forêt d'Ida je fuis dans la Myfie ;
Et si d'un tel avis votre ame se défie ,
Vous-même en ce moment , pour ne vous trom-
per pas ,

Jusqu'au tombeau d'Achile accompagnez mes pas.

ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus , Madame , & sur vos
charmes ,

Mon zèle pour la Grece avoit pris des allarmes ,
Je veux bien l'avouer : mais qui l'eût présumé ,
Que mon soupçon par vous dût être confirmé !
O courage ! ô vertu par le Destin trahie !

O mépris de la mort trop digne de la vie !

Par quelque autre moyen , pourquoi ne pouvons-nous

D'Achile menaçant appaiser le courroux ?

P O L I X E N È.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.

Quand je meurs , ce n'est pas pour vous que je m'immole.

Déjà même en ce lieu , par un coup de ma main ,

J'aurois bien scû , d'Achile éludant le dessein ,

Laisser sur son tombeau son ombre conjurée ,

Crier après mon sang dont elle est altérée :

Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement

Que ma mort fût l'effet de son commandement ;

J'ai voulu , me vengeant de lui-même par elle ,

Qu'elle fût à sa gloire une tache éternelle ,

Un comble à vos fureurs , un sujet de courroux ,

Qui soulevât , Seigneur , l'avenir contre vous.

Ainsi ce vain effort de sa fureur extrême ,

Par mes propres souhaits , devient mon bonheur même.

Par-là je sc'ai tromper ses ordres rigoureux.

Peut-il être vengé quand il comble mes vœux ?

Sans Pyrrhus , il est vrai , l'on ne peut satisfaire

Aux ordres dont lui seul est chargé par son Pere.
 Mais de ses maux d'abord songeons à m'arracher,
 Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.
 Je sçaurai l'y convaincre , avec plus d'évidence ,
 De la nécessité de son obéissance.

Allons avant qu'il vienne achevons ce dessein ,
 Sa fureur y mettroit un obstacle certain.
 Mais il paroît. Que faire en ce moment funeste ?
 Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reste.

Ah ! Prince , auteur fatal des maux où je me
 voi ,

Tu vas être bientôt plus malheureux que moi.

SCENE III.

PYRRHUS , ULYSSE.

PYRRHUS.

C'EST vous encor , Seigneur ? Quelle raison
 pressante ,
 Vous ramène à ma vue , & prévient mon attente ?
 Sur cet effort fatal qu'on exige de moi ,
 N'ai-je pas pour demain aux Grecs donné ma
 foi ?

Ce terme est-il trop long , & votre impatience ,
Vient-elle ici pour eux exhorter ma constance ?

U L Y S S E.

Non , Seigneur , & sans peine ils ont sçû conce-
voir ,

Que la lenteur est juste en un pareil devoir ,
Et trouvent d'autant plus votre malheur à plain-
dre ,

Qu'il vous réduit vous-même au supplice de feindre.

P Y R R H U S.

Comment ?

U L Y S S E.

Je ne viens point par des détours secrets
Chercher dans vos regards à lire vos projets ,
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure ,
Ou de les avouer , ou de faire un parjure.
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.

Cette nuit Polixene abandonne ces lieux ;
C'est chez les Mysiens que votre intelligence. . .

P Y R R H U S.

Ah ! quel cœur assez bas trahit ma confidence ?

U L Y S S E.

Ainsi vous épargnant l'inutile embarras
D'un dessein révélé qu'on ne souffrira pas ,

Songez plutôt , Seigneur , ce que pour la patrie...

P Y R R H U S.

Ah ! de pareils discours irritent ma furie.

Mes desseins sont trahis : mais les vôtres enfin

N'en auront pas , Seigneur , un plus heureux des-
tin.

A moi seul sont commis les ordres de mon Pere.

Tout autre vainement y voudroit satisfaire.

Loin qu'un tel sacrifice apaisât son courroux.

U L Y S S E.

S'il en conserve encor , ce sera contre vous ,

Et non contre les Grecs , qui lui feront connoi-
tre ,

Qu'il seroit obéi comme il prétendoit l'être ,

Si , pour remplir son ordre , un zèle généreux

Avoit pû sur son fils ce qu'il a pû sur eux.

P Y R R H U S.

C'est expliquer assez quel dessein les anime.

Hé bien , qu'ils viennent donc enlever leur vic-
time.

C'est en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent cher-
cher ,

C'est des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arra-
cher.

SCENE

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

A H ! Seigneur , est-ce vous qui livrez Polyxène ?

L'avez-vous commandé ?

PYRRHUS.

Que dites-vous , Ismène ?

ISMENE.

Près de ces lieux , Seigneur , un grand bruit excité

Attirant tout à coup ma curiosité ,

J'ai couru. J'apperçois , dans une foule épaisse ,

Vers le tombeau d'Achille avancer la Princesse ,

Arface la suivoit , qui s'approchant de moi ,

Va , cours , porte , dit-il , cette nouvelle au Roi.

Ces mots , & tant d'effets de vos bontés extrêmes

M'ont fait douter , Seigneur , que par vos ordres mêmes. . .

Tome I.

I

Ah ! perfide , c'est vous qui me trompez ainsi ,
Tandis que vainement je vous écoute ici ;
Et vous êtes heureux qu'au soin de sa défense ,
Mon bras doive employer le temps de ma vengeance.
Il part.

ULYSSE.

L'intérêt du Pays me touche uniquement.
Mais qu'espérer enfin d'un tel événement ?
Par où fortira-t-il de ce péril extrême ?
Comment sauver ? Comment immoler ce qu'il aime ?
Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévois !
Quoiqu'il en soit , allons faisons ce que je dois.

SCENE V.

ISMENE *seule.*

FORTUNE , quels assauts ta cruauté nous livre !
Mais allons , & voyons enfin ce qui doit suivre.

SCÈNE VI.

TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

Où portes-tu tes pas ? Quel trouble est dans
tes yeux ?

ISMENE.

Que venez-vous chercher vous-même dans ces
lieux,

Seigneur ?

TELEPHE.

Quoi donc ? Qu'est-il arrivé , chere Ismene ?
Tout est prêt , & j'en viens avertir Polixene.
Je prétendois. . .

ISMENE.

Hélas ! Seigneur, il n'est plus temps :
Elle est au Camp des Grecs.

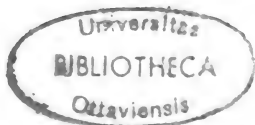
TELEPHE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

ISMENE.

Arface , qui paroît , pourra vous en instruire.
C'est lui-même , Seigneur , qui vient de l'y con-
duire.

I ij



Impitoyables Dieux , m'accablez-vous ainsi !

S C E N E VII.

ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE,

S EIGNEUR , qu'heureusement je vous rencontre ici !

TELEPHE.

Est-il vrai que par toi la Princesse conduite...

ARSACE.

Oui , Seigneur , j'ignorois le secret de sa fuite ;
Et lorsqu'enfin j'ai vu qu'elle tournoit ses pas
Vers le tombeau fatal marqué pour son trépas ,
Au milieu d'une foule à la suivre empressée ,
En vain j'aurois voulu combattre sa pensée.
Mais , Seigneur , tout espoir n'est pas encor perdu.

Auprès d'elle Pyrrhus presque aussitôt rendu ,
A renversé d'abord dans sa fureur extrême
Les Vases , le Bûcher , & le Prêtre lui-même ,
Et d'un bras menaçant devant qui tout a fui ,
S'est fait un large espace au-tour d'elle & de lui.
Peu des siens cependant touchés de sa disgrâce ,

Prêts à périr pour lui , secondoient son audace.
Mais bientôt par leurs Chefs tous les Grecs ras-
semblés ,

Par le nombre sans doute ils feront accablés.
Venez , Seigneur , venez vous-même en diligence,
Avec vos Mysiens embrasser leur défense.

TELEPHE.

Oui , courons, cher Arface , & que tous à la fois..
Mais , ô Ciel ! n'est-ce pas Pyrrhus que j'apper-
çois ?

De quel trouble soudain ai-je l'ame frappée ?
D'où vient que je le vois éperdu , sans épée ?

SCENE VIII.

PYRRHUS, TELEPHE,
ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis , en vain votre secours
S'oppose à ma fureur , & croit sauver mes
jours.

Ah ! Prince , je vous vois.

P O L I X E N E ,
T E L E P H E .

Quelle douleur vous presse ?

P Y R R H U S .

On empêche mon bras de venger la Princesse.

T E L E P H E .

Elle est morte ?

P Y R R H U S .

A me voir en pouvez-vous douter ?

T E L E P H E .

Allons, pour la venger, Prince , il faut tout tenter.

Nommez-moi le cruel que tant de rage inspire.

Est-ce Calchas ?

P Y R R H U S .

C'est moi. Frappez.

T E L E P H E .

Qu'osez-vous dire ?

Qui, vous , Prince ?

P Y R R H U S .

Oui , je suis ce monstre furieux ,
Misérable jouet du Destin & des Dieux.

Tous les Grecs animés d'une fureur nouvelle ,
Sans peine , malgré moi , venoient s'emparer d'elle.
Je vois au premier rang marcher Agamemnon ;
Et sans plus écouter , ni conseil , ni raison ,
Sans songer qui me suit , je fonde sur le perfide.

D'abord , pour m'arrêter , Polixene intrépide
Se jette entre nous deux, & presque en même temps
Le sort & la fureur, qui troubloient tous mes sens ,
Dans son sein malheureux... En cet endroit funeste,
Ah ! Prince, en m'immolant épargnez-moi le reste,
Frapez. C'est à vous-même à venger hautement...

TELEPHE.

Ce seroit une grace , & non un châtiment.
Vis, Prince malheureux, vis ou cause, ou ministre ,
Ou fatal instrument de ce destin sinistre.
Vis d'un tel souvenir sans cesse tourmenté.
Qu'il rappelle sans cesse à ton cœur agité
Tout ce que pour la perdre on te vit entreprendre :
Son Pays , son Palais , son Trône mis en cendre ,
Ses Peuples, ses Parens, ou morts , ou mis aux fers,
Et contre elle tes feux soulevant les enfers :
Tandis que me flatant de la gloire immortelle ,
D'avoir tout entrepris , tout enduré pour elle ,
Moi-même m'assurant une éternelle paix ,
Je me vais à son sort réunir pour jamais.

*Il se frappe & tombe
dans les bras d'Arsace
qui emporte son épée ,
sur laquelle Pyrrhus se
vent jeter.*

O Dieux ! que faites-vous ?

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS , L Y C A S.

P Y R R H U S.

E T que prétends-tu faire ?

Moi, je vivrois encor ? Je pourrois... O mon Pere !
Vien , vien toi-même aux Grecs demander mon
trépas.

Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon
bras.

As-tu donc pour ce sang une haine si grande ,
Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?
Hé bien , sois satisfait. Mon bras l'a répandu ;
Mais en le demandant tu t'es bien attendu ,
Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie.
Et je vais pleinement répondre à ton envie.

L Y C A S.

Son désespoir l'entraîne. Il le faut observer.
De ses premiers transports songeons à le sauver.

F I N.

MANLIUS
CAPITOLINUS.
TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois
en 1698.

P R E F A C E.

LE sujet de cette Tragédie se trouve dans le sixième Livre de la première Décade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a paru propre à soutenir mon Ouvrage ; & j'ai laissé ce que je n'ai pas cru pouvoir traiter assez heureusement. Je me suis encore appuyé de la lecture de plusieurs fameuses Conjurations anciennes & modernes ; & j'avoue que j'ai beaucoup emprunté, sur-tout de celle qui a été écrite en notre Langue , par un sçavant Abbé , assez connu par le mérite des Ecrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruire plusieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piece, je ne perdrai point de temps à les réfuter.

P R E F A C E.

ter par une Dissertation ; & je leur
donne pour réponse l'approbation
dont le Public a honoré mon Ou-
vrage.



A C T E U R S.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, son ami.

VALERIE.

VALERIUS, Consul, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domestiques de Manlius.

La Scène est à Rome, dans la Maison de Manlius, située sur le Capitole.



MANLIUS

CAPITOLINUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.



'UN tel secret , Albin , tu connois
l'importance ,
Et ton zèle éprouvé me répond du
silence.

Mon courroux à tes yeux peut , sans crainte ,
éclater,

Justes Dieux ! quand viendra le temps d'exécuter ?
Quand pourrai-je à la fois punir tant d'injustices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes services ?
Oui, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui me débarrassant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur sur leur perte fondée,
Sans scrupule, aujourd'hui j'envisage l'idée.
Car enfin, dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contre eux j'embrassai le parti,
Je voulois seulement, leur montrant ma puissance,
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais après les affronts dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne sçauroit trop-tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris est sensible ;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oui, Seigneur ; mais enfin, quelque ardeur qui
vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zèle d'abord ardent, impétueux,
Prête à ses Protecteurs un appui fastueux,

Et qui dans le péril tremble , & les abandonne ,
 Est-il un sûr garant de l'espoir qu'il vous donne ?
 Vous-même , qui deviez , par cent & cent bien-
 faits ,

Le croire à votre sort attaché pour jamais ,
 L'orsque d'un Dictateur l'injuste tyrannie
 Vous fit d'une prison subir l'ignominie,
 Tout ce peuple , Seigneur , pour vous-même as-
 semblé ,

De frayeur à sa voix ne fut-il pas troublé ?
 Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre ?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre.
 Leur repentir accroît leur zèle , & mon espoir.
 Mes fers par eux brisés leur montrent leur pouvoir,
 Et que pour abolir une injuste puissance ,
 Tout le succès dépend de leur persévérance.

Car enfin des efforts qu'ils ont faits jusqu'ici ,
 Souvent même sans chef , combien ont réussi ?
 Ils ont fait des Tribuns , dont l'appui salutaire
 A l'orgueil des Consuls est un frein nécessaire ;
 Aux plus nobles emplois on les voit appelés ;
 Les plus fiers des Romains par eux sont exilés ;
 Ils ont forcé les Grands , en leur donnant leurs
 Filles ,

A souffrir avec eux l'union des Familles ,
Ils se font partager les terres des Vaincus.
Et que faut-il , Albin , pour les faire oser plus ?
Que leur montrer un chef dont les soins , le courage

Soutiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

A L B I N .

C'est donc sur cet espoir , Seigneur , qu'à haute
voix ,

Par-tout des Sénateurs vous décriez les loix ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace si
fiere

Ne puisse à leurs soupçons donner trop de lumière ?

M A N L I U S .

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toujours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains discours.

Ils connoissent trop bien Manlius inflexible.

Ils me soupçonneroient , à me voir plus paisible.

En me déguisant moins, je les trompe bien mieux,
Sous mon audace , Albin , je me cache à leurs
yeux ,

Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent
craindre ,

J'ai

J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

A L B I N.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévu.
Je crois qu'à tout aussi vos soins auront pourvu.
Quels présages heureux pour un dessein si juste !
Cet écueil des Gaulois , ce Capitole auguste ,
L'asyle de nos Dieux , le salut des Romains ,
Vous-même y commandez , son sort est en vos
mains.

Et que n'espérer pas du courage & du zèle
De tant d'amis , armés pour la même querelle !
De Rutile , sur-tout , ce Guerrier généreux ,
Qui pressé des Arrêts d'un Sénat rigoureux ,
Eut , sans vos prompts secours , sans vos soins sa-
lutaires ,

Fini dans les prisons sa vie & ses misères !
Et quel bonheur encor , que , sans être attendu ,
Servilius hier se soit ici rendu !
Des devoirs d'un ami qu'avec zèle il s'acquitte !
A peine , loin de Rome , il apprend dans sa fuite
Du Sénat contre vous l'Arrêt injurieux ,
Que , pour vous secourir , il revient en ces lieux.
En vain l'amour , l'effroi , les pleurs de Valérie
A son Peré par lui si hautement ravie ;
En vaintous ses amis ont voulu l'arrêter.

Et quels transports de joie a-t-il fait éclater
Lorsqu'en vous embrassant , il s'est vu hors d'a-
larmes !

Que pour lui vos desseins doivent avoir de char-
mes !

M A N L I U S .

Il n'en sçait rien encor ; & je voulois , Albin ,
Sans témoin , avec lui m'en ouvrir ce matin ;
Mais l'aurois-tu pensée ? la triste Valerie
Tremblante pour ses jours , & sur ses pas partie ,
Est dans Rome en secret entrée heureusement ,
Et chez moi pour le joindre , arrive en ce mo-
ment.

Mais je vais au plutôt pour cette confidence. . . .

A L B I N .

Quelqu'un vient.

S C E N E I I .

PROCULUS , MANLIUS , ALBIN.

P R O C U L U S .

POUR vous voir Valerius s'avance ,
Seigneur.

Valerius ! Quel important souci

Oblige ce Consul à me chercher ici ?

Auroit-il sçu déjà que sa Fille enlevée ,

Après Servilius , chez moi fût arrivée.

Va , cours les avertir , & qu'ils ne craignent rien.

Tu chercheras Rutile après cet entretien.

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens sçavoir de vous , Seigneur , ce qu'il
faut croire

D'un bruit , qui se répand , & blesse votre gloire.

Servilius , dit-on , dans ces lieux retiré ,

Croit y jouir , par vous , d'un asyle assuré.

Il ose se flater que , contre ma vengeance ,

Vous voudrez bien vous-même embrasser sa dé-
fense.

MANLIUS.

Oui , Seigneur , il est vrai qu'il ose s'en flater.

Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.

K ij

Je ſçai me garantir de cette erreur commune ,
De trahir mes amis trahis par la fortune ,
Régler ſur ſon caprice & ma haine & mes vœux.
Ce qu'il a fait , Seigneur , vous ſemble un crime
affreux.

C'eſt-ce qu'on ne voit pas , avec tant d'évidence ,
Lorsqu'on met un moment ſes raiſons en balance :
Mais quoi qu'il en puiſſe être enfin , par quelle
loi ,

Criminel envers vous , doit-il l'être envers moi ?

VALERIUS.

Par cette loi , Seigneur , des plus grands cœurs
chérie ,

De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie,
De ſacrifier tout au maintien de ſes droits.

Votre ami par ſon crime en a bleſſé les loix.

A vos yeux comme aux miens il eſt par-là cou-
pable.

J'uſqu'à quand voulez-vous , ſi prompt , ſi ſecou-
rable ,

Sans vous inquiéter de nos ſoupçons ſecrets ,

De tous les mécontents prendre les intérêts ?

Les combler de faveurs ? Ordinaire induſtrie

De qui veut à ſes loix aſſervir ſa Patrie.

Et quel moyen , Seigneur , de guérir vos soupçons ?

Où sont de vos frayeurs les secrettes raisons ?

Dois - je pour ennemis prendre tous ceux ,
qu'offense

D'un Sénat inhumain l'injuste violence ?

Et suis-je criminel quand , par un doux accueil ,

J'appaise leur courroux qu'irrite son orgueil ?

C'est moi , c'est mon appui qui les conserve à
Rome.

Vous demandez d'où vient qu'un Romain , un seul
homme ,

Des miseres d'autrui soigneux de se charger ,

Offre à tous une main prompte à les soulager.

D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre ?

Si c'est une vertu qu'en moi l'on doit craindre ,

Si du Peuple , par elle , on se fait un appui ,

Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui ?

Que ne m'enviez-vous un si noble avantage ?

Pourquoi chacun de vous pour être exempt d'ombrage ,

Ne s'efforce-t-il pas , par les mêmes bienfaits ,

De gagner , d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?

Ne peut-on du Sénat appaiser les alarmes ,
Qu'en affligeant le peuple , en méprisant ses lar-
mes ?

L'avarice , l'orgueil , les plus durs traitemens ,
Du salut d'un Etat sont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur ; & d'un esprit tran-
quille ,

Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'Armée , à la Ville , au Sénat , en tous lieux ,
De charges , & d'honneurs on l'accable à mes
yeux.

De la paix , de la guerre , il est lui seul l'arbitre.
Ses Collegues soumis , & contens d'un vain titre ,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir ,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect , d'amour pour sa con-
duite ?

Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous , avec ce grand appui ,
Si dans le temps que Rome aux Barbares livrée ,
Ruisselante de sang , par le feu dévorée ,
Attendoit ses secours loin d'elle préparés ,
Du Capitole encore ils s'étoient emparés ?
C'est moi qui , prevenant votre attente frivole ,

Renverfai les Gaulois du haut du Capitole.
 Ce Camille fi fier ne vainquit , qu'après moi ,
 Des ennemis déjà battus , faifis d'effroi.
 C'est moi qui , par ce coup , préparai fa victoire ;
 Et de nombreux fecours eurent part à fa gloire.
 La mienne eft à moi feul , qui feul ai combattu ,
 Et quand Rome empreffée honore fa vertu ,
 Ce Sénat , ces Confuls , fauvés par mon courage ,
 Ou d'une mort cruelle , ou d'un vil efclavage ,
 M'immolent , fans rougir , à leurs premiers foup-
 çons ,

Me font de mes bienfaits gémir dans les prifons ,
 De mille affronts enfin flétriffent , pour falaire ,
 La fplendeur de ma Race & du nom Confulaire.

VALERIUS.

Seigneur , de nos motifs , injufte à vos yeux ,
 Avec moins de chaleur , vous pourriez juger mieux.
 Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'om-
 brage ,

Nous voyons tous quel zèle anime fon courage ;
 Que fuivre fes confeils du fuccès affurés ,
 C'eft obéir aux Dieux , qui les ont inspirés.
 Avons-nous à rougir de cette obéiffance ,
 Par qui croît notre gloire , & notre indépen-
 dance ?

N'est-ce pas là le but d'un cœur vraiment Romain ?

Lorsqu'on nous y conduit , qu'importe quelle main ?

Vous avez même ardeur pour l'Etat , pour sa gloire.

Vos desseins sont pareils ; & je veux bien le croire.

Mais à parler sans fard , est-ce sans fondement

Que Rome inquiétée en jugeoit autrement ?

Et quels soupçons sur-tout ne dut pas faire naître

Ce jour , où devant nous forcé de comparoître ,

Votre parti nombreux , & celui du Sénat

Sembloient deux Camps armés résolus au combat ?

Quels flots de sang Romain s'alloient alors répandre ,

Si jusqu'au bout le Peuple eût osé vous défendre !

On croyoit que vos soins , réglés sur ce succès ,

A tout parti suspect fermentoient tout accès ,

Mais de Servilius appuyant l'insolence. . .

MANLIUS.

Pour vous parler , Seigneur, je le vois qui s'avance.

Peut-être , en l'écoutant , un sentiment plus doux

Prendra dans votre cœur la place du courroux.

Je vous laisse tous deux.

SCENE

SCÈNE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

QUE me veut ce perfide ?
SERVILIUS.

Seigneur , si votre aspect m'étonne & m'intimide ,

Je sçai trop à quel point je vous suis odieux.

J'en fais tout mon malheur , j'en atteste les Dieux.

Pour en finir le cours je viens ici me rendre.

Sans colere un moment , voulez-vous bien m'entendre ?

VALERIUS.

Et quel est ton espoir ? Qu'oses-tu souhaiter ?

Moi , que tranquillement je puisse t'écouter !

Moi , j'oublierois ce jour , où préparant ta fuite ,

Trop sûr d'être avoué de ma Fille séduite ,

Jusqu'aux pieds des Autels , ton amour furieux

Vint , des bras d'un Epoux l'enlever à mes yeux !

Tome 1.

L

Par quel ressentiment , par quel cruel supplice
Devrois-je. . . .

SERVILIUS.

Hé ! pouviez-vous , avec quelque justice ,
De mon Rival , Seigneur , récompenser la foi
D'un prix , que vous sçaviez qui n'étoit dû qu'à
moi ?

Daignez mieux consulter , & mes droits & ma
gloire.

Et si ce jour fatal frappe votre mémoire ,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit ,
Où parmi le carnage , & la flamme & le bruit ,
A vos yeux éperdus , les Gaulois en furie
Chargeoient déjà de fers les mains de Valérie.
Que faisoit mon Rival , en ce moment affreux ?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux ,
Je combattis pour l'une , & je vous sauvai l'autre ;
Tout couvert de mon sang , répandu pour le vô-
tre ,

J'osai de mes travaux vous demander le fruit :
Et par votre refus au désespoir réduit ,
Mon bras , contre un Rival superbe & téméraire ,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vû
faire.

TRAGÉDIE.
VALERIUS.

125

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des loix;
Tu prétendois, en eux, triompher de moi-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.

Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moi?
Je la perdois par eux, & je la perds par toi.
Aux vœux d'un autre en vain ma foi l'avoit promise,

Sur eux comme sur moi tu crois l'avoir conquise.
Tu me traites enfin en ennemi vaincu.

Pour me donner ce nom, que me reproches-tu?
Si ma promesse ailleurs engageant Valerie,
Donne un sujet de plainte à ta flamme trahie,
Sa sœur que je t'offrois, mon appui, mes bienfaits,

De mes mépris pour toi sont-ils donc les effets?

SERVILIUS.

Ah! sur moi vos bienfaits avoient beau se répandre;

Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.

Valerie avoit seule, & mon cœur & mes vœux:
Ce qui n'étoit point elle étoit au-dessous d'eux.

L ij

Sans elle , tous vos dons , loin de me satisfaire ,
N'étoient. . . Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?

Tous mes raisonnemens ne font que vous aigrir.
Hé bien ! ce n'est qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace tout entière ,
J'implore ici pour moi votre bonté première.
Plus je parois , Seigneur , criminel à vos yeux ,
Plus l'oubli de mon crime est pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens , que cet Hymen assemble,
Peuvent sans honte. . . .

VALERIUS.

Hé bien ! parlons d'accord ensemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'apaiser ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur si grand , que puis-je refuser ?
Parlez , Seigneur , parlez.

VALERIUS.

Ta valeur , ta naissance ,
Peuvent faire , il est vrai , chérir ton alliance.
Mais je la tiens coupable , & ne te connois plus ,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius :
A ce superbe esprit , suspect à sa Patrie ,
Sois si tu veux fidèle à flater sa furie :
Mais dégage mon sang du sort & des forfaits ,

Où pourroient quelque jour t'entraîner ses projets.
Romp aujourd'hui de gré , ce que tu fis de
force.

Entre ma fille , & toi , souffre enfin un divorce ;
Ou , pour mieux m'expliquer , choisis dès aujourd'hui

Manlius sans ma fille , ou ma fille sans lui.
Vois de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix désarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si votre offre un moment avoit pû m'ébranlet ,
De ce fer , à vos yeux , je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en est assez. Adieu.

SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

MOI, pour fuir ta furie ,
Moi , trahir Manlius , ou perdre Valerie !
Barbare ! ce dessein passe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.
Pour les en'arracher , il faut qu'on le déchire.

Tonne , éclate , assouvis la fureur qui t'inspire,
 De quels traits si cruels me peut-elle percer ,
 Qu'ils puissent. . . mais je vois Valerie avancer.
 O justes Dieux ! témoins de ma flamme immor-
 telle ,
 Jugez-en à sa vue , ai-je trop fait pour elle ?

S C E N E V I.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

HE bien ! vous avez vu mon Pere en ce
 moment ?

De tout votre entretien quel est l'événement ?
 Sa grace , & son aveu sur l'Hymen qui nous lie ,
 Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie ?
 Mais quel est le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
 Quel malheur. . .

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs si glorieux ,
 Où tant de grands Héros ont reçu la naissance ,
 Où la faveur des Dieux fait sentir leur présence ,
 Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix ,

Les peuples asservis prendront un jour des loix ,
 Cette Rome en un mot , ma Patrie , & la vôtre ?
 Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre ;

Son aspect désormais ne nous est plus permis ,
 Et notre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALÉRIE.

Je vous entends , Seigneur , rien ne fléchit mon
 Père.

Il faut , en quittant Rome , éviter sa colere.
 Mais j'en suis peu surprise , ô destin rigoureux !
 Le sort d'une Mortelle eût été trop heureux.
 Cependant hâtons-nous , prevenons la tempête ,
 Dont les ressentimens menacent votre tête.
 Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
 Rien ne doit plus , Seigneur , ici nous arrêter.
 Quelques malheurs sur nous que le destin assem-
 ble ,

Nous souffrons , mais unis ; nous fuyons , mais
 ensemble.

Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui
 s'aiment bien.

Et peut-on être heureux , sans qu'il en coûte
 rien ?

Manlius délivré d'une prison cruelle ,

N'a plus ici , Seigneur , besoin de votre zele.

Quitte envers un ami chéri si tendrement,

L'un à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleine-
ment.

D'un séjour si suspect , allons , fuyons la vue :

Venez. Que de ma foi la vôtre convaincue ,

Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous
lieux

Sa gloire , son bonheur , sa Patrie , & ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidèle ! ô vertu que j'adore !

Quel exil avec vous peut m'affliger encore ?

Quel bien me peut manquer ? Je conserve pour vous,

Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un Epoux :

Que dis-je ? vos beautés, vos vertus dans mon ame,

Allument de plus près une plus vive flamme ,

Et mon cœur chaque jour, surpris de tant d'attraits,

Voit toujours au-delà de ses derniers souhaits.

Oui , Valerie , allons , fuyons ce lieu funeste.

Mais voyons , avant tout , un ami qui me reste ;

Et dans notre embarras , dont ses yeux sont té-
moins ,

Demandons-lui tous deux ses avis & ses soins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette seconde
fuite,

Ami. Ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner ?

Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner ?

Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valérie,
J'immole à son amour ton amitié trahie ?

Plut aux Dieux que tous trois réunis à jamais,
Nos cœurs. . . Mais vaine idée, inutiles souhaits !

Tu vois par quel crédit, & par quelle puissance,
Valerius ici peut hâter sa vengeance ;

Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour
lui,

Tes soins officieux m'offriroient un appui ;
 Et lorsque , loin de Rome , une fuite facile
 Peut , contre leur pouvoir , m'assurer un asyle ,
 Dois-je dans les périls d'un amour malheureux
 Engager , sans besoin , un ami généreux ?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux , fuiras-tu ta fortune ?
 Où prétends-tu traîner une vie importune ?
 Quelle ressource encore y pourras-tu trouver ?
 Sçais-tu dans le Sénat ce qui vient d'arriver ?
 Jusqu'où Valerius a porté sa colere ?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t'il donc fait ?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.

C'est peu pour t'accabler , que le Sénat cruel
 Te condamne aux rigueurs d'un exil éternel ;
 Pour te faire un tourment du jour que l'on te
 laisse ,

Tes biens te sont ravis , tes Titres , ta Noblesse ,
 Ta maison , dont bientôt les trésors précieux
 Vont être le butin du Soldat furieux ,
 Et qui par mille mains aussi-tôt démolie
 Va dans ses fondemens tomber ensevelie.
 Pour remplir cet Arrêt , déjà l'ordre est donné.

Le fier Valerius lui-même l'a signé.

En un mot, tu perds tout , & dans ce sort
funeste

Juge , s'il te suffit de partager le reste

Des biens , qu'avec mon sang versé dans les
combats ,

J'ai prodigué en vain , en servant ces ingrats ?

SERVILIUS.

Ainsi , Pere cruel , ainsi ta barbarie ,

En éclatant sur moi , tombe sur Valérie.

Son sort au mien uni devoit. . . Ah , Manlius !

Tu sçais dans les périls quel est Servilius ,

Tu sçais si jusqu'ici le destin qui m'outrage ,

Au moindre abaïssement a forcé mon courage.

Mais quand je songe , hélas ! que l'état où je suis

Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis

Une jeune beauté , dont la foi , la constance ,

Ne peut trop exiger de ma reconnoissance ;

Je perds à cet objet toute ma fermeté ,

Et pardonne de grace à cette lâcheté ,

Qui , me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes ,

Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

MANLIUS.

Des larmes ! Ah plutôt , par tes vaillantes mains ,

Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains.

Des larmes ! jusques-là ta douleur te possède ?
 Il est , pour la guérir , un plus noble remede ,
 Un Privilege illustre , un des droits glorieux ,
 Qu'un homme, tel que toi, partage avec les Dieux,
 La vengeance. Ma main secondera la tienne.
 Notre sort est commun. Ton injure est la mienne.
 C'est à moi qu'on s'adresse , & dans Servilius
 On croit humilier l'orgueil de Manlius.
 Unissons , unissons dans la même vengeance
 Ceux qui nous ont unis dans une même offense.
 De tant d'affronts cruels vengeons notre vertu.
 Perdons & Sénateurs & Consuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu ?

Dans ce discours obscur , ta voix & ton visage
 Relevent mon espoir , raniment mon courage.
 Tu sembles méditer quelque important projet :
 Acheve , acheve , ami , de m'ouvrir ton secret.

MANLIUS.

Au même état que moi , ton cœur , par sa colere ,
 Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
 Apprends donc que bientôt nos Tyrans , par leur
 mort ,

De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
 J'ai de braves amis , pour chefs de l'entreprise :

Et gagné par mes soins , ou par leur entremise ,
 Le Peuple a sçu choisir , pour traiter avec moi ,
 Rutile , dont tu sçais la prudence & la foi.
 Pour en hâter le temps , trop lent à ma vengeance ,
 Je l'ai fait avertir qu'il vînt en diligence ,
 Tout me flate. J'ai sçu , pour l'effet de mes vœux ,
 Trouver divers moyens , indépendans entre eux ,
 Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entretenir ,
 Et dont à mon dessein un seul peut me conduire ;
 Et s'il peut s'accomplir , je te laisse à juger
 Ce que mon amitié t'y fera partager.

Voilà , Servilius , le dessein qui m'anime ,
 Sur qui tu dois fonder ton espoir légitime :
 Non qu'il m'aveugle assez , pour me faire penser ,
 Qu'un caprice du sort n'ose le renverser.
 Je sçai trop quels revers tout à coup il déploie :
 Mais ne vaut-il pas mieux , ami , que Rome voie
 Manlius périssant , en voulant se venger ,
 Que Manlius vivant , qui se laisse outrager ?
 Toi-même , de ton sort vengeant l'ignominie ,
 Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie ?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux ;
 J'écoute , avec transport , ton dessein généreux ;
 Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie ,

Qu'ils sçauront à mon zèle ajouter ma furie.
Commande seulement : sur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras ?
Faut-il qu'avec ma suite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat , en plein jour, j'aïlle briser les portes ?
Ou renverser sur eux leurs Palais embrasés ?
Tu vois à t'obéir tous mes vœux disposés.

MANLIUS.

Je te veux , avant tout , présenter à Rutile.
Comme il est d'un esprit exact & difficile ,
Il faudra qu'un serment , où tous se sont soumis ,
De ta foi , dans ses mains assure nos amis :
Et tu comprends assez , sans qu'on t'en avertisse ,
Que soigneux de cacher jusqu'au plus foible indice ,

A tous autres après , & tes yeux & ton front
En doivent dérober le mystère profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche. . . .

MANLIUS.

Laisse-moi lui parler. Je le vois qui s'approche ;
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeler.

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

ENFIN il n'est plus temps, Seigneur, de reculer.

Nous avons par nos soins & par nos artifices
Du sort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.

Il faut des actions & non plus des conseils.

La longueur est funeste à des desseins pareils.

Peut-être avec le temps mes soins, aidés des vôtres,

Aux moyens déjà pris en ajouteroient d'autres :

Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à présent,

En avoir joint ensemble un nombre suffisant,

De peur qu'un coup du sort les rompe, ou les divise,

Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entreprise.

Quel temps d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens!

Le Sénat , déclarant la guerre aux Circeïens ,
Doit , pour la commencer sous un heureux auspice ,

Venir au Capitole offrir un sacrifice,

Quel temps , dis-je , quel lieu propice à nos desseins !

Un temps, où tout entier il se livre en nos mains ;

Un lieu dont je suis maître , où les portes fermées

A nos libres fureurs l'exposent sans armées.

Le jour n'en est pas pris : mais pour s'y préparer ,

Des sentimens du peuple il se faut assurer.

Il faut contre un Sénat , dont il hait la puissance ,

Par nos soins redoublés irriter sa vengeance.

La peur d'être suspect lui défend de me voir :

Mais en vos soins , Seigneur , je mets un plein espoir.

Je sçai qu'en nos projets l'ardeur qu'il vous inspire ,

Vous sçaura suggérer tout ce qu'il faudra dire.

Ce n'est pas tout encor ; vous avez sçû , je croi ,

Qu'hier Servilius est arrivé chez moi ,

Qu'il n'est point de secret que mon cœur lui déguise ?

R U T I L E.

RUTILE.

Comment ! par vous , Seigneur , sçait-il notre entreprise ?

MANLIUS.

Oui. Quel étonnement...

RUTILE.

Je m'explique à regret ;

Et voudrois étouffer un scrupule secret ,
Si vos desseins trahis n'exposeroient que ma vie :
Mais sur moi de son sort un grand Peuple se fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler son salut à ce que je vous doi.
Ce n'est point par son sang qu'il faut que je m'acquitte.

Je connois votre ami. Je sçai ce qui l'irrite ,
Qu'il peut , en nous aidant , relever son destin :
Mais au sang du Consul l'Hymen l'unit enfin ;
D'un superbe Consul , pros crit par notre haine :
Et quoi qu'à le fléchir il ait perdu de peine ,
Qu'il semble hors d'espoir de le rendre plus doux ,
Est-il un cœur si fier , si plein de son courroux ,
Qui refusât , Seigneur , l'oubli de sa vengeance
A l'aveu d'un secret d'une telle importance ?
Sur quelques droits puissans que se fonde aujourd'hui ,

Cette ferme amitié , qui vous répond de lui ,
L'Amour y peut-il moins ? En est-il moins le
maître ?

Que dis-je ? s'il falloit que le hazard fit naître
Quelque intérêt , qu'entr'eux son cœur dût dé-
cider ,

Pensez-vous que ce fût à l'amour à céder ?

MANLIUS.

Pour faire évanouir ce soupçon qui l'offense ,
Il suffit à vos yeux de sa seule présence.
Venez Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE.

SERVILIUS.

QUEL destin glorieux ,
Quel bonheur imprévu m'attendoit dans ces lieux ,
Seigneur ! Que le dessein , que l'on m'a fait con-
noître ,
Doit... Mais quelle froideur me fait es-vous pa-
roître !

Vous ferois-je suspect ? Ai-je en vain prétendu. . .

R U T I L E.

Pourquoi le demander ? Vous m'avez entendu.

S E R V I L I U S.

Oui , Seigneur , & bien-loin que mon cœur s'en
offense ,

Moi-même j'applaudis à votre défiance.

Moi-même , comme vous , je recuse la foi

D'un ami trop ardent , trop prévenu pour moi ;

Et ne veux point ici , par un serment frivole ,

Rendre envers vous les Dieux garans de ma pa-
role.

C'est pour un cœur parjure un trop foible lien.

Je puis vous rassurer par un autre moyen :

Je vais mettre * en ses mains , afin qu'il réponde ,

Plus que si j'y mettois tous les Sceptres du monde,

Le seul bien que me laisse un destin envieux.

Valerie est , Seigneur , retiré en ces lieux.

De ma fidélité voilà quel est le gage.

A cet Ami commun je la livre en ôtage ;

Et moi , pour mieux encor vous aslurer ma foi ,

Je réponds en vos mains & pour elle & pour moi.

Témoins de tous mes pas , observez ma conduite ;

Et si ma fermeté se dément dans la suite ,

* *En montrant Marcius.*

A mes yeux aussi-tôt prenez ce fer en main ;

Dites à Valerie , en lui perçant le sein ,

Pour prix de ta vertu , de ton amour extrême ,

Servilius par moi t'assassine lui-même.

Et dans le même instant tournant sur moi vos
coups ,

Arrachez-moi ce cœur. Qu'il soit aux yeux de
tous ,

Montré comme le cœur d'un lâche , d'un parju-
re ,

Et qu'aux vautours après il serve de pâture.

Vous , * Seigneur , de ma part , allez la pré-
parer

A voir pour quelques jours , le sort nous sépa-
rer ;

Et daignez maintenant , pour m'épargner les lar-
mes ,

Lui porter mes adieux , & calmer ses alarmes.

A Manlius.



SCÈNE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, de mes soupçons je reconnois l'erreur,

Je vois, d'un œil charmé, votre noble fureur.
De votre foi, pour nous, c'est le plus sûr ôtage :
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres, qui seroient plus défiants que moi.
Car enfin, le projet, où s'unit notre zèle,
Est tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidèle :

Il ne porte au péril qu'un courage flottant ;
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant pénétré de votre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, & vous rends à vous-même.

Consultez Manlius : qu'il choisisse avec vous
Le poste où votre bras doit seconder nos coups ;
Tandis que, pour hâter le jour de notre joie,

Je cours en diligence où son ordre m'envoie.

SERVILIUS.

Et moi pour éviter des chagrins superflus ,

Je fuirai Valerie , & ne la verrai plus.

Manlius prendra soin d'apaiser sa tristesse.

Je bannis loin de moi toute vaine tendresse ;

Et je veux désormais ne laisser dans mon cœur ,

Que l'espoir du succès qui flate ma fureur.

SCENE V.

RUTILE *seul.*

SON front & ses discours font voir un grand
courage ,

Et pour me rassurer il n'a pû davantage ;

Cependant c'est peut-être un premier mouvement,

Que fait naître en son cœur un vif ressentiment ,

Il n'examine rien , rempli de sa vengeance.

Allons exécuter notre ordre en diligence ;

Et revenons d'abord éprouver si son cœur

Du dessein qu'il embrasse a compris la grandeur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NON, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.

D'où vient que, sans me voir, Servilius me quitte ?

Qu'un autre vient, pour lui, me porter ses adieux ?

Quel est de son départ le but mystérieux ?

Quel dessein forme-t'il, lorsque Rome l'exile ?

Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.

Est-ce par leur conseil, que s'éloignant de moi,

Il commence à cacher ses secrets à ma foi ?

Mais quelque espoir me reste, & fait que je respire.

Il est chez Manlius. On vient de te le dire.

Je veux le voir sortir, je veux l'attendre ici.

Madame, quel sujet vous peut troubler ainsi ?
Craignez-vous qu'un Héros si grand, si magnanime

Vous veuille abandonner au sort qui vous opprime ?

Connoissez-vous si mal un cœur si généreux ?

Ah ! perdez des frayeurs indignes de ses feux.

De sa fidélité vos malheurs sont un gage.

Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage ?

Vous, qui si hautement faites voir en ce jour
Que le sort ne peut rien contre un parfait amour ?

VALERIE.

Déjà sur ces raisons j'ai condamné ma crainte :

Mais à peine mon cœur en repousse l'atteinte,

Que troublant le repos qu'il commence à goûter,

D'autres soupçons affreux le viennent agiter.

Je ne sçaurois plus vivre en ce cruel supplice,

Tullie. Avant qu'il parte, il faut qu'il m'éclaircisse.

TULLIE.

J'entends ouvrir. C'est lui, Madame.

VALERIE.

Laissez-nous.

SCENE

S C E N E II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUI, Sénat, ton orgueil va tomber sous
mes coups,
Et je viens de choisir le poste, où ma furie...
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah ! Seigneur, vous fuyez Valerie ?

SERVILIUS.

Eh ! que prétendez-vous ? Venez-vous dans ces
lieux

Redoubler ma douleur par de tristes adieux ?

Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma confiance ?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus de si haute espérance.

Il est vrai, jusqu'ici, charmé de ses liens,

Votre cœur à mes vœux soumettoit tous les siens ;

Mes moindres déplaisirs inquiétoient son zèle ;

Mais ce temps-là n'est plus ; ce cœur est un rebelle,

Que l'hymen enhardit , par ses superbes droits ,
 A mépriser enfin la douceur de mes loix.
 Il me fuit , il me laisse en proie à mille alarmes ,
 Percer le Ciel de cris , me noyer dans mes larmes ,
 Et montre en m'affligeant un courage affermi ,
 Plus que s'il se vengeoit d'un cruel ennemi.

SERVILIUS.

Qu'entends-je , Valerie ? Est-ce à moi que s'adresse

Ce reproche odieux , que fait votre tendresse ?
 Est-ce moi dont l'Hymen a glacé les ardeurs ?
 Suis-je enfin ce rebelle insensible à vos pleurs ?

VALERIE.

Non vous ne l'êtes plus , lorsque je vous écoute.
 Je ne puis plus sur vous conserver aucun doute.
 Votre aspect rend le calme à mon cœur agité ;
 Mais pour n'abuser pas de ma facilité ,
 Donnez-moi des raisons qui puissent vous défendre ;
 Quand je ne pourrai plus vous voir ni vous entendre ,
 Tout prêt à me quitter ne me déguisez rien.
 Dites moi. . .

SERVILIUS.

C'est assez , quittons cet entretien ,

Valerie : & sur moi quel que soit votre empire ,
Respectez un secret , que je ne puis vous dire.

V A L E R I E.

Eh ! que pouvez-vous craindre ? Ah ! connoissez-
moi mieux ,

Et que mon sexe ici ne trompe point vos yeux.
Neme regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le péril , qu'un secret importune :
Mais comme la moitié d'un Héros , d'un Ro-
main ,

Comme un fidèle ami reçu dans votre sein ,
Qui sçut depuis long temps , par une heureuse
étude ,

De toutes vos vertus s'y faire une habitude ,
D'un zèle généreux , du mépris de la mort ,
D'une foi toujours ferme en l'un & l'autre sort.
Mon cœur peut désormais tout ce que peut le
vôtre ;

Et de quoi que le Ciel menace l'un & l'autre ,
Pour vous je puis sans peine en braver tous les
coups ,

Ou bien les partager , s'il le faut , avec vous.

S E R V I L I U S.

Ah ! vos bontés pour moi n'ont que trop sçu pa-
roître ,

Et mon sang est trop peu pour les bien reconnoître.

Mais avec tant d'ardeur , pourquoi me demander
Ce que ma gloire ici ne vous peut accorder ?
Souffrez que mon devoir borne votre puissance.
Les secrets , que je cache à votre connoissance ,
Sont tels. . . . Mais où se vont égarer mes esprits ?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ai tout compris.
Notre départ remis , votre fureur secrète ,
Dont cet air sombre & fier m'est un sûr inter-
prête ,
Votre ardeur à me fuir , contre vous tout fait
foi.

Vous voulez vous venger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui , moi ?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop près vous éclaire.
Rutile & Manlius , pour qui vous me fuyez ,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liés.
De-là ces entretiens , où l'on craint ma présence ;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense ,

De tant d'armes , Seigneur , l'amas prodigieux ,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux ,
Après ce qu'on a dit de ses projets sur Rome ,
Marquent d'autres desseins , que la perte d'un hom-
me :

De ses affronts récents encor tout furieux ,
Sur le Sénat sans doute il va faire. . .

SERVILIUS.

Grands Dieux !

Qu'osez-vous pénétrer ? Sçavez-vous , Valerie ,
Quel péril désormais menace votre vie ?
Que votre sûreté dépend à l'avenir ,
D'effacer ce discours de votre souvenir ?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en appre-
ne ,
C'est fait de votre vie ensemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôlage de ma foi.
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah ! je frémis d'effroi.

Moi l'ôlage odieux d'une aveugle furie ,
Par qui doivent périr mon Pere & ma Patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Est-ce là ce grand cœur ?

Oui , c'est lui , qui pour vous peut braver le
malheur.

Mais qui frémit pour vous d'une action si noire.

Vous , à votre vengeance immoler votre gloire !

Contre votre Pays former de tels desseins !

Vous au sang de mon Pere oser tremper vos
mains !

En ce jour , il est vrai , son courroux redoutable ,

Vient de combler les maux dont le poids nous ac-
cable.

Mais c'est mon Pere , enfin , Seigneur. Pouvez-
vous bien

Verfer vous-même un sang où j'ai puisé le mien ?

A qui même est un le sang qui vous fit naître ?

Quoi , sans craindre les noms de meurtrier , de
traître ,

Ce cœur jusqu'à ce jour si grand , si généreux ,

Médite avec plaisir tant de meurtres affreux ?

Quelques charmes d'abord que la vengeance éta-
le ,

Songez qu'à ses auteurs elle est toujours fatale ,

Et qu'en proie au remords qui fuit ses noirs effets ,

Souvent les mieux vengés sont les moins satis-
faits.

Vous jugez mal de moi. Je cherche , Valerie ,
Moins à venger mes maux , qu'à sauver ma Pa-
trie.

Ce n'est point , pour la perdre , un sanglant at-
tentat.

Je verse un mauvais sang , pour en purger l'Etat.

V A L E R I E.

Et de quel sang plus pur pouvez-vous bien préten-
dre

De remplacer celui que vous voulez répandre ?

De qui prétendez-vous sauver votre Pays ?

Du Sénat , des Consuls , par le peuple haïs ?

Ah ! d'un peuple insensé suivez-vous les caprices ?

Et quoi que le Sénat ait pour vous d'injustices ,

Quoi que puisse à nos cœurs inspirer le courroux ,

N'est-il pas & plus juste & plus digne de nous ,

De souffrir seuls les maux qui troublent notre vie ,

Que de voir dans les pleurs toute notre Patrie ?

Ne croyez pas pourtant qu'après un tel dis-
cours ,

Je trahisse un secret , d'où dépendent vos jours.

Ces jours sont pour mon cœur d'un prix que rien
n'égale.

Mais , si , pour désarmer votre fureur fatale ,

Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appui.

J'en atteste les Dieux , je pérís avec lui,
Je vous laisse y penser.

S C E N E III.

SERVILIUS *seul.*

PAR quel destin contraire ,
A-t'elle pénétré ce dangereux mystere !
Quel embarras fatal ! Je n'ai pû rien nier.
C'étoit un artifice inutile & grossier.
J'ai dû , pour la contraindre à garder le silence ,
En faire à son amour comprendre l'importance.
Et que craindre après tout d'un cœur tel que le
sien ?
Mais n'ai-je rien moi-même à soupçonner du
mien ?
Quel trouble , en l'écoutant , quelle pitié sou-
daine ,
Pour nos Tyrans pros crits vient d'ébranler ma hai-
ne ?
Qui ? moi ? je douterois d'un si juste courroux ?

Je pourrois... Non, ingrats, non, vous périrez
tous.

L'Arrêt en est donné par ma haine immortelle.

S C E N E I V.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMI, je viens t'apprendre une heureuse
nouvelle :

Le Sénat pour demain, selon nos vœux secrets,
D'un pompeux Sacrifice ordonne les apprêts :
C'est demain, pour l'offrir, qu'il doit ici se ren-
dre.

De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie est libre dans ces lieux,
Et sa vue à toute heure est permise à tes yeux.
Excuse si ma main l'a reçue en ôtage.
De Rutile par là j'ai dû guérir l'ombrage.
Devant lui, seulement prends garde qu'aujourd'hui. . . .

Mais il entre.

S C E N E V.

RUTILE , MANLIUS , SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

JE vois Manlius avec lui ;
C'est ce que je souhaite. Eprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joie à nos yeux marque votre visage ,
Seigneur ? De nos amis que faut-il espérer ?

RUTILE.

Tout , Seigneur. Avec nous , tout semble cons-
pirer ;

A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez-moi , quelle heureuse surprise !
J'ai trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient , au bruit du sacrifice ,
M'avertir qu'il falloit saisir ce temps propice.

Tout transporté de joie , à voir qu'en ces be-
soins ,
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins ;

Oui , chers amis , leur dis-je , oui , Troupe magnanime ,

Le destin va remplir l'espoir qui vous anime.

Tout est prêt pour demain , & , selon nos souhaits ,

Demain le Consulat est éteint pour jamais.

De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence ,

Qui détruisant d'un Roi la suprême puissance ,

Sous un nom moins pompeux se sont fait deux Tyrans ,

Qui , pour nous accabler , sont changés tous les ans ,

Et qui tous l'un de l'autre , héritant de leurs haines ,

S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes !

Tels & d'autres discours redoublant leur fureur ,

Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur.

Leur marquer nos apprêts , nos divers stratagèmes ,

Appuyés en secret par des Sénateurs mêmes ;

Ce que devoient dans Rome exécuter leurs bras ,

Tandis qu'au Capitole agiroient vos soldats ;

Les Postes à surprendre , & d'autres qu'on nous livre ,

Les forces qu'on aura , les Chefs qu'il faudra suivre ,

En quels endroits se joindre , en quels se séparer.
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer ,
Les maisons des Proscrits , que , sur notre passage ,

Nous livrerons d'abord à la flamme , au pillage :
Qu'une pitié sur-tout , indigne de leur cœur ,
A nos Tyrans détruits ne laisse aucun vengeur.
Femmes , Peres , enfans , tous ont part à leurs crimes ,

Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Tous doivent. . . Mais , Seigneur , d'où vient qu'à ce récit

Votre visage change , & votre cœur frémit ?

SERVILIUS.

Oui. Si près d'accomplir notre grande entreprise,
Je frémis à vos yeux de joie & de surprise ;
Et mon cœur moins ému ne croiroit pas , Seigneur ,

Sentir , autant qu'il doit un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur , & m'écoutez. J'ajoute :
Ils n'ont de nos desseins ni lumière , ni doute.
Il faut qu'en ce repos , où s'endort leur orgueil ,

La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
 Et lorsqu'à nos regards les feux & le carnage
 De nos fureurs par-tout étaleront l'ouvrage ;
 Du fruit de nos travaux tous ces Palais formés ,
 Par les feux dévorans pour jamais consumés ;
 Ces fameux Tribunaux où régnoit l'insolence ,
 Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence ,
 Abattus & brisés , sur la poussière épars ,
 La terreur & la Mort errant de toutes parts ;
 Les cris , les pleurs , enfin toute la violence ,
 Où du Soldat vainqueur s'emporte la licence ;
 Souvenons - nous , Amis , dans ces momens
 cruels ,

Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mor-
 tels ;

Que leurs plus beaux desseins ont des faces di-
 verses ,

Et que l'on ne peut plus , après tant de traver-
 ses ,

Rendre , par d'autre voie , à l'Etat agité ,
 L'Innocence , la Paix , enfin la Liberté.

Chacun , à ce discours , qui flatte son audace ,
 Sur son espoir prochain s'applaudit & s'embrasse.
 Chacun par mille vœux , en hâte les momens ,
 Et pour vous à l'envi fait de nouveaux sermens.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice ,
 A conduit nos Tyrans au bord du précipice :
 Et je n'ai plus qu'un jour à souffrir leur mépris.
 Mais quel effort , Seigneur , quel assez digne
 prix

M'acquittant à vos soins. . . .

RUTILE.

Je ne puis vous le taire ,
 Il est une faveur , que vous pourriez me faire :
 Mais cet Ami veut bien que , sur mes intérêts ,
 Je n'explique qu'à vous mes sentimens secrets.

SERVILIUS.

Je vous laisse , Seigneur.

SCENE VI.

MANLIUS, RUTILE.

MANLIUS.

PAR quel bonheur extrême
 Vous puis-je. . .

RUTILE.

En me servant , vous vous servez vous-même,

Seigneur : il vous souvient des sermens que j'ai
faits ,

Lors qu'avec nos amis j'embrassai vos projets.
Je jurai devant tous , que si j'avois un frere ,
Pour qui m'intéressât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux , en même heure ayant reçu le
jour ,

Nourris sous mêmes soins , dans le même séjour ,
Le Ciel auroit uni , par les plus fortes chaînes ,
Nos vœux , nos sentimens , nos plaisirs & nos
peines ;

Si ce frere si cher , troublé du moindre effroi ,
Me pouvoit faire en lui craindre un manque de
foi ,

Par moi-même aussi-tôt sa lâcheté punie
Préviendroit notre perte , & son ignominie.
Vous louâtes , Seigneur , ce noble sentiment ,
Et chacun , après vous , fit le même serment.

MANLIUS.

Hé , bien ?

RUTILE.

Voici le temps qu'un effort nécessaire
Doit de votre serment prouver la foi sincere.

MANLIUS.

Sur qui ?

Sur votre ami. Je vous l'avois prédit :
Tandis qu'il m'écoutoit , réveur , triste , interdit ,

Les yeux mal assurés , il m'a trop fait connoître
Un repentir secret , dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi ;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi ?

Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes :

Mais , selon nos sermens , elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus , que dans un tel dessein ,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain ;
Et qu'il vaut mieux encor , dans un doute semblable ,

Immoler l'innocent , qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord.
De lui , de son ôtage il a conclu la mort :
Et si quelque pitié , s'emparant de notre aine ,
Force notre fureur d'épargner une femme ,
Qu'elle soit en lieu sûr gardée étroitement ;
Et qu'il soit immolé , lui qui rompt le serment. ,

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'osez-vous dire ?

Quelle

Quelle est cette fureur , qu'un soupçon vous inspire ?

Sçachez que , devant moi , par tout autre outrage ,

Son honneur , par ce bras , seroit déjà vengé.

Mais je vous rends justice , & crois que cette offense

Est un effet en vous de trop de prévoyance.

Faites-moi même grace , & calmant votre effroi ,

Du choix de mes amis reposez-vous sur moi.

Songez que ce soupçon est une peur subtile ,

Et par là qu'il sied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet instant

J'éclaircisse , avec vous , ce soupçon important.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SERVILIUS *seul.*

O U m'égarai-je ? Où suis-je ? Et quel dé-
fordre extrême

Guide au hazard mes pas , & m'arrache à moi-
même ;

Quel changement subit ? ô vengeance ! ô cour-
roux !

A mes lâches remords m'abandonnerez-vous ?

N'est-ce donc qu'à souffrir qu'éclate ma constan-
ce ?

Et faut-il que je tremble à punir qui m'offense ?

Mais mon courage en vain tâche à se raffer-
mir.

Ah ! si le seul récit m'a pû faire frémir ,

Quel serai-je , grands Dieux ! au spectacle terri-
ble

De tout ce qui peut rendre une vengeance horri-
ble !

Ah ! fuyons ; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuir ? En quels lieux te cacher désormais ,

Où dans des flots de sang , Rome entière noyée ,
Ne s'offre pas sans cesse à ton ame effrayée ?

En la laissant périr , ne la trahis-tu pas ?

Et même tes Amis , qui comptoient sur ton bras ?

Envers les deux partis , ta fuite est criminelle.

Non , non , pour l'un des deux , il faut fixer
ton zèle.

Pour tenir tes sermens , il faut tout immoler ;

Ou bien , pour sauver Rome , il faut tout révéler.

Tout immoler ! Ton cœur marque trop de foiblesse.

Tout révéler ? Ton cœur y voit trop de bassesse.

Tu perdrois tes Amis. Hé ! quel choix feras-tu ?

Deux écueils opposés menacent ta vertu.

En se sauvant de l'un , elle périr sur l'autre.

O ! vous , dont l'équité sert d'exemple à la
nôtre ,

Vous , qui de la vertu nous prescrivez les loix ,

Dieux justes , Dieux puissans , souffrez-vous cette
fois

Que ce cœur , si fidèle à l'honneur qui l'anime ,
Tombe enfin , malgré lui , dans les pièges du
crime ?

S C E N E II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE *à part, les 2. premiers Vers.*

CIEL, qui m'as inspirée en ce juste dessein,
Prête-moi, jusqu'au bout ton appui souverain.

Seigneur, je juge assez quelle est l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la solitude,
Quels soucis différens vous doivent partager.
Mais votre cœur, enfin, veut-il s'en dégager?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuse industrie,

Sauve tous vos amis, en sauvant la Patrie?
Nous le pouvons, Seigneur, sans danger, sans effort.

Votre amitié pourra s'en alarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autorise.

SERVILIUS.

Comment !

VALERIE.

Il faut oser révéler l'entreprise :

Mais ne la révéler , qu'après être assurés
Que le Sénat pardonne à tous les Conjurés.
Garanti par nos soins d'un affreux précipice ,
Peut-il d'un moindre prix payer un-tel service ?

SERVILIUS.

Qu'entends-je , Valerie ? & qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici pour le salut de tous.
Je sçais à vos Amis quel serment vous engage ,
Et vois tout l'embarras que votre ame envisage ,
Quels noms dans leur colere ils pourront vous
donner :

Mais un si vain égard doit-il vous étonner ?
Est-ce un crime de rompre un serment témé-
raire ,

Qu'a dicté la fureur , que le crime a fait faire ?
Un juste repentir n'est-il donc plus permis ?
Quoi ! pour ne pas rougir , devant quelques amis,
Que séduit & qu'entraîne une aveugle furie ,
Vous aimez mieux rougir devant votre Patrie !
Devant tout l'Univers ! Pouvez-vous justement
Entre ces deux partis balancer un moment ?
De l'un & l'autre ici comprenez-mieux la suite.
Si nous ne parlons pas , Rome est par eux dé-
truite.

Si nous osons parler , quel malheur craignons-nous ?

Rome entiere est sauvée, & leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait consacrant la mémoire,
Elle retentira du bruit de votre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous feront rendus,
Leurs reproches alors seroient-ils entendus ?

Enfin retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage.
Figurez-vous , Seigneur, qu'en ces affreux débris

Des Enfans sous le fer vous entendez les cris ,
Que les cheveux épars & de larmes trempée,
Une Mere sanglante , aux Bourreaux échapée,
Vient , vous montrant son Fils qu'elle emporte en ses bras ,

Se jeter à genoux audevant de vos pas.

Votre fureur alors est-elle suspendue ?

Un soldat inhumain l'immole à votre vue ;

Et du Fils aussi-tôt , dont il perce le flanc ,

Fait réjaillir sur vous le lait avec le sang.

Soutiendrez-vous l'horreur, que ce spectacle inspire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels , appuis de cet Empire ,

Ces mots font des éclairs, qui, passant dans
mon cœur.

Y font un jour affreux qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhu-
maine,

Tu devrois ton salut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer... Non, mon cœur ne l'osera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Votre amour suffit au bonheur de ma vie.
Vous seule remplissez tous les vœux de mon
cœur.

Ah ! pourquoi, justes Dieux ! un si charmant
bonheur

Ne m'est-il pas donné plus pur & plus paisible ?
Quels orages y mêle un destin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détour-
ner ?

Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre ; & puisqu'il faut tout
dire,
De la foi du Sénat j'ai ce que je désire.

Il m'a tout accordé , de peur d'être surpris ,

SERVILIUS.

O Dieux ! sans mon aveu , qu'avez vous entrepris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le silence.

Sur vous des Conjurés je craignois la vengeance.

Mais enfin ce parti met tout en sûreté.

Sans votre aveu , Seigneur , j'ai tout exécuté.

A vous persuader je voyois trop de peine.

C'est moi seule par là qui m'expose à leur haine ;

Et quoiqu'en vous nommant j'aye agi pour tous deux ,

Vous me pouvez de tout accuser devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait , ô Ciel ! par quel reproche horrible

S'en va me foudroyer leur colere terrible !

Et que me servira de vous défavouer ?

Après qu'ils sont trahis , ce seroit les jouer.

Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre

Le secret , que par vous le Sénat vient d'entendre ?

Et

Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en est fait , Valerie. Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal , où va choir la tempête.
Je ne veux à ses coups exposer que ma tête.

VALERIE.

Allez ; ne craignez rien. Mais on vient vers ces
lieux.

D'un témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous , & gardons de rien faire connoître.

SCÈNE III.

SERVILIUS *seul.*

DANS le trouble où je suis , qui vois-je
encor paroître ?

Seroit-il averti de ce qui s'est passé ?

De quel front soutenir son visage offensé ?

N'importe , demeurons ; & dans un tel orage ,

Après notre pitié , montrons notre courage.

Mais dans quelle pensée est-il enseveli ?

S C E N E I V.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

CONNOIS-tu bien la main de Rutile ?
SERVILIUS.

Oui.

MANLIUS.

Tiens , li.

SERVILIUS lit.

VOUS avez méprisé ma juste défiance.
 Tout est sçu par l'endroit que j'avois soupçonné.
 C'est par un Sénateur de notre intelligence ,
 Qu'en ce moment l'avis m'en est donné.
 Fuyez chez les Vœiens , où notre sort nous guide :
 Mais pour flater les maux où ce coup nous réduit .
 Trop heureux en partant , si la mort du Perfide
 De son crime , par vous , lui déroboit le fruit

MANLIUS.

Qu'en dis-tu ?

TRAGÉDIE.
SERVILIUS.

171

Frape.

MANLIUS.

Quoi !

SERVILIUS.

Tu dois assez m'entendre.

Frape , dis-je. Ton bras ne sçauroit se méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu , malheureux ? Où vas-tu t'égarer ?
Sçais-tu bien ce qu'ici tu m'oses déclarer ?

SERVILIUS.

Oui , je sçai que tu peux , par un coup légitime ;
Percer ce traître cœur , que je t'offre en victime ;
Que ma foi démentie a trahi ton dessein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton sein !
Pourquoi faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoisse un Ami dans les traits d'un Perfide ?
Qui ? toi ? tu me trahis ? L'ai-je bien entendu !

SERVILIUS.

Il est vrai , Manlius. Peut-être je l'ai dû.
Peut-être , plus tranquille aurois-tu lieu de croire,
Que sans moi tes desseins auroient flétri ta gloire ?
Mais enfin les raisons qui frappent mon esprit ,

Ne font pas des raisons à calmer ton dépit ,
Et je compte pour rien , que Rome favorable
Me déclare innocent , quand tu me crois coupable.

Je viens donc , par ta main , expier mon forfait.
Frape. De mon destin je meurs trop satisfait ;
Puisque ma trahison , qui sauve ma patrie ,
Te sauve en même temps & l'honneur & la vie.

M A N L I U S .

Toi , me sauver la vie ?

S E R V I L I U S .

Et même à tes amis.

A signer leur pardon le Sénat s'est soumis.
Leurs jours sont assurés.

M A N L I U S .

Et quel aveu , quel titre ,
De leur sort & du mien te rend ici l'arbitre ?
Qui t'a dit que pour moi la vie eût tant d'attraits ?
Que veux-tu que je puisse en faire désormais ?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable ?
Pour la perdre peut-être en un sort misérable ,
Ou dans une querelle , en signalant ma foi ,
Pour quelque ann nouveau , perfide comme toi ?
Dixez ! quand de toutes parts ma vive défiance
Jusqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance ;

Par toi notre dessein devoit être détruit ,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a séduit !
Car je n'en doute point, ton crime est son ouvrage ,

Lâche , indigne Romain , qui né pour l'esclavage ,

Sauves de fiers Tyrans soigneux de t'outrager ,
Et trahis des Amis , qui vouloient te venger !
Quel sera contre moi l'éclat de leur colere !

Je leur ai garanti ta foi ferme & sincere ,
J'ai ri de leurs soupçons , j'ai retenu leurs bras ,
Qui t'alloient prévenir par ton juste trépas.

A leur sage conseil que n'ai-je pû me rendre !
Ton sang valoit alors qu'on daignât le répandre ;
Il auroit assuré l'effet de mon dessein :

Mais sans fruit maintenant il souilleroit ma main ;
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offense ,
Je laisse à tes remords le soin de ma vengeance.



S C E N E V.

SERVILIUS *seul.*

QUELLE confusion, à ce reproche affreux,
Quelle stupidité suspend ici mes vœux !
Que résoudre ? Il me fuit comme un monstre funeste.

Irαι-je lui montrer encor ce qu'il déteste !
O colere trop juste ! O redoutable voix !
Noms affreux , entendus pour la premiere fois !
Moi lâche ! moi perfide ! & je vivrois encore ?
Moi-même autant que lui je me haïs , je m'abhorre.

Il m'a contre moi-même inspiré sa fureur.
Allons , ne souffrons pas des noms si pleins d'horreur.

De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie ;
Et le cherchant , malgré sa colere affermie ,
Forçons-le de douter , en voyant mes efforts ,
Qui l'emporte en mon cœur du crime , ou du remords.

SCÈNE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

TOUT est perdu, Seigneur, & dans Rome
alarmée,

De nos projets trahis la nouvelle est semée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius ;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà Valerius
Qui, pour plus d'assurance, en ce péril extrême,
Des ordres du Sénat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec sa suite, entré subitement,
L'avoit fait arrêter dans son appartement,
Et même dans l'instant qu'une noire furie
Avoit armé son bras, pour s'arracher la vie.
On lui laisse, Seigneur, ce palais pour prison.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ses amis secrets, armant la populace,
N'accablent son escorte, & n'assurent sa grace.

SERVILIUS.

Juste Ciel !

P iiij

De son sort je vais suivre le cours.

Vous , sauvez-vous , courez lui chercher du secours :

Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-mêmes apprendre. . . .

Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

QUE me fait-on entendre ?
 D'où vient que Manlius est par vous arrêté ,
 Seigneur ? Ai-je payé trop peu sa liberté ?
 Cette grace pour tous n'est-elle pas signée ?
 Le Sénat reprend-il sa parole donnée ?

VALERIUS.

De ses ordres secrets je ne rends point raison.
 Il vous importe peu de les connoître , ou non ,

Puisque pour vous , Seigneur , ils ne sont point à craindre.

Sa bonté ne vous laisse aucun droit de vous plaindre.

Il vous fait grace entière , & veut que dans l'oubli

Son Arrêt contre vous demeure enseveli.

Il vous rend tout , il veut de votre illustre zèle,

Dans nos fastes , garder la mémoire immortelle.

C'est ce que de sa part , je viens vous déclarer :

Et pour moi-même aussi , je viens vous assurer ,

Qu'avec vous renouant une amitié sincère ,

Je rends graces aux Dieux , dont le soin salutaire

A fait de votre hymen , contraire à mes desseins ,

Le principe secret du salut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi , c'est ce qu'ici mon ame défavoue.

Je déteste à jamais ce Sénat , qui me loue.

Je lui rends ses faveurs , qu'il m'accorde à moitié.

Je vous rends à vous-même une vaine amitié.

J'en fais & mon malheur & mon ignominie ,

A Manlius trahi s'il en coûte la vie.

Mon dessein n'étoit pas , en trahissant le sien ,

Ni de vendre son sang , ni d'épargner le mien.

Pour son propre intérêt , j'ai pris ce soin du vôtre ;

Et ma pitié vouloit vous sauver l'un & l'autre.

Quoi ! de ma trahison , dont le remords me suit,
N'aurois-je que la honte ? Auriez-vous tout le
fruit ?

Perdrois-je tout moi seul , en sauvant tout l'Em-
pire ?

V A L E R I U S .

Je vous ai déjà dit ce que je pouvois dire :

Mais retenez , Seigneur , cet injuste transport.

Nous allons au Sénat décider de son sort ;

Et soit qu'on le condamne , ou bien qu'on lui par-
donne ,

Croyez-moi , désormais la gloire vous ordonne

De quitter la querelle , ainsi que ses projets ,

Et du bonheur public faire tous vos souhaits.

Le temps me presse. Adieu.

S C E N E V I I I .

S E R V I L I U S *seul.*

DA N S quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !

Le Sénat voudroit-il. . . Mais en peux-tu douter ?
Sur ce qu'on voit de toi , te doit-on respecter ?
Tu trompe tes amis , tes ennemis te trompent ,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils
rompent.

Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas ,
Je verrois. . . Mais du moins ne l'abandonnons
pas.

Pour défendre ses jours , souffrons encor la vie ;
Et soit que le succès seconde mon envie ,
Soit qu'il trompe mes soins , après son sort réglé ,
Expirons aussi tôt à ma gloire immolé.
Sur-tout dans le tombeau n'emportons pas sa hai-
ne ,

Et tâchons. . . Mais voici d'où naît toute ma
peine.



SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEIGNEUR, j'ai vû mon Pere , & ne puis
expliquer

Les bontés qu'en deux mots il m'a fait remar-
quer.

Mais pressé par le temps , il m'a soudain laissée ,
Pour vous chercher , dit-il , dans la même pen-
sée ,

Et sans doute.... Ah ! Seigneur , ne jetez point
sur moi

Ces sévères regards , qui me glacent d'effroi.

Quel trouble est dans vos yeux ? Qu'elle horreur
imprévue....

SERVILIUS.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue ?

Ne vois-tu pas ici le péril que tu cours ?

VALERIE.

Quoi donc ?

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funestes discours ?

Où Manlius est-il ? Qu'en as-tu fait , Perfide ?

Tu trembles vainement du courroux qui me guide.

Avant ta trahison , il y falloit songer.

Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.

Arrête , menacé , comblé d'ignominie ,

Son espoir le plus doux est de perdre la vie.

De sa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :

Mais enfin , quand je suis entré dans son projet ,

De la foi de tous deux je t'ai faite l'ôtage ,

Et de sa sûreté ta vie étoit le gage.

Tu l'as trahi , tes soins pour Rome ont réussi.

Que tarde ma fureur de le venger aussi ?

VALÉRIE.

Hé bien ? Pourquoi , Seigneur , ces transports ,
ces injures ?

S'il ne faut que mon sang , pour calmer ses murmures ,

Vous l'ai-je refusé ? N'est-il pas tout à vous ?

Je puis souffrir la mort , mais non votre courroux.

Immolez , sans fureur , une tendre victime.

Que ce soit seulement un effort magnanime.
 En me perçant le cœur , ne me haïssez pas.
 Plaignez-le au moins , ce cœur , qui jusques au
 trépas ,
 Vous aima , ne périt par votre main sévère ,
 Que pour avoir sauvé ma patrie & mon Pere.

SERVILIUS.

Moi , te percer le cœur ? Ah ! rends-moi donc le
 mien

Tel que je te l'offris , pour mériter le tien ,
 Fidèle à ses sermens , généreux , intrépide.
 Tu n'en as fait , hélas ! qu'un lâche , qu'un perfide ;
 Et quoique lui conseille un si juste courroux ,
 Lui-même il est l'asyle où tu braves mes coups.
 Que dis-je ? En ce moment , les Dieux , sur ton
 visage ,
 Ont imprimé leurs traits , que respecte ma rage ;
 Ou des Romains , par toi conservés en ce jour ,
 Le Démon tutélaire est le tien à son tour.

Hé bien , c'est donc à toi qu'il faut que je m'a-
 dresse.

Par tout ce que pour toi mon cœur sent de ten-
 dresse ,

Par tes yeux , par tes pleurs , dont le pouvoir
 charmant

Sçait si bien dérober le crime au châtimement ,
 En faveur d'un ami , montre encor ta puissance ;
 Et tandis que je vais parler en sa défense ,
 Avant que le Sénat ait pû rien arrêter ,
 A ton Pere cruel , va , cours te présenter.
 Tombe , pleure à ses pieds. Fais à ce cœur re-
 belle

Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
 Que par lui du Sénat s'appaise le courroux.
 Qu'enfin Manlius vive , ou nous périrons tous.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUI, j'ai tout craint pour vous, Seigneur,
je le confesse,

Quand j'ai vû le Sénat, tenant mal sa promesse,
Se réserver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du sort de Rutile & de vous.

Je craignois de vous voir seul, en proie à sa haine,
ne,

Pour Rutile échapé, porter toute la peine :

Mais puisque de ce soin moins prompt à se charger,
ger,

Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,

Il fait voir que sur vous ne sçachant que résoudre,
dre,

N'osant vous condamner, honteux de vous absoudre,
dre,

S:

Sa crainte vous livrant à des Juges plus doux ,
Doit les encourager à tromper son courroux.

C'est à Servilius que cette grace est dûe ;
Car enfin , puisqu'ici vous souhaitez sa vue ,
J'ose vous en parler , & loin d'être offensé . . .

MANLIUS.

O Dieux ? à le haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoi ! parlez-vous encor de haine , & de colère ,
Après tout ce qu'a fait son repentir sincère ?

Vous le voyez. Quel autre osant parler pour
vous ,

D'un Sénat tout puissant craint si peu le cour-
roux ?

Tandis que tout le peuple effrayé des supplices ,
Où vos projets connus exposoient vos complices ,
Se détachant de vous , croit par cet abandon ,
Prouver son innocence , ou payer son pardon ;
Tandis que tout se tait , jusqu'à vos propres fre-
res ,

C'est lui qui s'opposant aux Sénateurs sévères ,
A produit , à leurs yeux , quatre cens Citoyens ,
De l'horreur des prisons rachetés de vos biens ,
Tant d'autres par vos mains sauvés dans les ba-
tailles ,

Tome I.

Q

Tant d'honneurs remportés en forçant des murailles ,

Dix Couronnes , le prix de dix combats fameux ,

Et votre sang versé cent & cent fois pour eux.

Sur-tout quelle chaleur animoit son courage !

Quelle rougeur subite a couvert leur visage ,

Quand montrant à leurs yeux , témoins de vos exploits ,

Ce mont, d'où votre bras foudroya les Gaulois ,

De nos Dieux , dont alors vous fûtes la défense ,

Sa voix, sur ces ingrats , attestoit la vengeance !

MANLIUS.

Vain remède à mes maux ! Inutile secours !

Quand son zèle , & ses soins auroient sauvé mes jours ,

Peut-il de mes desseins rétablir l'espérance ?

Et puis-je aimer la vie , en perdant ma vengeance ?

Toutefois que me sert de cacher à ta foi

Un penchant , qui vers lui m'entraîne malgré moi ?

Oui , je te fais l'aveu de ma honte secrète ,

Pour un perfide ami ma haine m'inquiète ,

M'embarrasse ; & tandis que ferme , indifférent ,

Je vois , pour me sauver , tout ce qu'il entreprend ,

En dédaignant ses soins , mon cœur y trouve un
charme ,

Qui , malgré son dépit , le touche & le défarme.

Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu
jaloux ,

Sans rien vouloir de plus j'appaise mon courroux :

Je prétends. . . Mais il vient. Sors , Albin , &
me laisse

A ses regards du moins dérober ma foiblesse.

SCÈNE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENFIN , tu prétends donc , dans mon cœur
confondu

Triompher , malgré moi , d'un courroux qui t'est
dû ?

Je vois ton repentir , animant ton audace ,

Opposer mille efforts au sort qui me menace :

Mais , sans que du succès tu puisses t'assurer ,

Après m'avoir trahi , c'est me déshonorer.

Q ij

Il semble à mes Tyrans , que tremblant pour ma
vie ,

Dans tes soins mendiés c'est moi qui m'humilie.
Ton zèle mal conçu m'expose à leurs mépris ;
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si sa perte à ce point t'inquiète & t'afflige ,
Tous tes efforts son vains , sans un prix que j'exi-
ge :

Mais tel , qu'il peut lui seul me mieux prouver ta
foi ,

Que tout ce que ton zèle osa jamais pour moi.
Pourrai-je cette fois compter sur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute , à tes yeux , j'ai mérité l'outrage.
Mais sans vouloir en vain m'expliquer là-dessus ,
Ni faire des sermens , que tu ne croirois plus ;
Si j'ai peu fait encor , pour laver cette injure ,
Songe bien seulement , après un tel parjure ,
Qu'en un cœur généreux , de remords combattu ,
La honte de sa chute affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien , écoute donc. Tu sçais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie.
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi ,
Il sçait & me pour suivre & te garder la foi ;

Il me livre aux Tribuns , & de ma mort certaine
 Sur eux par cette adresse , il rejette la haine.
 Dévoués à ses loix , de ma gloire jaloux ,
 C'est sa main contre moi qui conduira leurs coups.
 Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire ,
 Et le peuple soumis n'osera les dédire.

Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours ?
 Crois-tu que le Sénat , séduit par tes discours ,
 Après ce que deux fois a tenté ma furie ,
 Soit assez imprudent pour me laisser la vie ?
 Non , non , Servilius , mon trépas est certain.
 Et quelle honte à moi ! Quelle rage en mon sein ,
 De voir mes ennemis , au gré de leur caprice ,
 Disposer de mon sort , & choisir mon supplice !
 Verras-tu ton ami terminer à tes yeux ,
 Par une main infâme , un sort si glorieux ?
 Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée ,
 C'est toi , Servilius , qui me l'a procurée.
 Je dois de cet affront être sauvé par toi.

Observé , désarmé , je ne puis rien pour moi.
 Mes gardes en entrant t'ont désarmé toi-même :
 Mais il faut pour tromper leur vigilance extrême. . . .

SERVILIUS.

Je t'entends. Mais on vient.

S C E N E III.

M A N L I U S , S E R V I L I U S , A L B I N .

A L B I N .

UN Tribun empressé
Vient vous entretenir sur ce qui s'est passé.
Vous l'allez voir , Seigneur. Il monte au Capitole.

M A N L I U S :

Lorsque tout est connu , que sert ce soin frivole ?
Tu vois bien qu'il est temps de prendre ton parti ;
Profitions des momens , quand il sera parti.
Crois que , sans cet effort , tout l'éclat de ton
zèle ,
N'est plus , pour Manlius , qu'une injure nouvelle.

S E R V I L I U S .

Va , je te servirai , par-delà tes souhaits.

SCÈNE IV.

SERVILIUS *seul.*

OUI, ç'en est fait, il faut effacer pour jamais

Le reproche odieux, dont ma gloire est flétrie ;
Il faut que l'avenir... Mais je vois Valerie,
Armons-nous à ses yeux d'un cœur ferme, &
constant,

Voici pour mon amour le plus affreux instant.

SCÈNE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

JE vais voir éclater, sur moi, votre colère :
Mais la plus prompte mort me sera la plus chère ;
Et je viens me livrer à vos justes transports.
Près d'un Père endurci, j'ai fait de vains efforts :
Mes pleurs....

MANLIUS;
SERVILIUS.

Je le sçavois ; mais enfin , Valérie,
De mes ressentimens ne craint plus la furie.
J'ai fléchi Manlius • mon crime étoit le tien ;
Et tu dois partager le pardon que j'obtiens.
Je rends grace aux efforts que , sur le cœur d'un

Pere ,

Pour sauver cet Ami , ton zèle vient de faire ;
Daigne excuser aussi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois , le Destin a pouvoir sur les cœurs.
Et sçait , des plus unis troublant l'intelligence ,
Leur faire , quand il veut , sentir leur dépendance.

Mais de tes pleurs , enfin , retiens ici le cours ;
D'une ame raffermie écoute mon discours.
Montre un courage ici digne de ta Naissance.

VALERIE.

Je vous obéirai , s'il est en ma puissance.
Parlez.

SERVILIUS.

Ressouviens-toi de ce malheureux jour ,
Où la haine des Dieux alluma notre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juste Ciel !

SERVILIUS.

Quoi ? déjà ton courage. . . .

VALERIE.

Et puis-je avec constance écouter ce langage ?
Ainsi ce jour , témoin de ma félicité ,
Est un jour malheureux , & par vous détesté !
Que votre amour , Seigneur , dans ses transports
 sincères ,
S'en souvenoit , hélas ! sous des noms bien con-
 traires !

SERVILIUS.

Cet Amour insensé ne regardoit que soi :
Il ne prévoyoit pas les malheurs , que sur toi
Déploiroient les Destins , depuis ce jour sinistre ,
Et qu'il devoit lui-même en être le Ministre ;
Qu'il te feroit quitter un sort tranquille , heu-
 reux ,
Pour attacher tes jours à mon sort rigoureux ;
Que par lui , que pour lui , tu te verrois ré-
 duite
Aux affronts de l'exil , aux travaux de la fuite ,
Et qu'enfin aujourd'hui des transports inhumains,
Contre ton propre sang , exciteroient mes mains.

VALÉRIE.

Ciel ! où tend ce discours ? Pourquoi dans ma
 pensée
Rappeller vainement cette image effacée ?

D'un malheureux Ami tu comprends le danger.
Le conseil des Tribuns est prêt à le juger.
Je vais , aux yeux de tous , y prendre sa défense :
Mais si l'événement trompe mon espérance ,
C'est à toi , Valerie , après tant de travaux ,
A perdre , sans regret , l'Auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCENE IV.

VALERIE *seule.*

QUE me dit-il ? Quel nouveau coup
de foudre ?

A quel parti cruel prétend-il me résoudre ?
Moi que je me prépare à le perdre en ce jour ,
Quand tout semble assurer son cœur à mon amour !
Et que veut-il enfin ? Rompre mon Hyménée ?
Me fuir ? Ou par ses mains trancher sa destinée ?
Que deviendrai-je ? O Dieux ! quel que soit son
dessein ,

En vain je le voudrois arracher de son sein.
A mes yeux étonnés , quel caline redoutable

Marquoit sur son visage une ame inébranlable !
 Sous un prétexte vain à sortir de ce lieu ,
 Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
 Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame...
 Courons m'en éclaircir.

S C E N E VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

AH ! viens , suis moi.

TULLIE.

Madame ,

Des Gardes sont ici chargés , par votre Epoux ,
 De retenir vos pas , & de veiller sur vous.
 C'est l'ordre qu'il donnoit lui-même , en ma présence ,

Quand Albin est venu lui dire en diligence ,
 Que son Maître , en partant , souhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel ! que m'apprends-tu ! Que j'ai lieu de
 trembler !

Sçait-on si son Arrêt....

TULLIE.

On n'a pû m'en instruire.

Déjà l'un des Tribuns , chargé de le conduire ,
Montant au Capitole , avoit laissé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie ,
Pour sauver Manlius , n'attendît sa sortie.
Cependant sur la route on plaçoit des Soldats ;
Et d'autres sont bientôt arrivés sur ses pas ,
Qui sur l'heure formant une nombreuse escorte ,
Conduisent aux Tribuns Manlius à main forte.

Servilius d'abord , éperdu , furieux ,
Par un départ soudain , se dérobe à mes yeux ;
Et sans doute , Madame , il court en leur présence
D'un ami hautement embrasser la défense.

VALERIE.

En partant de ces lieux , lui-même il me l'a dit :
Mais que deviendra-t-il , si Manlius périt ?
Je frémis d'y penser ; & cependant captive ,
J'attendrois.. . Non Tullie , il faut que je le suive ,
Il faut en ce Palais , les flammes à la main ,
M'allumer un bucher , ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin ; quel est son trouble extrême !

SCÈNE DERNIÈRE.
ALBIN, VALÉRIE, TULLIE.

VALÉRIE.

ALBIN, où courez-vous ?

ALBIN.

Je l'ignore moi-même ,

Et dans l'égarement d'un aveugle transport. . .

VALÉRIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?

Servilius. . . Parlez , expliquez-vous sans feinte.

Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrois , par d'inutiles soins ,

Vous cacher un malheur , dont tant d'yeux sont témoins.

Apprenez , apprenez , par ce récit fidèle ,

L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.

A pas précipités l'ardent Servilius ,

Non loin de ce Palais , avoit joint Manlius ,

Vers cet endroit fameux , témoin de la victoire

R iiij

Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant , à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.

Votre Epoux indigné frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius , maître de son visage ,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant.
Il leur dit qu'il sçavoit un secret important ;
Que pour en informer le Sénat & l'Empire ,
A Servilius seul il désiroit le dire.
On s'éloigne d'abord , on n'est point alariné
De laisser avec lui son ami défarmé.
Moi seul , resté près d'eux , j'entends tout , &
j'admire.

Ce qu'un ferme courage à Manlius inspire.
*C'en est fait , disoit-il , & tu n'en doutes pas.
Mes Juges ont signé l'Arrêt de mon trepas :
J'en ai l'avis certain. Si mon malheur te touche ,
Epargne-moi l'affront de l'ouïr de leur bouche ,
Et du poids de mes fers soulageant l'embarras,
Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
Laissons à Rome au moins cette tache éternelle ,
De m'avoir vu périr , où j'ai vaincu pour elle.*

Oui répond votre Epoux , c'est par ce juste effort
Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton sort :
Mais ce n'est pas assez de sauver ta mémoire

*De cet affront cruel , que m'impute ta gloire.
Je veux en r'imitant , te venger aujourd'hui.*

Sur le bord aussi-tôt il l'entraîne avec lui.
On s'écrie , on y court. Mais ce soin est frivole.
Tous deux précipités au pied du Capitole ,
Ils meurent embrassés , tristes objets d'horreur ,
Où l'on voit l'amitié consacrer la fureur ,

VALERIE.

Hé bien ! ç'en est donc fait, ô fortune inhumaine !
Et je serois encor le jouet de ta haine !
Mais contre les rigueurs , que tu m'as fait pré-
voir ,

J'ai scû secrettement armer mon désespoir ,
Et je vais malgré toi , par ce coup favorable ,
Finir tous tes projets contre une misérable.

Elle se poignarde.

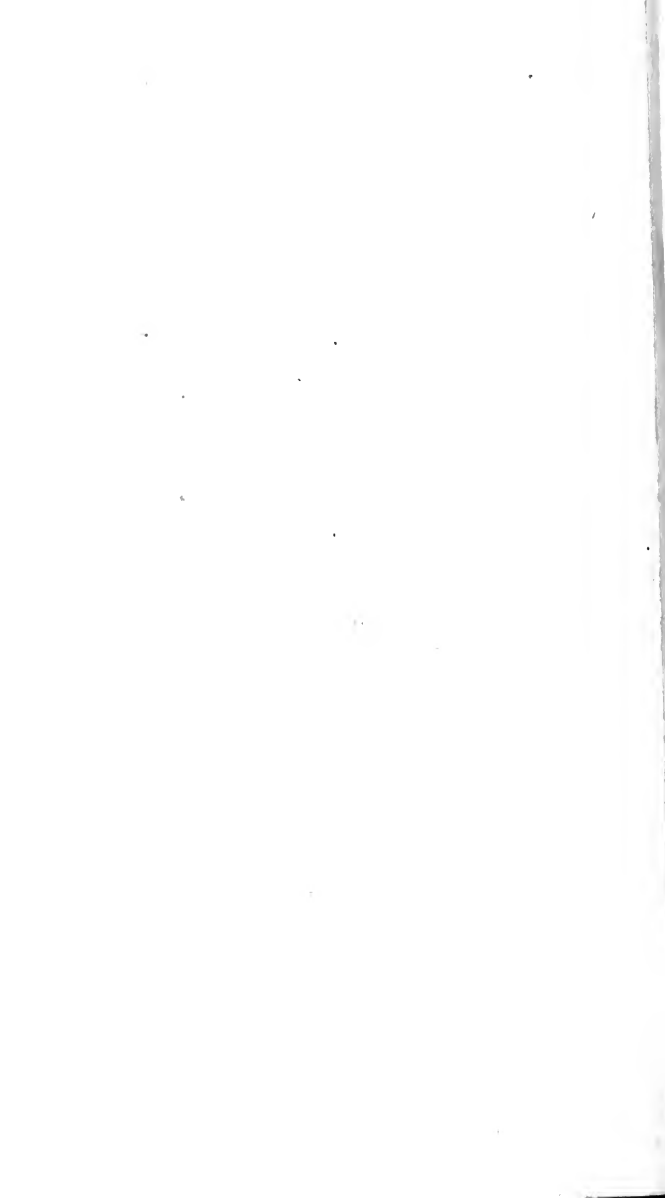
TULLIE.

Grands Dieux ! Quelle fureur.

VALERIE.

Ne me plains point : je vais
A ce que j'ai perdu me rejoindre à jamais.

FIN.



THESÉE

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois
en 1700.



A SON ALTESSE ROYALE,
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.



IGNE Fils du Héros , qu'aux
plaines de Cassel
Sa valeur couronna d'un laurier
immortel,
Race de tant de Rois, Prince ,
dont le courage
Nous offre de leur gloire une vivante image,
Sur ces vers un moment daigne baisser les
yeux ,
Et prête à ma foiblesse un appui glorieux.
J'en connois tout le prix , je sçai quelles lu-
mieres

E P I T R E.

Joint ton esprit sublime à tes vertus guer-
rieres.

Ton amour & ton goût pour les plus nobles
Arts ,

Tel que Rome l'a vû dans ses premiers Césars.
Quel Protecteur pour moi ! quel favorable
asyle !

Je cours une carrière & longue & difficile ;
Où deux fameux Rivaux , applaudis tour à
tour ,

Ont partagé les voix du Peuple & de la Cour.
Leur exemple à les suivre excite mon audace.
Mais enfin , quelque éclat qu'ils laissent sur
leur trace ,

D'une Muse trop foible un génie inspiré ,
En est plus ébloui , qu'il n'en est éclairé.
La trace de leurs pas se perd dans leur lumie-
re ,

Qui couvre les écueils semés dans la carrière.
C'est pour m'en garantir que j'ai recours à toi ;
Sous ton auspice heureux je marche sans
effroi ,

Prince , & dans les efforts d'une Muse ordi-
naire

J'ose tout espérer de mon zèle à te plaire :
J'attends tout de mes soins à chercher dans
ton cœur

Des plus hauts sentimens la solide grandeur ,
A m'échauffer l'esprit par une vive image.

E P I T R E.

Des périls , où la gloire exposa ton courage.
Quels traits , quelles couleurs , dans mes
portraits divers ,
D'une si belle idée emprunteront mes Vers ?
Et qui doute qu'alors les Filles de mémoire ,
Qui font leur intérêt de celui de ta gloire ,
Ne prêtent à l'envi leurs plus puissans secours,
A quit t'a consacré ses travaux & ses jours ?



P R E F A C E.

APRE'S avoir mis au Théâtre deux Tragédies , dont la catastrophe est funeste , j'ai voulu en faire une qui eût une fin heureuse , quoi qu'Aristote donne la préférence à celles de la premiere espece. Elles sont , dit-il , plus propres à la Tragédie , & plus touchantes ; & il remarque que les Poëtes , qui ont choisi les dénouemens heureux , l'ont fait par complaisance pour leurs Spectateurs , qui n'avoient pas assez de fermeté pour prendre plaisir à une catastrophe funeste. M. Dacier dans les sçavans Commentaires qu'il nous a donnés sur la Poétique de ce Philosophe , appuie cette opinion de ses raisonnemens , & dit dans la Préface de l'Electre qu'il a traduite , que les Pieces qui finissent heureusement , n'excitent ni la crainte , ni la compassion.

Avec tous les égards que je dois aux sentimens d'un aussi grand homme qu'Aristote , & d'un Commentateur aussi éclairé que M. Dacier , j'oserai dire ici , qu'il n'est nullement nécessaire qu'une Piece ait un dénouement funeste , pour être pathétique ; que c'est assez que dans le cours de l'intrigue , la crainte & la pitié y soient excitées par les périls où se trouvent les

P R E F A C E.

premiers Personnages, & que les larmes que nous arrache le plaisir de les en voir sortir heureusement, valent bien les larmes de tristesse que nous verserions à les y voir succomber. J'en prends à témoin la représentation du Cid, & d'Iphigénie. Quelles Pièces dont le dénouement soit funeste, ont plus touché, plus fait verser de larmes que celles-là ? Il est vrai qu'on nous impute à foiblesse le plaisir que nous y avons pris : mais j'avoue que la raison m'en est tout-à-fait incompréhensible ; & il me semble qu'il n'y a pas plus de grandeur d'ame à pleurer de douleur, qu'à pleurer de joie.

Je ne dis point ceci, pour établir une préférence d'une espèce de Tragédies à l'autre. Au contraire je veux montrer qu'il n'y en a point à faire ; que le choix en est indifférent, & qu'ayant cette fois traité un sujet, dont le dénouement est heureux, je n'ai pas cru avoir choisi le moindre.

Tant de personnes considérables m'ont objecté que j'avois altéré le caractère de Médée en l'adouciſſant, contre ce précepte d'Horace.

Sit Medea Ferox, inviſtaque.

que je me crois obligé de me juſtifier. J'avoue que la colere de cette Princeſſe n'agit pas ici comme à Corinthe ; qu'elle ne ſouleve pas les Enfers, & ne met pas tout en feu, comme dans l'Opéra, qui porte le nom de Thèſée : mais j'ai conſidéré qu'elle ſe devoit conduire

P R E F A C E.

autrement dans Athenes, où sa fortune l'obligeoit à ménager la bienveillance d'un Peuple, chez qui elle avoit trouvé un asyle, & sur lequel elle devoit régner, & d'autant plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin que d'artifice pour perdre son ennemi. Médée, toute furieuse qu'elle étoit dans ses vengeances les conduisoit pourtant avec tout l'artifice & tout le sang-froid imaginable. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire comme elle vengea les Argonautes de la perfidie de Pelias à Iolcos, & comme elle ménagea la punition de sa Rivale, & de son Mari à Corinthe. Sa prudence, aussi-bien que la grandeur de son courage, l'avoit mise, malgré ses cruautés, en une telle estime, qu'on dit qu'après sa mort, Hercule l'épousa dans les champs Elysees. Enfin, pourquoi veut-on que je lui fasse faire plus que l'Histoire n'en dit dans l'endroit de sa vie, où je la représente?



A C T E V R S.

M E D E' E.

E G E' E . Roi d'Athenes.

T H E S E' E , sous le nom de Sthenelus.

E R I X E N E , Fille de Pallante.

T R H A S I L E , un des Généraux d'Egée.

C L E O N E , Confidente de Médée.

T H A M I R E , passant pour Mere d'Erixene.

A R C A S , Confident de Thesée.

A M I N T A S , Officier de la garde du Roi.

H Y L L U S , de la confidence de Médée.

G A R D E S.

*La Scène est à Athenes , dans le Palais
du Roi.*

T H E S E' E ,



¹
T H E S È E,
¹
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M E D E' E, C L E O N E.

M E D E' E.



U I, Cleone, le fort cédant à mes
souhaits,
Semble de ses faveurs m'assurer pour
jamais.

C'est peu que dans Corinthe on ait vû mon coura-
ge,

Tome I.

S

Des mépris d'un époux venger l'indigne outrage ;
C'est peu que d'une Cour que je remplis d'hor-
reur ,

Ma fuite triomphante ait bravé la fureur ;
Pour mieux jouir encor d'une entière vengeance ,
Je trouve une autre Cour , un Roi dont la puis-
sance ,

Pour m'attacher à lui , me rend avec éclat
Tout ce que je perdis , en suivant un ingrat.
Athenes dans la joie en attend la journée.
C'est en vain que Corinthe , à ma perte obsti-
née ,

En menaces éclate , & me croit effrayer ,
Une nombreuse armée est prête à m'appuyer.

En cet état , ô Dieux ! qui croiroit que Mé-
dée ,

De quelque ennui secret pût être possédée ?
Qu'il fût quelque mortel de ma gloire jaloux ,
Qui pût à mes yeux même affronter mon cour-
roux ?

Cependant tu le vois , un Etranger , Cleone ,
L'orgueilleux Favori d'un Roi qui me couronne
Me traversant par-tout , jette en mon cœur con-
fus

Un chagrin , un dépit que je sens d'autant plus ,

Que n'osant éclater, ni me venger encore,
Il faut que mon orgueil en secret le dévore.

CLEONE.

Madame, pardonnez si mon zèle indiscret
Trouve peu de justice en ce dépit secret ?
Sthenelus, je l'avoue, à tous vos vœux contraire,
A paru hautement braver votre colere ;
Ses conseils, quelque temps, ont dans l'esprit du
Roi

Combattu le dessein de vous donner sa foi :
Mais n'est-ce pas pour vous une douce vengeance
De voir, malgré ses soins, votre Hymen qui s'a-
vance ?

Le jour ne peut tarder d'un nœud si glorieux :
Sthenelus cependant, éloigné de ces lieux,
Assemble des secours pour en grossir l'Armée ;
Et si l'effet s'accorde avec la Renommée,
S'il en est fait le Chef, quel sujet de courroux,
Quel affront il effuie en combattant pour vous ?
Plus il a de valeur, & plus contre lui-même
Son bras affermira votre pouvoir suprême.

M E D E E.

Ah ! Cleone, est-ce assez pour remplir mon es-
poir ?

Jusques dans mon Hymen éclate son pouvoir.

Il semble que craignant de lui faire une injure ,
Le Roi devant ses yeux n'ait osé le conclure ,
Et que s'il est nommé Chef des Athéniens ,
Par ces honneurs nouveaux on le venge des
 miens.

On met entre ses mains de quoi combler sa gloire ;
Et je me vois réduite à craindre sa victoire.
Si le Trône qu'on m'offre est par elle affermi ,
Par elle croît l'orgueil de mon fier ennemi ;
Et des peuples charmés justifiant l'estime ,
De ma haine à leurs yeux il sçait me faire un cri-
 me ,

Me force à les cacher ; mais tu connois mon cœur ,
Tu sçais avec quel art déguisant ma fureur ,
Quand à punir quelqu'un elle a pû se résoudre ,
J'empêche que l'éclair ne parte avant la foudre.
C'est ce que je veux faire , & non comme autre-
 fois

En armant les Enfers , asservis à mes loix.
Je dois craindre en ces lieux , où je dois être Rei-
 ne ,

D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine.
Et qu'est-il maintenant besoin de si grands coups ?
Je veux aux yeux du Roi soupçonneux & jaloux ,
Louant avec excès l'ennemi qui m'outrage ,

Le forcer , s'il se peut , à craindre son ouvrage ;
Si l'effet que j'attends répond à mes desseins ,
J'ôte à mon Ennemi la place , où je le crains ,
Sa ruine en devient plus prompte & plus certaine.

Si mes vœux sont trompés ma ressource est prochaine.

L'impétueux Thrasile , exclus de cet emploi ,
Craindra-t-il contre lui de s'unir avec moi ?
Puissant par ses amis , fier , ardent , intrépide ,
Suivra-t-il à regret ma fureur qui le guide ?
Et crois-tu qu'aujourd'hui l'objet de mon courroux

En butte à tant de traits puisse les parer tous ?

C L E O N E.

Non , Madame , & pour vous sa perte est nécessaire.

Tout rit à vos desseins. Cette jeune Etrangere ,
Que depuis quelques jours échapée à la mort ,
Les flots avec sa mere ont jettée en ce port ,
Et dont auprès du Roi vous redoutiez les charmes ,

Bientôt par son départ termine vos alarmes :
Il consent qu'à son choix elle quitte ces lieux ,
Et doit dans un moment recevoir ses adieux.

Je sçai bien que l'amour n'est pas ici , Madame ,
 Le sujet qui pour lui peut alarmer votre ame.
 Son Trône est l'objet seul. . Mais je le vois venir.

M E D E' E.

Laisse-moi : sans témoins je veux l'entretenir.

SCENE II.

E G E' E, M E D E' E.

E G E' E.

R I E N ne m'arrête plus, & dès demain ,
 Madame ,
 Je puis mettre le comble au bonheur de ma flamme ,
 Accomplir ma promesse, & comme Amant , &
 Roi ,
 De mon Trône payer le don de votre foi.
 Je voudrois qu'à ma flamme il fût aussi facile
 D'offrir à vos appas ce Trône plus tranquille.
 Mes superbes neveux , qui dans tous les esprits
 Sur mon stérile Hymen répandoient leurs mépris ,
 Qui hâtoient de leurs vœux ma mort trop retardée ,

Et déjà dévoroient ma Couronne en idée ,
 Voyant par notre Hymen leur espoir incertain ,
 De leurs ressentimens menacent mon dessein ,
 Font pour m'inquiéter intrigue sur intrigue ,
 Et même avec Corinthe ont déjà fait leur Ligue :
 Mais je ne les crains point ; & pour les y chercher ,
 Mes troupes dès ce jour sont prêtes à marcher.

MED E.

Seigneur , quelle fortune à mes vœux si facile
 Me fait trouver un Trône où je cherche un asyle ?
 Mais pour moi cependant quel sujet de douleurs
 De vous porter pour dot la guerre & mes mal-
 heurs !

De songer. . . .

EGE E.

Non , Madame , & sans vous avoir vue ,
 Cette guerre en secret fut par moi résolue :
 De cruels déplaisirs me la firent jurer .
 Du temps & des moyens je voulois m'assurer.

Vous sçavez de mon fils la mort infortunée ,
 D'un fils l'unique fruit d'un secret Hyménée.
 Mais comme tout le reste est dans l'obscurité ,
 Par le peu de témoins dont seul je suis resté ,
 Souffrez qu'en peu de mots j'en trace ici l'histoire ,
 Dont mon cœur à jamais gardera la mémoire ;

Dans le temps qu'il naquit , mille secrets com-
plots

Agitoient mes Etats , & troubloient mon repos.
Mes perfides neveux , les cruels Pallantides ,
Désavouoient en moi le sang des Erechrides ,
Comme fils supposé , faisoient tout leur effort
Pour me priver du Trône , en conspirant ma mort.
Pour les jours de mon fils redoutant leur furie ,
Loin de moi son enfance en secret fut nourrie :
Près des murs de Trezene un Berger en prit soin ,
Dans un lieu solitaire & presque sans témoin ;
Et sur-tout je voulus , par un ordre sévère ,
Qu'il lui tût sa naissance , & passât pour son Pere ;
Et pour ne rien omettre en ce péril pressant ,
Un fer , marqué du nom qu'il recut en naissant ,
Fut mis alors par moi sous un autel champêtre ,
Afin qu'en le montrant il se fît reconnoître.
Vaines précautions contre un sort rigoureux !
Dans un âge à remplir son destin & mes vœux ,
Je le mande , & tandis qu'heureux en espérance
Mes transports les plus doux préviennent sa pré-
sence ,
Un bruit cruel m'apprend qu'instruit de son che-
min ,
Un des Fils de Pallante a tranché son destin ;
Eux

Eux-mêmes s'en vantoient. N'ayant point d'autre indice,

Je pensai que ce bruit n'étoit qu'un artifice ;
 Qu'ils vouloient, sur son sort brouillant la vérité,
 Que mon Fils paroissant d'imposteur fût traité.
 Mais je perdis bientôt ce reste d'espérance ;
 Mon Fils ne parut point. J'en jurai la vengeance ;
 Et dès-lors résolu de les immoler tous ,
 Avec soin , & sans bruit , je préparai mes coups.
 Heureux ! que dans le temps de m'en faire justice ,

Le bruit de votre Hymen commence leur supplice.

M E D E' E.

Seigneur , par ce récit je comprends vos douleurs.
 Mais l'équité des Dieux sçaura venger vos pleurs :
 J'en vois l'heureux augure , à regarder quel zèle
 Range sous vos drapeaux votre Peuple fidèle.
 Que n'espere-t-il point du bras & des exploits
 De ce Chef dont il croit que vous ferez le choix ?
 Tous nomment Sthenelus , avant que vous entendre ;
 Soit en s'applaudissant de pouvoir vous comprendre ;
 Soit pour vous avertir , par un détour secret ,
 Qu'ils suivroient au combat tout autre avec regret.

Lui seul est à leurs yeux digne de tant de gloire ;
Son nom seul à leurs vœux répond de la victoire.
Il n'est point d'entreprise , en marchant sur ses
pas ,

Où leur zèle pour lui pût refuser leurs bras.
L'éclat de ses exploits, son appui favorable ,
De son facile accueil le charme inévitable
Attire sur ses pas une nombreuse Cour ,
Qu'on voit par ses bienfaits augmenter chaque
jour ,

Et fait à vos sujets, dans leur ardeur extrême ,
Regretter qu'à son front il manque un Diadème.
Et pouvez-vous , Seigneur , confier vos desseins ,
Vos troupes , votre Etat , en de meilleures mains ?

De sa haine pour moi je connois le caprice ;
Mais à mes Ennemis je sçai rendre justice :
S'il me hait , il vous sert ; & je vois sans courroux ,
Ce qu'il fait contre moi , sur ce qu'il peut pour
vous.

E G E' E.

Ce sentiment m'oblige , & j'aime à voir , Mada-
me ,

Cette équité pour lui qui régné dans votre ame :
Quoiqu'enfin ces vertus , qui le font estimer ,
En tout autre peut-être auroient droit d'alarmer :

Mais pour en craindre rien sa foi m'est trop connue ,

Et je rends grace au Ciel qui l'offrit à ma vue.
Par un charme imprévu , dès son premier abord ,
Du fils que je pleurois je sentis moins la mort :
Je crus voir mon vengeur ; & mon ame charmée
Le destina dès-lors pour chef à mon armée.
Je n'attends son retour que pour me déclarer.

A mes vœux jusqu'ici tout semble conspirer :
Cependant vous dirai-je un trouble qui m'agite ?
Contre moi-même en vain ma raison s'en irrite :
Je fais pour le bannir des efforts superflus.

Un songe cette nuit m'a fait voir Sthenelus ,
Mes troupes, sous son ordre à partir toutes prêtes,
Fondoient sur sa valeur l'espoir de cent conquêtes ;
Mille cris d'allégresse éclatoient dans les airs ;
Quand un nuage affreux , percé de longs éclairs ,
S'est avancé vers nous du côté de Corinthe :
Un coup de foudre en sort qui nous remplit de
crainte ,

Et renverse en passant Sthenelus à mes pieds :
Aux yeux de mes soldats de sa chute effrayés ,
Moi-même , & c'est sur tout ce qui me doit sur-
prendre ,

Saisi d'une fureur que je ne puis comprendre ,

J'ayois le bras levé pour lui percer le sein :

Une effroyable voix a retenu ma main.

Arrête , me dit-elle , *arrête téméraire* ,

Sçais-tu quel sang ici veut verser ta colere ?

Ces mots m'ont fait frémir ; & mon émotion

A fini les horreurs de cette illusion.

M E D E' E.

Seigneur , je sçai qu'une ame au-dessus du vulgaire ,

De ces erreurs des sens ne s'épouvante guère ;

Mais d'un péril caché les Dieux plus d'une fois

Dans l'image d'un songe ont averti les Rois.

Déjà sur vos desseins , pour prévoir tout obstacle ,

De Delphes par votre ordre on consulte l'Oracle :

Sa réponse , Seigneur , pourra vous révéler

S'il est quelque péril... Mais on vient vous parler.



SCENE III.

EGE'E, MEDE'E, CLEONE,
AMINTAS.

AMINTAS.

S EIGNEUR , en ce moment le peuple plein
de joie

Découvre les secours que Thebes vous envoie :
A travers la poussiere on les voit des remparts ,
En bon ordre vers nous suivre leurs Etendarts.
Sthenelius empressé , devançant leurs cohortes ,
D'Athenes cependant se fait ouvrir les portes ,
Suivi de Chefs Thebains , qui viennent , pour
leur Roi ,

D'une étroite union vous confirmer la foi.

E G E E.

Madame , pardonnez si des soins nécessaires . . .
Mais je vois vers ces lieux venir ces Etrangères.
Je vais , d'elles & d'eux libre dans peu de temps ,
Du bonheur de ma flamme avancer les instans ,
Ordonner les apprêts de l'Hymen où j'aspire.

S C E N E I V.

ERIXENE, THAMIRE, EGE'E,
AMINTAS.

THAMIRE.

MA Fille & moi, Seigneur, fortant de votre Empire,
Où de votre bonté les généreux effets. . . .

EGE'E.

C'est trop vous souvenir de si foibles bienfaits,
Madame. Il doit tarder à votre impatience
De vous revoir aux lieux où vous prîtes naissance.
Vous pouvez toutes deux partir sans différer.
Mes soins, pour vous conduire, ont fait tout
préparer.

S'il étoit cependant quelque marque nouvelle,
Que vous pussiez encor attendre de mon zèle;
L'une & l'autre à loisir vous pouvez y penser,
Tandis qu'un nouveau soin m'oblige à vous laisser.

S C E N E V.

ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

TOUT succede, Madame, à notre heureuse feinte.

Et notre prompt départ va terminer ma crainte.
Venez, & sans vouloir attendre son retour
Partons, abandonnons ce dangereux séjour.
Pour votre vie, ô Dieux ! quel péril manifeste,
S'il alloit découvrir par quel hazard funeste
La Fille de Pallante, au gré de ses desseins,
Sous le nom de ma Fille est livrée en ses mains !
Quoi donc ! qui vous arrête ? & d'où vient ?...

ERIXENE.

Ah ! Thamire.

THAMIRE.

Quoi ? Quel est ce soupir, & que veut-il me dire ?

ERIXENE.

Oh ! ma chere Thamire, en vain le sort plus doux
D'un mortel ennemi m'aide à fuir le courroux :
Pour calmer mes chagrins il n'a rien fait encore ;

T iij

Et c'est toi maintenant , toi seule que j'implore.
 Et si tes soins pour moi , dès que je vis le jour ,
 En mille occasions m'ont fait voir ton amour ,
 Jamais de cet amour une preuve certaine
 Ne fut plus nécessaire à la triste Erixene.

T H A M I R E .

Où , mais loin de ces lieux précipitons nos pas .
 Vous me direz le reste en fuyant ces climats.
 Je pourrez vous servir d'un esprit plus tranquille.

E R I X E N E .

Si je fuis , ton secours me devient inutile.
 Et par qui craindrons-nous que nos soins soient
 trahis ;

Nous avons déguisé nos noms , notre pays ,
 Notre vaisseau brisé par l'effort de l'orage ,
 Et coulé sous les eaux auprès de ce rivage ,
 N'a laissé sur ces bords que quelques Matelots ,
 Qu'un Esquif avec nous a pû sauver des flots ;
 Leur foi , leur intérêt les engage au silence.
 Prête-moi donc , Thamire , un moment d'audien-
 ce.

Ecoute des secrets d'où dépendent mes jours.

T H A M I R E .

Parlez , expliquez-vous, Ciel ! où tend ce dis-
 cours ?

ERIXENE.

Tu connois Sthenelus , ce Héros intrépide ,
Que la gloire conduit sur les traces d'Alcide ,
De cette heureuse Cour l'ornement immortel.

THAMIRE.

Oui , Madame , je sçai que d'un monstre cruel ,
Pour son premier exploit , jeune & sans nom en-
core ,

Sa valeur affranchit les chemins d'Epidaure :
Je sçai qu'on l'y reçut en vainqueur glorieux ,
Qu'il vous vit , vous aima , vous plût ; qu'en ses
adieux

Sa douleur vous marqua la plus vive tendresse.
Mais quoi , n'avez-vous pas vaincu votre foiblesse ?
Rappelez-vous encore un fatal souvenir ,
Qui ne fert. . .

ERIXENE.

Et comment le pourrois-je bannir ;
Quand ce Héros courant de victoire en victoire
Détruit tous mes efforts par le bruit de sa gloire ?
Songe par quels exploits , son bras & son destin
Jusques en cette Cour lui firent un chemin ,
Quels monstres étouffés par sa main vengeresse ;
Et peux-tu bien , Thamire , accuser de foiblesse
Un amour généreux , dont la gloire est l'appui ?

Dois-je enfin l'oublier où tout parle de lui ?

THAMIRE.

O Ciel ! il est donc vrai ? vous l'avouez , Madame ;

Songez-vous quels périls menacent votre flamme ?

Songez-vous quel devoir vous sépara tous deux ?

Trop prompte à laisser naître un amour malheureux ,

Vous conçûtes bientôt quel obstacle invincible

Vos desirs trouveroient en un Pere inflexible.

D'ambitieux projets l'esprit toujours frappé ,

Pour remonter au rang qu'il se croit usurpé ,

Pouvoit-il se résoudre à donner à sa fille ,

Un Epoux resté seul d'une triste famille ,

Errant , infortuné , sans appui que son bras ?

Sthenelus , généreux , finit cet embarras :

Il fit pour vous quitter un effort nécessaire.

Vous-même enfin , rendue aux volontés d'un Pere ,

Sans les vents opposés , vous alliez avec moi

Au Roi de Syracuse engager votre foi.

Est-il temps aujourd'hui de rappeler l'idée

D'un amour dont enfin vous fûtes possédée ?

Sur Sthenelus ici quel espoir fondez-vous ?

Prétendez-vous , ô Dieux ! en faire votre époux ?

Quelque rang dans ces lieux que la faveur lui donne ,

Pour en porter le titre a-t-il une Couronne ?
Et votre cœur dût-il jusques-là s'abaisser ,
En s'unissant à vous, voudroit-il offenser
L'implacable ennemi du sang qui vous fit naître ,
Un Roi dont l'amitié l'a fait ce qu'il peut être ?
Que dis-je ? oubliez-vous que par divers avis
Vos freres sont chargés du meurtre de son fils ?
Combien avidement la douleur qui l'anime
Au défaut de leur sang vous prendroit pour victime ?

Vous-même au moins de vous prenez quelque pitié.

ERIXENE.

Je vois dans ces conseils ta sincere amitié ,
Thamire ; je t'en loue , & je voudrois moi-même
Pouvoir d'un digne prix payer ce zèle extrême :
Mais les conseils sont vains pour les cœurs résolus.
Tu me prédis la mort , si je vois Sthenelus ;
Mais si sans lui parler j'abandonne ces rives ,
Je meurs le cœur percé des douleurs les plus vives.

A ce cœur malheureux laisse au moins le plaisir ,
S'il ne peut fuir la mort , qu'il puisse la choisir ;

Mais à trop de frayeurs tu te laisses séduire ;
Depuis notre départ considère , Thamire ,
Ce que pour moi les Dieux ont fait jusqu'à ce
jour.

A des raisons d'Etat immolant mon amour ,
Contrainte de traîner ma vie & ma misere
Sous le joug d'un hymen à tous mes vœux con-
traire ,

A quels maux éternels j'allois livrer mon cœur !
Les Dieux ont pris enfin pitié de ma douleur ,
Ils ont changé les vents ; & l'onde impétueuse
M'a poussée aux seuls bords où je puisse être heu-
reuse :

Et me pardonnerois-je , après cette faveur ,
De n'oser jusqu'au bout éprouver mon bonheur ?
Sthenelus n'est pas Roi ; mais un héros , Thami-
re ,

Qui fait trembler les Rois , ou soutient leur Em-
pire ,

Qui trouve dans son bras le garant de ses vœux ,
Aux yeux de l'Univers est-il au-dessous d'eux ?

Enfin si mon repos t'est de quelque importan-
ce ,

Si de mon désespoir tu crains la violence ,
Seconde les efforts d'une innocente amour.

Sthenelus , tu le sçais , arrive en cette Cour :
 Avant que nous partions , il faut que je le voie ,
 Thamire ; & tu me dois accorder cette joie.
 Cherches-en les moyens les plus sûrs , les plus
 prompts.

T H A M I R E.

Hé bien , vous le voulez , je cede à vos raisons ,
 Et vais , pour vous servir employer tout le zèle ,
 Que l'on peut exiger du cœur le plus fidèle.
 De votre désespoir il faut parer les coups :
 Vous vivrez par mes soins , ou je meurs avec
 vous.

E R I X E N E.

Ah ! tu me rends la vie & me combles de joie.

T H A M I R E.

Rentrez. Je cours, Madame, où votre ordre m'en-
 voie.

S C E N E V I.

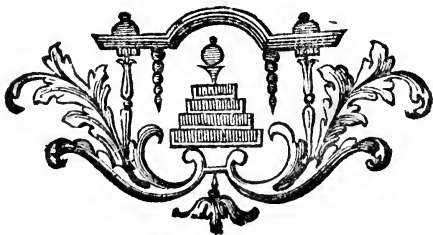
T H A M I R E *seule.*

O U i je vous servirai , mais comme je le doi.
 Moi ! trahir son honneur pour lui prouver
 ma foi !

Moi-même la livrer au trépas volontaire ,
Où l'expose en ces lieux un amour téméraire !
En mourant avec elle , emporter la douleur ,
D'avoir prêté ma main pour lui percer le cœur !
Ainsi je remplirois les vœux & l'espérance
De ceux qui m'ont commis son sort dès son enfance ?

Non , non , dans les périls où je la vois courir ,
Allons , contre elle-même il faut la secourir.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

STHENELUS, ARCAS.

ARCAS.

DE quel accueil, Seigneur, le Roi vient
devant tous

D'honorer ces Thebains arrivés avec vous !

Avec quelle bonté sa faveur confirmée

Vient de vous déclarer le chef de son armée !

Quelle noble carrière ouverte à vos exploits !

Combien sur vos rivaux vous élève un tel choix !

Tout vous rit, tout vous cède, & Médée elle-même.

Vous avez entendu quelle chaleur extrême

Lui fait de votre gloire embrasser le parti.

De quel œil voyez-vous tant d'orgueil démenti ?

D'un si prompt changement quel est donc le mystère ?

Vous craint-elle ? Est-ce feinte ? Est-ce amitié sincere ?

STHENELUS.

Ou feinte, ou vérité, je la connois trop bien ;
J'en ai trop fait, Arcas, pour n'en soupçonner
rien ;

Et je sens que mon cœur, quelque effort qu'il se
fasse,

Est encore trop loin de mériter sa grace.

Plus son pouvoir s'accroît ; plus, au lieu de trem-
bler,

Ma haine s'affermit, & semble redoubler.

Peut-être que mon ame en est trop possédée ;

Car enfin, quelques traits que l'on peigne Médée ;

Je sçai que sa beauté, son esprit, son grand cœur,

Qui n'a jamais ployé sous le faix du malheur,

De son Hymen rompu le trop sensible outrage

Pourroit à d'autres yeux en adoucir l'image ;

Son amour éperdu fit tout ce qu'elle a fait.

Mais soit que dans mon cœur rien n'excuse un
forfait,

Soit, que par un instinct que la nature inspire,

Nous sentions l'ennemi qui doit un jour nous
nuire ;

Je la vis à regret paroître en cette Cour.

Bientôt

Bientôt du Souverain la faveur & l'amour ,
 Par des effets certains confirma ce présage ;
 Et son Hymen prochain l'assure davantage.
 Par les mêmes sermens ils se vont engager ;
 Mais de tous mes ennuis c'est-là le plus léger.

A R C A S.

Que dites-vous , Seigneur ? vous , à qui la fortune ,
 Rend presque d'un grand Roi la puissance commune ,
 Vous , qu'il vient d'honorer d'un si glorieux choix !

S T H E N E L U S.

Ah ! de là naît , Arcas , le trouble où tu me vois.
 Tes yeux furent témoins du feu qui me dévore ,
 Et dans quel désespoir je partis d'Epidaure :
 Résolu de périr par un noble trépas ,
 Jaloux du nom d'Hercule , & marchant sur ses pas ,
 J'entrepris de venger & d'affranchir la Terre
 De Monstres , de méchans échapés au Tonnerre ;
 Et du moins , par l'éclat de mille exploits fameux ,
 Rendre illustre un amour qui ne peut être heureux.

Le succès en tous lieux suivit mon entreprise :
Enfin nous arrivons sur les bords du Cephise ,
Où , dans un sacrifice offert aux Immortels ,
Je me purifiai sur leurs sacrés Autels
De tant de sang impur dont ma main fut souillée.
Le Prêtre , en observant la victime immolée ,
Plein d'un transport divin , m'annonce que les
Dieux ,

Par un ordre secret m'appelloient en ces lieux ;
Que j'y devois bientôt voir la fin de mes peines.
Moi-même , toujours plein de la gloire d'Athe-
nes ,

Je m'y sentoís porter par mes vœux les plus doux :
Mais lorsque ma grandeur m'y fait tant de jaloux ,
Lorsque , versant sur moi ses faveurs les plus che-
res ,

Un Roi met son armée en mes mains étrangères ,
Qu'il se rend de mon sort le garant & l'appui ,
Sçais-tu quel coup mortel il me porte aujour-
d'hui ?

Ce qu'il vient d'exiger de mon obéissance ?
Prêt à faire à Corinthe éprouver sa vengeance ,
De Pallante à la fois il proscriit la Maison ,
Et veut que j'en détruise & la race , & le nom.
Je ne puis trop permettre à mon zèle homicide ;

Et ses vœux sont trahis s'il reste un Pallantide.
Ainsi d'un fils qu'il pleure il veut venger la mort.
Juge, Arcas, des ennuis où me plonge le fort.

ARCAS.

Je ne le vois que trop ; une secrète flamme
Aux charmes d'Erixene assujettit votre ame ;
Vous voilà devenu , d'Amant , d'adorateur ,
L'ennemi de son sang , & son persécuteur.
Mais que dis-je , Seigneur ? quelle espérance vaine
Vous force à tant d'égards , & flate votre peine ?
Le Roi de Syracuse , épris de ses appas ,
Tout prêt à l'épouser , l'attend dans ses Etats ;
Elle est , dit-on , partie , & peut-être arrivée.
A vos désirs ainsi pour jamais enlevée ,
Cet Hymen entre vous a rompu tout lien.
Et que perd votre amour puisqu'il n'espéroit rien ?

STHENE L U S.

Je te dirai bien plus , & tu peux bien m'en croire.
Si son cœur , préférant son amour à sa gloire ,
Avoit pû la résoudre à me voir son Epoux ;
Moi-même , cher Arcas , de sa gloire jaloux ,
J'aurois dédit son cœur , j'aurois scû la défendre ,
D'un Hymen inégal qui l'eût fait trop descendre.
Que dis-je ? pour témoins j'en prends ici les
Dieux :

J'ai cent fois souhaité qu'un Hymen glorieux
 Sur son front quelque jour remît le Diadème ;
 Et même j'espérois , dans mon amour extrême ,
 Faire éclater pour elle un zèle généreux ,
 Jusqu'à pouvoir servir un Rival trop heureux.
 Mais hélas ! en perdant tout ce qui peut nous plai-
 re ,

Que cette grandeur d'ame est bien imaginaire !
 Qu'elle se soutient peu contre l'affreux ennui
 De voir tout ce qu'on aime entre les bras d'au-
 trui !

Je possédois le cœur de l'aimable Erixene :
 Un gage d'un tel prix flatoit-il peu ma peine ?
 Me la voir enlever , n'est-ce rien perdre , ô Dieux !
 Nous nous sommes promis , dans nos derniers
 adieux ,

Que le sort , que le temps , qu'une absence éter-
 nelle ,

Ne pourroit jamais rien sur notre amour fidelle.
 Ce serment mutuel dont les Dieux sont garans ,
 Devoit nous consoler des malheurs les plus grands.
 Ah ! combien de périls va courir sa promesse ,
 Entre les bras d'un Roi qui l'aime avec tendresse !
 Moi-même , armé contre elle & contre tous les
 sens ,

Combien pour l'oublier elle aura de moyens !
 Et comment soutenir cette image funeste !
 Mais allons , de mon sort il faut subir le reste.
 Je ne suis point , Arcas , obligé d'être heureux ;
 Mais de suivre ma gloire , en dépit de mes feux.
 Je vois bien que les Dieux , pour tromper ma tendresse ,
 Ont voulu m'éblouir d'une vaine promesse.
 Reprenons mon dessein ; & qu'un noble trépas
 Termine mes malheurs au milieu des combats.
 L'Armée , & tous les chefs attendent ma présence ;
 Pour hâter leur départ , allons en diligence.
 Qui vois-je ? évitons-la.

SCÈNE II.

MEDE'E , STHENELUS , CLEONE ;
 ARCAS.

MEDE'E.

SEIGNEUR , me fuyez-vous ?
 Suis-je encore à vos yeux un objet de courroux ?

Je courois , sans vous voir , où mon devoir m'appelle.

MEDE'E.

Permettez qu'admirant votre gloire nouvelle ,
Et profitant du fort qui vous offre à mes yeux ,
Un moment avec vous j'en rende grace aux Dieux.
Peut-être après vos soins à rechercher ma haine ,
Ce retour soutient mal la fierté d'une Reine ;
Mais tous mes vœux remplis par mon Hymen
conclu ,

Pourquoi vous garderois-je un courroux superflu ?
Votre bras est l'appui de ce Trone où je monte :
Je ne puis désormais vous haïr qu'à ma honte ;
Et partageant le fruit de vos exploits fameux ,
Un même sort confond notre espoir & nos vœux.

STHENE LUS.

De la bouche du Roi , j'en ai scû davantage.
Vous-même , vous m'avez donné votre suffrage :
Vos éloges , Madame , ont devancé son choix.
C'est par trop de bonté me confondre à la fois :
Mais trop peu digne enfin du bonheur de vous
plaire ,

Je ne puis m'empêcher d'y craindre du mystere.
J'en combats vainement les secrettes raisons ;

Toutefois , si mon cœur se trompe en ses soupçons ,

Si le temps & mes soins m'en font voir l'injustice ,
Loin d'en vouloir , Madame , éviter le supplice ,
Je viens vous en venger moi-même à vos genoux ,
Par des soumissions qui dépendront de vous.

SCÈNE III.

MEDÉE , CLEONE.

MEDÉE.

VA , garde tes soupçons , & prévois ma vengeance.

Je sçaurai t'accabler malgré ta défiance.

Déjà pour ce dessein j'ai préparé mes traits.

O quel triomphe heureux ! quel comble à mes souhaits ,

Si prête à me placer sur le Trône où j'aspire ,

Je pouvois par sa perte augmenter mon Empire !

Je ne néglige rien. Des témoins assidus

Par mon ordre sans cesse observent Sthenelus ;

Ils le suivront par-tout , à la Cour , à l'Armée ;

Et de ses moindres pas je dois être informée.

Toi, va chercher Thrasile, & l'amène en ces lieux :

Je veux que de concert... Mais il s'offre à mes yeux.

SCENE IV.

MEDE'E, THRASILE, CLEONE.

THRASILE.

NON, je ne puis cacher le dépit qui m'enflamme :

Je ne souffrirai point cet outrage... Ah ! Madame,

Excusez le transport d'un trop juste courroux,

Et souffrez qu'en secret j'ose me plaindre à vous.

Aux mains de Sthenelus le Roi met son Armée :

Peut-il d'un tel affront flétrir ma renommée ?

Quel conseil, quelle idée, ou quel charme fatal

Lui fait me préférer un indigne Rival,

Qui de l'Epire ici poussé par sa misère,

N'apporta de sa foi que ce gage sincère ?

Que dis-je ? je l'apprends de mille endroits divers,

Vous

Vous servez qui vous nuit , contre moi qui vous
fers ;

C'est par vous qu'il obtient la place qui m'est due.

M E D E' E.

Ah ! plus que vous , Seigneur , ce coup m'a con-
fondue :

En l'élevant si haut , je voulois que le Roi
Craignât que son pouvoir ne séduisât sa foi :
Mais , sans perdre en discours une vaine colere ,
Nous avons depuis peu découvert un mystere ,
Par qui notre ennemi peut se voir opprimé ,
Si le Roi par vous-même en étoit informé.
Voici le temps venu de le lui faire entendre.
L'Oracle d'Apollon , que l'on lui vient d'appren-
dre ,

Et dont je me suis fait informer après lui ,
Le jette , me dit-on , dans un profond ennui.
C'est sur quoi j'ai conçu l'espérance secrète...
Mais je le vois venir tel que je le souhaite ,
Triste , & dans un état où l'esprit agité ,
En proie à ses soupçons , prend tout pour vérité.
Vous , secondez mes soins : je vais vous faire naître
tre

Le temps de s'informer de ce qu'il doit connoître.

S C E N E V.

EGE'E, MEDE'E, THRASILE.

EGE'E.

V O I C I le temps, Madame, où le Ciel en
courroux

Se plaît, pour m'étonner, à redoubler ses coups.
La nuit à mon esprit offre une affreuse image.
Le jour je suis frappé d'un funeste présage;
Et cherchant dans mon trouble à me voir éclair-
ci,

Je rends grace au destin qui nous rassemble ici.
Je connois de tous deux le zèle & la prudence.
Mon choix pour Sthenelus peut-être vous offense,
Thrasile; mais je puis, content de votre foi,
Payer assez d'ailleurs tout ce que je vous doi.

THRASILE.

Je vous abuserois, Seigneur, si j'osois dire
Que ce choix imprévu n'a rien dont je soupire:
J'ai cru qu'il m'étoit dû; mais enfin ma douleur
Ne peut rien sur la foi que vous garde mon cœur.
La foi de mon devoir, sur mes vœux souverai-
ne....

Apprenez donc tous deux le sujet qui m'amène :
Jugez si c'est à tort qu'il trouble mon repos.

Delphes sur mes projets s'explique par ces mots.

Dans tes desseins secrets un vain espoir te flatte ;

Et tu perds ta Couronne , au lieu de te venger ,

Si tu n'évites pas une main trop ingrate ,

Dans ton sang prête à se plonger.

M E D E' E.

Ah ! Seigneur.

E G E' E.

Le sujet qui trouble mon courage ,
Ce n'est point le trépas que le Ciel me présage ;
C'est de laisser mon Trône à de fiers ennemis ,
Qui pour m'en dépouiller se sont cru tout permis ;
De les voir insultant au courroux qui m'anime ,
Jouer par mon trépas du succès de leur crime.

T H R A S I L E.

Seigneur, quoi que le Ciel vous donne à redouter,
Ce n'est point un malheur qu'on ne puisse éviter.
C'est un avis secret de vous garder d'un traître ,
Qui n'est plus dangereux , si l'on peut le connaître ;

C'est ce qui par nos soins doit être examiné.

N'avez-vous rien , Seigneur , encore imaginé ?

Hélas ! tant d'ennemis , jaloux de ma puissance ,
Laisent-ils de soupçons manquer ma prévoyan-
ce ?

Mais j'ignore , après tout , sur qui les arrêter ,
Et je crains qu'au hazard les faisant éclater ,
Je ne les rende vains , & ne hâte peut-être
L'effet d'un noir complot que je ne puis connoi-
tre.

Vain désir de sçavoir la volonté des Dieux ,
Qui , sous le voile obscur de mots mystérieux ,
Nous marquant un danger digne de notre crain-
te ,

Nous taissent les moyens d'en éviter l'atteinte !
Ainsi dans nos périls , moins instruits que trou-
blés ,

Et par divers soupçons nos esprits ébranlés ,
Ne sçachant que choisir , où tout est vraisembla-
ble ,

Ont trop peu de clartés pour voir le véritable.

M E D E E.

Oui , Seigneur ; mais les Rois , comme plus près
des Dieux ,

Sont ceux à qui leur voix se fait entendre mieux ,
Ils vous inspireront un parti salutaire.

C'est à nous cependant à voir ce qu'il faut faire ;
 Dans nos moindres soupçons rien n'est à négliger.
 Votre Sceptre & vos jours , Seigneur , sont en dan-
 ger.

D'un attentat si grand qui peut être capable ?
 Quel bras dans votre Empire est assez redoutable ?
 Pallante dans ces lieux , pour ce lâche projet ,
 N'a-t-il point quelque Fils , ou quelque ami se-
 cret ?

Cherchons , examinons : que rien ne nous échap-
 pe.

O Ciel ! quel est ici le soupçon qui me frappe.

E G E' E.

Quoi ! qui soupçonnez-vous ? & sur quel fonde-
 ment. . . .

M E D E' E.

Mais , non , c'est un soupçon conçu trop promp-
 tement ;

A sa haute vertu c'est faire trop d'outrage ;
 Et je ne m'en veux pas expliquer davantage.

E G E' E.

N'importe , à nos soupçons , dussent-ils nous
 tromper ,

Vous-même l'avez dit , rien ne doit échapper.
 Il faut examiner la plus foible apparence.

Des jugemens humains déplorable inconstance!
Celui de qui tantôt mes soins officieux
Etaient hautement le mérite à vos yeux,
Dans la crainte pour vous dont mon ame est pres-
fée ,

Est celui qui d'abord a frappé ma pensée.

E G E' E.

Sthenelus ?

M E D E' E.

J'ai banni cet injuste soupçon :
Cependant j'y voyois d'abord quelque raison,
Enflé de sa fortune & de sa renommée,
Disois-je, & si chéri du Peuple & de l'Armée,
A qui cet attentat se peut-il imputer ,
Qu'au seul , dans ces Etats , qui peut l'exécuter ?
Ce grand nom , ces vertus dont je vanter les
charmes ,
Sont pour de tels projets , les plus puissantes ar-
mes ;
Et c'est , à dire vrai , Seigneur , ce qu'aujourd'-
d'hui
Il faudroit redouter en tout autre que lui.
Mais enfin , mieux que nous vous devez le con-
noître.

Vos immenses bienfaits nous font assez paroître,
 Que vous n'avez si haut élevé son pouvoir,
 Que bien persuadé qu'il feroit son devoir.
 Et moi, j'aime à lui voir conserver votre estime;
 S'il étoit criminel, pourrois-je être sans crime.
 On diroit que mes soins à le trop applaudir,
 A tout oser, Seigneur, auroient sçu l'enhardir;

THRASILE.

Et moi, quoique l'éclat de sa grandeur soudai-
 ne,

Me rende ici suspect & d'envie, & de haine,
 Ce scrupule ne peut m'empêcher de parler,
 Lorsque votre péril me force de trembler.
 J'ose donc, inspiré par ma crainte secrète,
 Soutenir le soupçon que la Reine rejette,
 Et vous dire, Seigneur, qu'avec tous les appuis,
 Que trouve Sthenelus chez vos Peuples séduits,
 Un autre appui d'ailleurs peut flatter son attente.
 Avant qu'il vous servît il avoit vû Pallante;
 Et si j'en crois, Seigneur, quelques avis secrets,
 Sa Fille le soumit dès-lors à ses attraits.
 Gagné secrètement par l'accueil qu'ils lui firent,
 Qui sçait alors entr'eux les mesures qu'ils pri-
 rent ?

C'est ce qu'avec le temps nous pourrons éclaircir.

Mais quand pour Général vous osez le choisir ;
 Maître de vos Soldats , qu'il prit soin de séduire ,
 Songez à quels périls il pourra vous réduire ?
 Quels moyens il aura de se débarrasser ,
 De ceux qu'à la révolte il ne pourra forcer ?
 Et qu'un Chef dangereux , qui pour lui seul tra-
 vaille ,
 A propos , quand il veut , sçait perdre une ba-
 taille ?

MEDE'E.

J'ignorois ces raisons , & mon étonnement , ..
 Mais à quoi pensez-vous , Seigneur , en ce mo-
 ment ?

EGE'E.

Je songe , en le nommant pour chef de mon Ar-
 mée ,
 Que son ame d'abord , de cet honneur charmée ,
 N'a pû contre Pallante , apprendre mon dessein ,
 Sans faire dans ses yeux voir un trouble soudain.
 Toutefois je ne puis à son cœur magnanime ,
 Malgré tant de raisons , imputer un tel crime.
 D'autres motifs secrets auront pû le troubler.
 Je veux , pour les sçavoir , l'entendre & lui par-
 ler.
 Il faut que de ma main un ordre le rappelle.

Gardons tous cependant un silence fidèle.
Je veux voir sa surprise, y sonder ses secrets ;
Sur ce que j'aurai vû , nous résoudrons après.

SCÈNE VI.

MEDE'E, THRASILE.

MEDE'E.

PAR ce commencement vous jugez de la
suite.

Il faut le soutenir par la même conduite ;
Il faut de toutes parts... Mais j'apperçois Hyllus ,
Que j'ai commis au soin d'observer Sthenelus.

SCÈNE VII.

MEDE'E, THRASILE, HYLLUS.

MEDE'E.

VOUS pouvez, sans rien craindre , ouvrir
ici votre ame.

Parlez , Hyllus.

Je viens vous apporter, Madame,
Un avis dont mes yeux sont les tégarans certains,
Et que j'ai cru pouvoir servir à vos desseins.

Je suivois Sthenelus. De la jeune Etrangere,
Vers lui sur son chemin j'ai vû venir la Mere :
Elle l'aborde ; & moi, plus loin de quelques pas,
Feignant de n'écouter que son fidèle Arcas,
Trop loin pour les ouïr, ne pouvant davantage,
J'ai du moins observé leur maintien, leur visage.
Ils paroïssent tous deux déplorer leurs malheurs ;
Et Sthenelus tâchoit de retenir ses pleurs.
Il m'a même semblé qu'ils nommoient Erixene.
Après un long discours, elle le quitte à peine,
Qu'un prétexte tout prêt m'en séparant aussi,
J'ai devancé ses pas pour vous chercher ici.

M E D E' E.

O Dieux ! de cet avis que faut-il que je pense ?
Allons, courons au Roi l'apprendre en diligence.

Venez par votre voix confirmer ce rapport.

T H R A S I L E *seul.*

Allons. Ciel ! que de traits assemble ici le sort,
Pour perdre l'ennemi dont la grandeur m'accablable ?

Ah ! plutôt aux justes Dieux qu'il se trouvât coupable !

Que sans devoir sa chute à mes efforts jaloux,
 Magloire en sûreté pût servir mon courroux !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE *seule.*

EN vain je cours par-tout , brulant d'impac-
tience ,

En vain de tous mes vœux je hâte sa présence :
Elle ne paroît point. Dans quel cruels tourmens
Mon cœur , de son retour , compte tous les mo-
mens !

Qui pourra m'en donner enfin quelque lumière ?
C'est moi qui découvrant Sthenelus la premiere ,
Au devant de ses pas l'ai fait d'abord voler :
Je les ai vû tous deux s'aborder , se parler ;
Mais un détour bientôt m'a dérobé leur vue.
O destins ennemis ! qu'est-elle devenue ?
De noirs pressentimens me remplissent d'effroi.
Je vais m'en éclaircir. Enfin , je l'apperçoi.

SCÈNE II.

ERIXENE, THAMIRE,

ERIXENE,

HE' bien, Thamire, enfin, Sthenelus ? ...

THAMIRE.

Ah ! Madame ,

Que mes justes conseils n'ont-ils touché votre
ame !

Que n'avons nous plutôt abandonné ces lieux !

Que d'ennuis épargnés !

ERIXENE,

Je tremble, justes Dieux !

Et n'ose te presser d'expliquer ce mystère.

THAMIRE.

Armez-vous bien plutôt d'une juste colere.

Vous m'avez vu , Madame , aborder Sthene-
lus ;

Mais , ô triste succès de mes soins superflus !

Il s'est d'abord troublé quand il m'a reconnue ,

Et sembloit éviter & mes pas , & ma vue :

Ah ! Seigneur , ai-je dit , avec empressement ,

De la part d'Erixene , écoutez un moment.

Il s'arrête , il s'étonne à me voir dans Athenes ;
Je lui conte en deux mots nos périls & nos pei-
nes.

L'Hymen de Syracuse , où résistoient vos vœux ,
Et reculé du moins par un naufrage heureux.
J'attendois , que pressé de son amour extrême ,
Pour venir vous trouver , il s'offrît de lui-même :
Mais rêveur , interdit , il me laissoit parler.
Je brûlois d'un dépit difficile à céler ;
Et mon zèle , pour vous , a trop osé peut-être.
Mais sans réserve , enfin , j'ai voulu le connoître ;
J'ai dit qu'en votre nom , je voulois l'avertir ,
Que vous vouliez le voir , avant que de partir.
Le perfide à ces mots a rompu le silence.

*Moi la revoir ! dit-il , quelle est son espérance ?
Emporté quelque temps par mes jeunes desirs ,
Sa beauté , je l'avoue , eut mes premiers soupirs :
Mais les soins de ma gloire ont purgé ces foiblesses.
Je dois à mon Roi seul mon zèle & mes tendresses.
Je tiens à son pouvoir par d'éternels liens ,
Et tous ses ennemis sont devenus les miens.*

ERIXENE.

Ciel !

Ainsi plus d'amour ; & qu'une prompte fuite

La tire des périls , où son sort l'a conduite.

La plaindre en ses malheurs , & n'en rien découvrir ,

C'est tout ce qu'à ma foi ma gloire peut souffrir.

L'infidèle à ces mots se dérobe à ma vue ,

Et me laisse à tel point surprise & confondue ,

De douleur , de dépit si saisie à la fois ,

Que j'en perds quelque temps l'usage de la voix.

ERIXENE.

Juste Ciel ! qu'ai-je fait , & quelle ignominie

Ternit en un moment le reste de ma vie !

Quel affront m'attendoit en ces funestes lieux !

O ma foi méprisée ! ô ma famille ! ô Dieux !

THAMIRE.

Madame, ou je me trompe , ou je vois sa pensée ;

Le lâche mouvement d'une ame intéressée ,

Sous ces fausses raisons lui fait cacher sa peur.

Il voit que dans ces lieux Pallante est en horreur.

Il craint que pour sa Fille une ardeur plus fidelle

Ne renversât bientôt sa fortune nouvelle.

Mais , sans plus regretter de frivoles amours ,

Le temps presse : il faut fuir , il faut sauver vos jours.

ERIXENE.

Fuir avec un affront qui comble mes miseres ?

Oui , fuir pour vous venger , pour voir bientôt
vos Freres ,

Avec leurs Alliés foudre sur ces Etats.

D'un Roi qui vous adore allons armer le bras :

Qu'en soldats , en Vaisseaux Syracuse fertile ,

Bientôt dans cette guerre entraîne la Sicile.

Athenes , croyons-en mille Oracles divers ,

Par Syracuse un jour doit être mise aux fers.

Eprouvons son destin en un temps si propice.

Essayons , s'il se peut , en vous faisant justice ,

De détruire un Etat où le lâche aujourd'hui

Croit voir à sa grandeur un si solide appui.

E R I X E N E.

Oui , ç'en est fait , partons. Tu m'y vois résolue.

Toute plainte , Thamire , est ici superflue.

Qu'une juste colere étouffe un lâche amour.

Je brûle de quitter cet odieux séjour.

Va , dis que pour partir au port tout se dispose ;

Et toi , de ton côté , prépare toute chose ;

Je suis tes pas.

T H A M I R E.

J'y cours , Madame , en ce moment.

O de mon artifice heureux événement !

SCENE

SCÈNE III.

ERIXENE *seule.*

A R R E S T E , malheureuse , une fureur si prompte.

Où prétends-tu porter ton malheur & ta honte ?
Vas-tu rendre ton cœur aux tendresses d'un Roi ,
Qui t'attend pour t'offrir son Trône avec sa foi ?
Vil rebut d'un ingrat , quel don vas-tu lui faire ?
Et tel qu'il est ce cœur , indigne de lui plaire ,
Crois-tu qu'il y consente , & se puisse trahir ,
Pour le bonheur d'autrui , dont il ne peut jouir ?
Et de quel front vas-tu , quand c'est toi qui l'offenses ,

De ce Prince qui t'aime implorer les vengeances ?
L'ingrat dont tu te plains l'a sçu venger de toi ;
C'est toi qu'il faut punir du mépris de sa foi.

Oui , devant que ta honte en tous lieux se publie ,
Où tu laissas ta gloire , il faut laisser la vie.

Allons , tranchons nous-même un destin odieux ;
Mais cherchons le perfide , expirons à ses yeux ,
D'un triomphe si beau qu'il goûte l'avantage ;
Ou plutôt , s'il se peut , que cette triste image ,

Puisse pour le punir , lui laisser dans le cœur
Un souvenir affreux , une éternelle horreur.
Mais , qui vient m'arrêter ?

S C E N E I V.

EGE'E, ERIXENE, AMINTAS.

EGE'E à *Amintas*.

A VANT que l'introduire ,
D'abord qu'il paroîtra qu'on vienne m'en instruire.
à *Erixene*. *Amintas sort.*

Votre Mere n'est point , Madame , dans ces lieux ?

ERIXENE.

Quelques soins du départ l'éloignent de mes yeux ,
Seigneur : mais je la vois , & je vous laisse en-
semble.

EGE'E.

Non , un même intérêt en ce lieu nous assemble ,
Madame , & devant vous je veux aussi m'ouvrir.

ERIXENE à *part*.

O Ciel ! selon mes vœux ne puis-je au moins
mourir ?

SCÈNE V.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

Vous, Seigneur, en ces lieux ! Quelle faveur nouvelle !

Notre départ est prêt, & le vent nous appelle.

Mais de tous vos desirs nous faisant une loi. ...

EGE'E.

Je ne veux qu'un moment, Madame, écoutez-moi :

Depuis que sur ces bords les flots vous ont poussée,

Vous sçavez jusqu'ici quelle ardeur empressée
M'a fait, où je l'ai pû, prévenir vos souhaits.

Pour asyle d'abord vous eûtes mon Palais ;

En vous y recevant, vous me fîtes connoître,

Que d'illustres parens l'Elide vous vit naître :

Toutes deux, disiez-vous, vous traversiez les flots,

Pour porter votre hommage au Temple de Delos.

Pour accomplir vos vœux, troublés par un naufrage,

J'ai fait tout préparer, je n'ai pû davantage :

Je vous l'ai déjà dit ; mais enfin, à mon tour,

Y i j

Avant que de vous voir éloigner de ma Cour ,
Puis je du moins, Madame , espérer pour salaire ,
Que vous vous expliquiez avec un cœur sincere ,
Et que vous me disiez , sans détours superflus ,
Quel intérêt ici vous joint à Sthenelus.

THAMIRE.

Moi , Seigneur ? Je vois bien qu'on vous a fait entendre ,

Que je viens de le voir : & pourquoi m'en défendre ?

Mais au plus dur trépas qu'on me livre aujourd'hui ,

S'il est quelque intérêt qui me lie avec lui.

Un favorable fort l'amena dans l'Elide ,

Où son bras nous défit d'un ennemi perfide.

Nous lui devons beaucoup : & lors qu'en votre Cour

Un bruit par-tout semé nous apprend son retour ,

Quels sentimens ingrats aurions-nous fait paroître ,

De partir sans le voir , sans lui faire connoître ,

Quelle part nous prenons à ses félicités ,

A ce comble d'honneurs qu'il tient de vos bontés !

E G E' E.

Pourquoi donc à ses yeux montrant tant d'allégresse ,

Vous a-t-il écouté avec tant de tristesse ?
Quelle douleur secrète agitoit son esprit ?

THAMIRE.

Il plaignoit nos malheurs tracés dans mon récit.

E G E' E.

Et que lui disiez-vous , en parlant d'Erixene ?
D'où vient à toutes deux cette rougeur soudaine ?
Quel trouble a donc frappé , votre cœur inquiet ?
Ah ! vous me déguisez ici quelque secret ,
Il faut me l'avouer sans différer , sans feindre ;
Ou ma juste rigueur sçaura vous y contraindre.

THAMIRE.

Que vous dire , Seigneur , si vous n'en croyez
rien ?

Vous doutez de ma foi.

E G E' E.

Vous résistez. Hé bien ,
Gardez.

ERIXENE.

Ah ! retenez , Seigneur , votre colere :
Je vais vous éclaircir par un aveu sincere.
Mes jours méritent-ils que par tant de détours
On cherche à prolonger leur déplorable cours ?
Valent-ils que pour eux l'innocence périsse ?
Sur moi seule , Seigneur , doit tomber le supplice.

C'est pour moi, c'est par moi qu'elle agit en ces lieux ;
Sa foi pour sa Maitresse est tout son crime.

T H A M I R E.

O Dieux !

E G E' E.

Qu'entends-je ? & comment donc est-elle votre
mere ?

E R I X E N E.

Elle a sous ce faux nom trompé votre colere.
Dès mes plus jeunes ans attachée à mon sort ,
Elle m'a cru par là garantir de la mort :
Mais je reprends mon nom pour lui sauver la vie ,
Pour offrir au courroux , dont votre ame est faisie ,
Un sang plus criminel , plus digne de vos vœux ,
Et qui pourra suffire enfin pour toutes deux.
Cette faveur a droit de flatter mon attente ,
Et je vous en conjure en fille de Pallante.

E G E' E.

Vous !

T H A M I R E.

Ah ! qu'avez-vous dit ?

E R I X E N E.

Pouvez-vous en douter ?
Est-ce un nom qu'en ces lieux il fût doux d'em-
prunter ?

Oui , vous voyez en moi cette Erixene même ,
Qui loin de son Pays , cherchant un Diadème ,
Triste jouet des vents , & des flots , & du fort ,
Est jettée en vos bras pour y trouver la mort.

E G E' E.

Qu'entends-je ! & quel objet à mes yeux se présente !

Vous Erixene ! vous la Fille de Pallante !
La Soeur de ces cruels , dont la noire fureur ,
Du meurtre de mon Fils ose avouer l'horreur !
Mais avec ces raisons de craindre ma vengeance ,
D'où vient à l'éviter si peu d'impatience ?
Quel dessein si long-temps vous arrête en des lieux
Où ma haine à proscrire votre sang odieux ?

E R I X E N E.

Je vous ai dit , Seigneur , ce que j'ai pu vous dire ,
Pour obtenir de vous la mort que je désire.
Le reste est inutile , & ne vous touche point.

E G E' E.

Non , je veux être encore éclairci sur ce point.
Je veux apprendre tout.

E R I X E N E.

Et comment m'y contraindre ?
Qui fouhaite la mort , qu'a-t-il encore à craindre ?
Voulez-vous faire plus que de m'ôter le jour ?

En vain vous me croyez tromper à votre tour,
Je vois , trop averti par le Ciel favorable ,
Le perfide dessein dont vous êtes capable ;
Et quelque fermeté qui vous puisse assurer ,
Du fond de votre cœur je sçaurai le tirer.

T H A M I R E.

Ah ! Seigneur , arrêtez : je vais ne vous rien taire.
Et pourquoi vous cacher un innocent mystère ?
Il est vrai , de Pallante elle a reçu le jour ;
Mais , loin qu'un noir dessein l'arrête en votre
Cour ,

Bien-loin d'y partager la haine de ses freres ,
On l'y verroit sans peine oublier ses miseres ,
Y disputer de zèle avec tous vos sujets ,
Si le fort & l'amour secundoient ses projets.
Elle aime en vos Etats.

E R I X E N E.

Ah ! que fais-tu , Thamire ?
Tu me couvres de honte , au moment que j'expire.

T H A M I R E.

Est-ce un crime honteux que d'aimer Sthenelus ?
Oui , les déguisemens sont ici superflus :
Seigneur , c'est ce Héros , c'est ce sujet fidèle ,
Qui maître de son cœur , vous en répond pour elle.

E G E' E.

Ils s'aiment donc tous deux ! ce n'est point un
faux bruit !

Ah ! c'est de quoi sur-tout je voulois être instruit.
Le reste qu'on me cache est facile à comprendre.

S C E N E V I.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE,
AMINTAS.

AMINTAS *bas à Egée.*

A Vos ordres , Seigneur , Sthenelus vient
se rendre :

Il demande à vous voir avec empressement.

E G E' E.

Conduis-les l'un & l'autre en leur appartement ;
Qu'on les garde avec soin dans un profond silence.
Après tu le feras venir en ma présence.

Suivez-le toutes deux.

T H A M I R E.

Qu'avez-vous fait ? hélas !

E R I X E N E.

Je m'arrache à des maux pires que le trépas.

S C E N E V I I.

E G E' E *seul.*

ENFIN les justes Dieux, offensés par le crime ,
A mes ressentimens livrent une victime :
Je la puis immoler aux mânes de mon Fils.
Je puis voir à leur tour pleurer mes ennemis :
En attendant qu'un jour par des coups plus funes-
tes,
Dans les flots de leur sang j'en étouffe les restes.
Je ne crains plus rien d'eux : je tiens entre mes
mains,
Le traître dont l'audace appuyoit leurs desseins :
Il n'en peut éviter la peine légitime.
Tout le convainc , tout sert à me prouver son
crime,
Mes songes , mes terreurs , les Dieux , ce lâche
amour,
Que son perfide cœur m'a tu jusqu'à ce jour.
Oui , voilà contre lui dans ce songe sincere ,
Quelle cause inconnue allumoit ma colere ;
Le voilà ce nuage environné d'éclairs ,

Qui vers nous de Corinthe avançoit dans les airs ;
Ce coup de foudre affreux , échappé de la nue ,
Par qui fut renversé le perfide à ma vue.
Enfin voilà l'ingrat dont je suis menacé.

O triste aveuglement ! ô projet insensé !
D'ennemis éloignés craignant les entreprises ,
Je me mets en état de braver leurs surprises ,
Et sous le nom d'ami , je laisse un imposteur
Se cacher dans mon sein , pour me percer le cœur !
Il vient. O justes Dieux ! dont la bonté me
guide ,
Vous qui voyez son cœur , n'est-ce là qu'un per-
fide ?
Avec quelle assurance il paroît à mes yeux !

SCÈNE VIII.

EGÉE, STHENELUS.

STHENELUS.

SEIGNEUR, pour vous trouver j'ai volé vers
ces lieux.

Par votre ordre pressant rappelé de l'Armée ,
J'en ai senti mon ame en secret alarmée.

Zij

Quel obstacle imprévû , quelle nécessité
 Vous fait changer si-tôt un projet arrêté ?
 D'où vient sur votre front une douleur si grande ?

E G E' E.

M'oses-tu bien encor faire cette demande ?
 Qui le sçait mieux que toi ?

S T H E N E L U S.

Seigneur , que dites-vous ?

Quel motif inconnu m'attire ce courroux ?

E G E' E.

Va , je suis éclairé sur tes vains artifices ;
 Je sçai tous tes desseins , je connois tes complices ;
 Il en est en mes mains : tu ne me trompes plus.

S T H E N E L U S.

Et ce discours , ô Ciel ! s'adresse à Sthenelus ?

E G E' E.

A lui-même , à l'ingrat dont la noire furie ,
 Pour prix de cent bienfaits , veut m'arracher la
 vie.

S T H E N E L U S.

Moi ?

E G E' E.

L'oses-tu nier quand tout est éclairci

S T H E N E L U S.

Et qui de votre foi s'ose jouer ainsi ?

Qui peut donc vous tenir cet horrible langage ?

Ah ! je m'étonne peu de ce soudain orage :
 Je sçai trop les écueils , où , facile à changer ,
 Le fort , dans une Cour , expose un Etranger :
 En lui la nouveauté d'abord a de quoi plaire :
 Mais si son zèle enfin l'y rend trop nécessaire ,
 Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits ,
 Sont autant de larcins qu'il fait à ses sujets.
 Aussi-tôt en secret , ou bien à force ouverte ,
 Mille ennemis jaloux travaillent à sa perte :
 Par l'espoir du succès d'autant plus animés ,
 Que sans aucuns parens de sa chute alarmés ,
 Il n'a que des amis , qu'à sa grandeur nouvelle
 Attacha la fortune , & qu'il perd avec elle.

Mais vous , Seigneur , mais vous , pour qui la
 vérité

Dans les plus sombres cœurs n'a point d'obscurité ,
 Vous , dont mille bienfaits semblent faire paroître ,
 Qu'à vos yeux pleinement ma foi s'est fait con-
 noître ,

De vils flatteurs ici secondez-vous les vœux ?
 Votre bonté pour moi fait mon crime envers eux.
 Voilà ce qui les blesse ; & comme en ma présence
 Ils n'osent contre moi hazarder leur vengeance ,
 Les lâches , en secret , me frappent par vos coups ,

Et pour cacher leur honte ils se couvrent de vous.

Ne leur servez plus d'ombre , & laissez-les paroître :

Souffrez que tels qu'ils sont je les fasse connoître ,
 Et qu'en les confondant , je sauve votre foi
 D'un piège dangereux qui vous nuit plus qu'à moi.
 Je ne sçaurois , Seigneur , y perdre que la vie.
 Ma gloire , après ma mort , contre leur calomnie ,
 Laisse dans l'Univers d'assez fameux témoins.
 Mais tandis qu'à ma perte ils engagent vos soins ,
 Que vous les secondez , souffrez que je le die ,
 De mon trépas , sur vous , va tomber l'infamie ;
 Sur mon tombeau , Seigneur , votre gloire périt.
 C'est-là ce qui contr'eux redouble mon dépit ,
 Et doit aussi contr'eux tourner votre colere ,
 Et non contre un sujet , qui , fidèle & sincere ,
 Eût mieux aimé de vous le plus cruel trépas ,
 Que ce reproche affreux qu'il ne méritoit pas.

E G E' E.

Ciel ! faut-il qu'à tes yeux le crime , qui t'outrage ,
 Ose de l'innocence emprunter le langage ,
 Et sous ses propres traits se déguise aujourd'hui ,
 Jusqu'à faire douter le Juge entr'elle & lui !
 D'un assassin caché ma vie est menacée ;
 Je le cherche , & sur lui tout jette ma pensée :

Lui seul me rend suspect tout ce qu'on me fait
voir.

Quel est ici sur moi l'effet de ton pouvoir ?
Pour séduire mon cœur quels sont enfin tes char-
mes ?

Moi , qui régnaï toujours au milieu des alarmes ,
Qui d'ennemis couverts tout prêt d'être surpris ,
Sur d'éternels soupçons vois flotter mes esprits ,
Par quel art , en dépit de mon expérience ,
Peux-tu calmer si tôt ma juste défiance ?
De quel trouble saisi je te laissois parler !
Que dis-je ! de mes yeux je sens des pleurs couler.
Quel affront pour mon cœur , si tu n'es qu'un
perfide !

Et que faut-il enfin ici que je décide ?
Avec ce que je sens , te puis-je condamner ?
Après ce que je sçai , te puis je pardonner ?

S T H E N E L U S.

Ni l'un ni l'autre ici n'est en votre puissance.
Vous ne pouvez , Seigneur, condamner l'innocence ;
Ni la juste fierté n'admet point de pardon :
Ce seroit une tache imprimée à son nom.
Pour lui rendre justice , il faut la reconnoître :
Et ce trouble secret dont vous n'êtes pas maître ,
Ce tendre mouvement qui vous vient d'agiter ,

Z iiij

C'est-elle par ma voix qui vient de l'exciter.
Dans votre ame pour moi souffrez qu'elle décide.
Vos pleurs n'ont point, Seigneur, coulé pour un
perfide.

Laissez à votre cœur défabufer vos yeux.
Et quel tigre cruel, quel monstre furieux,
Après tous les effets d'une bonté si tendre . . .

E G E' E.

Va , fatal séducteur , je ne veux plus t'entendre.
Que sert de m'éclaircir ? que sert de menacer ?
Ton sang me fut trop cher , pour le vouloir verser.
Fuis plutôt , sans t'armer d'une audace coupable ,
Si tu sens qu'on t'impute un crime véritable.
Fuis , dis-je , sauve moi du honteux embarras ,
De punir à regret , ou de ne punir pas ;
Et sans vouloir poursuivre une indigne victoire ,
Quand j'épargne ton sang , épargne aussi ma gloire.



S C E N E I X.

S T H E N E L U S *seul.*

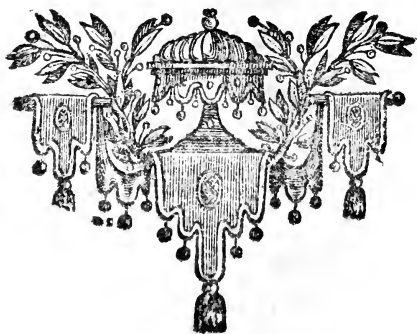
N O N , je ne puis , Seigneur , obéir cette fois.
Ma gloire . . . Mais il fuit , il n'entend plus
ma voix.

Justes Dieux ! à quel point a-t-on pû le séduire ?
De mon amour , peut-être , on aura scû l'instruire.
Peut-être avec Thamire on m'aura vû parler ,
Et quelqu'un l'aura pû connoître & déceler.
Mais , craint-on un amour sans fruit , sans espé-
rance ?

Et que m'a-t-elle dit qu'il prenne pour offense ?
Qu'Erixene entraînée où l'appelloit son sort ,
Syracuse déjà l'a reçue en son port ;
Et qu'elle allant l'y joindre , un effroyable orage ,
La força d'aborder ce dangereux rivage ;
Qu'elle en alloit partir. Quel lieu de soupçonner . . .
Mais l'imposture enfin peut tout empoisonner.
L'innocence est en proie aux plus foibles indices.
Mais qui sont contre moi ces témoins , ces
complices ?

Qui sont ceux en secret qui les ont fait parler ?
C'est ce que par nos soins il nous faut démêler.
Allons, n'épargnons rien pour venger mon injure,
Pour confondre à jamais l'envie & l'imposture ;
Monstres plus dangereux, plus dignes de courroux,
Que tous ceux qu'à la Grece ont immolé mes coups.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, THRASILE.

THRASILE.

O DIEUX ! quelle aventure imprévue ,
étonnante !

Cette jeune Etrangere est Fille de Pallante !
Un faux nom la cachoit aux yeux de cette Cour !
Elle vient d'avouer son sort & son amour !

MÉDÉE.

Oui, Seigneur ; & le Roi m'en a dit la nouvelle.

THRASILE.

Il voit la vérité de mon avis fidèle.
Il voit que sur ce traître, avec trop de raison,
Je lui voulois tantôt inspirer mon soupçon :
Il ne peut plus douter quel but, quelle espérance,
De Pallante & de lui fondeit l'intelligence.
Sa perte est infaillible, & tout doit la hâter.

Et quel scrupule encor pourroit nous arrêter ?
 La fortune nous guide , & le Ciel nous éclaire.
 Que dis-je ? à nos efforts que reste-t-il à faire ?
 Le Roi par son Arrêt va régler son destin.

M E D E' E.

Ah ! qu'un esprit si juste est encore incertain !

T H R A S I L E.

Quoi ! doute-t-il du crime , après tant d'évidence ?

M E D E' E.

Je ne sçai ; mais l'on peut douter de la vengeance.

Il a vu Sthenelus ; & quand je l'ai pressé
 De me conter entre-eux ce qui s'étoit passé ,
 A mes yeux , il est vrai , sa bouche a fait paroître
 Un vif ressentiment prêt à punir un traître ;
 Mais , ou je suis trompée , ou sous ces vains éclats
 De son cœur incertain il cachoit l'embarras :
 Il ne suit qu'à regret un courroux légitime.
 Et d'où vient qu'un Coupable , accusé d'un tel
 crime ,

Tranquille & triomphant , bien-loin d'être arrêté ,
 Ose encore à nos yeux étaler sa fierté ?

T H R A S I L E.

Juste Ciel ! Ainsi donc notre haine trompée
 Verroit à tous ses coups sa victime échappée ,

Que dites-vous ? Peut-il éviter aujourd'hui
Le supplice cruel qui s'apprête pour lui ?
Ne l'allons-nous pas voir , au gré de notre haine ,
Frappé mortellement dans le cœur d'Erixene ?
Rien ne la peut sauver , & le Roi l'a promis ;
Sur elle il vengera le meurtre de son Fils.
Il vient de donner même un ordre en ma présence ,

De la conduire au fort pour plus grande assurance.

Les Juges sont choisis , qui doivent prononcer
L'arrêt de son trépas , que l'on veut avancer.
Mais ce sang est trop peu pour contenter Médée ,
D'une entière vengeance il faut remplir l'idée ;
Dès ce jour , s'il se peut , il faut que tous les deux ,
L'un à l'autre , en mourant , soient un spectacle
affreux.

Que leur amour servant à leur douleur extrême ,
Chacun en expirant , tremble-pour ce qu'il aime.
Un vain espoir ici n'éblouit point mon cœur ,
Je tends à Sthenelus un piège si flatteur ,
Que dût-il le prévoir , il est inévitable ;
Et je veux que le Roi le trouve si coupable ,
Qu'il n'ose plus en croire un amour confondu ,

Et prononce à tous deux l'Arrêt qui leur est dû.

T H R A S I L E.

Quoi ? que méditez-vous , Madame , & quelle
adresse

M E D E' E.

Amintas , dont les yeux veillent sur la Princesse ,
Est de ceux dont sous mains mes soins & mes bien-
faits

Ont disposé le zèle à suivre mes souhaits :
D'accord avec Hyllus , il m'a promis sans peine...
Mais Sthenelus paroît. Voyez ce qui l'amene ;
Et mon dessein après , entre nous concerté ,
Aura besoin de vous pour être exécuté.

S C E N E I I.

S T H E N E L U S , T H R A S I L E.

S T H E N E L U S.

M O N abord en ces lieux semble chasser la
Reine ;

Mais il suffit de vous pour me tirer de peine :
C'est vous sur-tout , Seigneur , que je cherchois ;

Pourquoi ?

STHENE L U S.

D'une horrible imposture on a flétri ma foi :
On a dit , & mon cœur frémit à le redire ,
On a fait croire au Roi qu'un noir projet m'ins-
pire ,

Qu'une aveugle fureur m'arme contre ses jours.

THRASILE.

Hé bien , si l'imposture a semé ce discours ,
Il est trop éclairé pour s'en laisser séduire :
Dans son cœur aisément vous pourrez la détruire.
Que pouvez-vous en craindre ?

STHENE L U S.

Et ce n'est pas aussi

La crainte qui me trouble , & qui m'amene ici.
Mais je voudrois sçavoir quel cœur assez perfide
Ose ici me charger d'un si noir parricide.
Pourriez-vous me l'apprendre ? & . . .

THRASILE.

Non , je ne sçai point

Qu'un perfide vous ait accusé sur ce point :
Mais je sçai un sujet fidèle , inébranlable ,
Qui garde pour le crime une haine implacable ,
Et qui ne craignant rien de tout votre courroux ,

S'est osé jusques-là déclarer contre vous ;

S T H E N E L U S.

Et quel est-il ?

T H R A S I L E.

C'est moi.

S T H E N E L U S.

Toi ! cette perfidie

En ce même moment te coûteroit la vie ;
Mais il faut arrêter ce mensonge en son cours ,
Et jusques-là ma gloire a besoin de tes jours.
Je veux , pour réparer pleinement mon injure ,
Que tu meures chargé d'une vaine imposture.

T H R A S I L E.

Et moi , trop justement animé contre toi ,
De ton crime déjà j'aurois vengé le Roi ,
Si ta mort , n'étoit due au courroux qui l'anime ;
Et je ne lui veux point dérober sa victime.
Mais si par ton adresse heureuse à le tromper ,
Son courroux ébloui te laissoit échapper ;
Moi-même , je sçaurois , par ta perte soudaine ,
Le sauver des périls où sa bonté l'entraîne.

S T H E N E L U S.

Hé bien donc , si c'est-là ce qui flatte tes vœux ,
Ose aller le presser de nous ouïr tous deux :
Ose devant ses yeux paroître en ma présence.

THRASILE.

Je ferai ce qu'il faut pour hâter sa vengeance ,
 Et confondre à la fois quiconque devant lui ,
 De l'ami de Pallante ose être ici l'appui.

S C E N E III.

S T H E N E L U S *seul.*

DE l'ami de Pallante ! ah ! c'est assez
 me dire ,

Je n'en puis plus douter. L'entretien de Thamire ,
 Mes feux qu'en vain toujours j'ai cru tenir secrets ,
 Voilà d'où l'imposture emprunte tous ses traits.
 Il court même un bruit sourd , que loin d'être
 partie ,

Thamire est arrêtée , & qu'on craint pour sa vie.
 Je voudrois la revoir , je voudrois être instruit . . .
 Ah ! quel est , loin de vous , le sort qui me poursuit ,
 Belle Erixene ! hélas ! c'est peu de tant d'alarmes
 Qui déchirent mon cœur , éloigné de vos charmes ;
 C'est peu qu'à Syracuse un Hymen trop fatal ,
 Livre tout mon bonheur aux mains de mon Rival ;
 De ma douleur ici l'on m'ose faire un crime.
 La faveur de mon Roi , ses bienfaits , son estime ,

Maitresse , amis , grandeurs , je perds tout en ce
jour :

Et je n'ai conservé qu'un malheureux amour.

Cependant , poursuivons , achevons de connoître
Le crime , les témoins... Mais qui vois-je pa-
roître !

SCENE IV.

ERIXENE , STHENELUS , AMINTAS ,
GARDES.

ERIXENE à *Amintas*.

LE Roi l'ordonne : Allons. Ah ! qu'appen-
çois-je ici ?

A M I N T A S.

De tous leurs sentimens tâchons d'être éclairci.

S T H E N E L U S.

Quelle aventure , ô Dieux ! quelle surprise ex-
trême !

Quoi ! c'est vous que je vois , vous en cette Cour
même !

Vous vous taisez , Madame , & détournes les yeux.
Amintas , par quel sort est-elle dans ces lieux ?

C'est de quoi maintenant je ne puis vous instruire ,
Et de ce pas au Fort je m'en vais la conduire.

S T H E N E L U S.

Souffrez que je lui parle ici quelques momens.
Vous instruirez le Roi de tous nos sentimens.
Vous les allez sçavoir. Vous, ô Ciel ! dans Athenes.
Vous ?

E R I X E N E.

Et quel intérêt prenez-vous à mes peines ?

S T H E N E L U S.

Quel intérêt j'y prends ! ne me connoît-on plus ?
Avez-vous à ce point oublié Sthenelus ?

E R I X E N E.

Vous, Sthenelus ! Jadis un Héros magnanime ,
Sous ce nom , il est vrai , mérita mon estime :
La Grece , l'Univers d'une commune voix
Célébroit ses vertus , & vantoit ses exploits :
Mais il n'en reste plus qu'une vaine mémoire ,
Un autre a pris son nom , dont il flétrit la gloire ,
Et marche sur les pas de ces monstres cruels ,
Dont le vrai Sthenelus délivra les mortels.

S T H E N E L U S.

Quel discours , juste Ciel ! & qu'y puis-je com-
prendre !

Ah perfide ! tu feins de ne le pas entendre.
 Tu viens sous cette feinte à loisir contempler
 Les maux dont il te plaît ici de m'accabler.
 Regarde , assure-toi de l'excès de mes peines.
 Tes plaisirs sont certains : tu me vois dans Athenes,
 Aux mains d'un ennemi de mon sang altéré :
 Par sa haine déjà mon trépas est juré.
 On t'ôte pour jamais ma présence importune ;
 Et l'obstacle qu'en moi redoutoit ta fortune.
 Ma mort de tes desseins te rend maître absolu ;
 Et tu vas être heureux comme tu l'as voulu.

Triomphe maintenant & vante ta victoire ,
 Fier auteur de mes maux dont tu tires ta gloire ;
 Et pour plaire à ce Roi que tu sers aujourd'hui ,
 Fais lui bien concevoir ce que tu fais pour lui ,
 L'oubli de ton bonheur trahi par tes parjures ,
 Ce que je souffre ici , mes périls , mes injures ,
 Ma mort , dont tes mépris m'ont scû faire une loi.
 Tu n'as que trop payé ce qu'il a fait pour toi.

S T H E N E L U S.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.
 O Dieux ! c'est Sthelenus dont se plaint Erixene.
 Moi parjure ! & l'auteur du malheur qui vous suit !
 Centre moi dans ce jour tout est-il donc séduit ?

N'est-il donc plus pour moi d'ami qui ne m'accable ?
 C'est trop long temps ici s'alarmer d'une fable :
 On impose à tous deux , Madame , & je le voi.
 Sur un récit trompeur vous accusez ma foi :
 Et moi , je vous croyois déjà dans Syracuse.
 Thamire m'a trompé , comme elle vous abuse.

E R I X E N E.

Thamire jusques-là m'auroit osé trahir ?

S T H E N E L U S.

J'ignore contre moi ce qui la fait agir :
 Mais quelle honte à moi que vous l'ayez pû croire !
 Que vous-même à l'envie abandonniez ma gloire !
 Et que vous confirmiez , en outrageant ma foi ,
 Tout ce qu'on ose ici publier contre moi !
 Qu'enfin un seul moment détruise dans votre ame ,
 Toute l'impression qu'y fit jamais ma flamme !

E R I X E N E.

O Dieux ! d'un Infidèle est-ce-là le discours ?
 Qu'ais-je fait, juste Ciel ! si vous m'aimez toujours ?
 Helas ! dans ma douleur, croyant votre inconstance,
 Je viens d'apprendre au Roi mon nom & ma nais-
 sance.

Mais qu'il règle mon sort au gré de sa fureur ;
 Désabusée enfin de ma funeste erreur ,
 Qu'un doux calme succède à ma douleur mortelle ;

Quel bonheur de penser que vous m'êtes fidèle !
O comment expier mon injuste courroux !
Et toutefois , hélas ! Seigneur , puniriez-vous
Un cœur qui , se croyant trahi par ce qu'il aime ,
Pour ne rien épargner , commence par lui-même ?

S T H E N E L U S.

Ah ! que dans d'autres temps un discours si char-
mant ,

Me combleroit de joie & de ravissement !
Mais il ne s'agit plus du bonheur de ma flamme.
Quelle crainte pour vous agite ici mon ame !
O barbare destin ! qui sçait faire à mon cœur ,
Du bonheur de vous voir , le comble du malheur !

Sur mon amour connu pour une Pallantide ,
Le Roi croit que je trame un dessein parricide.
Je puis , en me lavant d'un forfait inconnu ,
Détruire les discours dont il est prévenu.
Mais , par quelques efforts que je me justifie ,
Dans le même péril je laisse votre vie.
Vous n'en êtes pas moins du sang infortuné ,
Que pour venger son Fils sa haine a condamné.
Ainsi ce même bras , à qui tout fut facile ,
Utile à l'Univers , à vous seul inutile ,
Ne peut plus me servir contre un destin jaloux ,
Qu'à me percer le sein , pour mourir avec vous.

Que dites-vous , ô Ciel ! voudriez-vous vous-même

Combler par votre mort mon infortune extrême ,
Corrompre les douceurs que m'offre le trépas ?
Voulez-vous que par moi , privé de votre bras
L'Univers indigné déteste ma mémoire ?

Vivez , Seigneur , vivez pour lui , pour votre gloire ,
Pour la mienne. Ma mort n'enleve à vos souhaits ,
Que ce qu'un triste Hymen vous ôtoit pour jamais.

Elle épargne du moins à votre ame blessée ,
Du bonheur d'un Rival l'effroyable pensée ;
Elle épargne à mon cœur le désespoir secret ,
De se voir pour jamais unie à ce qu'on hait.
Qu'est-ce que le trépas auprès d'un tel supplice !
Souffrez , Seigneur , souffrez que je m'en affranchisse.

Laissez-moi dans la tombe , assurant mon repos ,
Me flatter que je vis dans le cœur d'un Héros ,
Dont à tout l'avenir la gloire justifie ,
Un malheureux amour qui m'a coûté la vie.

A M I N T A S.

Madame , avec regret j'interromps vos discours.
Ma pitié pour tous deux en a souffert le cours :

Mais à plus différer , je me rendrois coupable.

S T H E N E L U S.

Ah ! Madame.

E R I X E N E.

Cédons au fort inévitable.

Adieu , Seigneur.

S C E N E V.

S T H E N E L U S.

O CIEU! où me vois-je réduit?
De tant d'amour pour moi sa mort sera le fruit ?
Pour en parer le coup quel parti dois-je prendre ?
Allons trouver le Roi , courons lui faire entendre...



SCENE

SCÈNE VI.

STHENELUS, HYLLUS.

HYLLUS.

ON vient de m'apporter, Seigneur, en cet instant,
Ce billet qui pour vous est, dit-on important.
Voyez, consultez bien ce que l'on vous annonce,
Et faites-moi sous main tenir votre réponse.

SCÈNE VII..

STHENELUS *seul.*

QUE me veut-il ? Ouvrons. Je n'y vois point de feing,
Et je ne connois point les traits de cette main.

Profitez d'un avis fidele.

Le Roi vient de signer l'Arrêt de votre mort.

Erixene aura même sort.

Sauvez-vous cette nuit, & fuyez avec elle.

Tome I.

Bb

Celui qui dans vos mains remettra ce billet

Est fidele , & doit vous apprendre ,

Et l'heure & les moyens d'accomplir ce projet ,

Et la route qu'il faudra prendre.

D'où me vient cette lettre ? & qui dans mon mal-
heur ,

M'offre ici son secours avec tant de chaleur ?

Quel ami... Mais plutôt n'est-ce point que Mé-
dée ,

N'espérant plus ma mort sans succès demandée ,
En m'effrayant , du moins , me voudroit écarter
D'une Cour où je suis pour elle à redouter ?

Allons , montrons au Roi , par cet écrit coupa-
ble ,

Des pieges qu'on me dresse , un témoin vérita-
ble

Qu'il comprenne... Mais non , quand ce billet
rendu

Justifieroit mon cœur d'un crime prétendu ,
Ce n'est que me sauver ; & toute cette adresse
N'assure point ici les jours de ma Princesse.

Et qui sçait après tout , si cet avis secret ,
Ne me vient point du Roi , qui me perd à regret ?
Tantôt de mon destin craignant pour moi la sui-
te ,

Lui-même il me vouloit obliger à la fuite.
 Mais quoi ? remettrait-il sa victime en ma main ?
 Quoiqu'il en soit , il faut hasarder ce dessein.
 Est-il d'autres moyens de sauver Erixene ?
 Si je n'entreprends rien , sa mort est trop certaine.
 Je ne suis pas certain , flatté par ce Billet ,
 Que le sens qu'il contient cache un piège secret.
 Ah ! contre mon devoir en quel pas je m'engage !
 De tous mes ennemis quel sera le langage ?
 Qu'ils se vont applaudir de m'avoir accusé !
 Mais enfin ce que j'aime à la mort exposé ,
 Emporte ma raison , éperdue , égarée.
 Allons : Mais de ces lieux quand je l'aurai tirée ,
 Je reviens aussi-tôt me rendre aux mains du Roi ,
 Et payer de mon sang , & pour elle , & pour moi.

S C E N E VIII.

ARCAS, STHENELUS.

ARCAS.

S EIGNEUR, qu'ai-je entendu ? Quelle étrange nouvelle ?

Bb ij

Viens , suis moi , cher Arcas , j'ai besoin de ton
zele.

Allons cù le destin , vainement combattu ,
Malgré tous mes efforts entraîne ma vertu.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EGÈE *seul.*

JU S T E Ciel ! Qu'ai-je appris ! ma vengeance
est bravée.

Du Fort , avec Thamire , Erixene est sauvée ;
Et sa garde séduite avec elle sortant ,
Deux hommes ont paru , qui l'ont jointe à l'instant.
De loin , & dans la nuit , on a pû les connoître.
Mais quoiqu'en mes Etats je craigne plus d'un
Traître ,

Quoi qu'Erixene ici puisse être en ce projet ,
Des amis de son Pere appuyée en secret ,
Je n'en puis accuser que la main d'un Rebelle ,
Qu'une amour éperdue intéresse pour elle.
C'est Sthenelus , sans doute , accompagné d'Arcas.
Mes ordres sont donnés pour courir sur leurs pas.
Il leur reste à passer les portes de la ville :
Mais comme cet obstacle à prévoir est facile ,
Il est à présumer qu'ils ont aussi séduit ,

Ceux qui pour les garder y veillent cette nuit ;
Ainsi pour me trahir tout est d'intelligence.
Voilà pour un ingrat le fruit de ma clémence.
De toutes mes bontés voilà quel est le prix.

S C E N E I I.

E G E' E , H Y L L U S ,

H Y L L U S.

CALMEZ l'inquiétude où flottent vos esprits ,

Seigneur ; avec vos vœux la fortune conspire ,
Et l'on vient de reprendre Erixene , & Thamire ;
On les ramene.

E G E' E.

O Dieux ! vous m'avez secouru.

H Y L L U S.

De leur fuite averti , Thrasile est accouru ,
Suivi d'un gros d'amis & de soldats fidelles ,
Et sans périls d'abord a cru s'emparer d'elles :
Leur escorte en effet a fui sans résister.
Deux seuls à vos soldats osent les disputer ;
Et leur courage , aidé du désordre & de l'ombre ,

Balance quelque temps l'avantage du nombre.
Ils se font un rempart de mourans & de morts ;
Et tandis qu'à les prendre on fait tous ses efforts ,
On emmene Erixene , & j'ai cru que mon zele
Vous en devoit , Seigneur , la premiere nouvelle.

E G E' E.

Allez , que sans Thamire on l'amene en ces lieux,
Je veux l'entendre seule.

S C E N E III.

E G E' E *seul.*

O

Secourables Dieux !

Vous ne permettez pas que l'audace & le crime
Bravent si pleinement mon courroux légitime ;
Et faisant avorter un dessein odieux ,
Sur son perfide auteur vous dessillez mes yeux.
Plus de lâche retour , plus d'indigne clémence,
Si l'Ingrat une fois retombe en ma puissance.
Mais déjà ma captive est remise en mes mains.

SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, HYLLUS.

EGE'E.

QUOI, Madame, c'est vous qui formez ces desseins ?

Vous qui braviez tantôt la mort en ma présence,
Vous craignez maintenant & fuyez ma vengeance ?

Sans doute depuis peu vos projets glorieux,
Par de nouveaux attraits vous ont frappé les yeux !

ERIXENE.

N'insultez point, Seigneur, au malheur qui m'entraîne,

Et jouissez du sort qui m'offre à votre haine,
Immolez un objet qui vous blesse les yeux.

Le Ciel me fit d'un sang, qui vous est odieux.

Voilà quel crime en moi doit ici vous déplaire.

Pourquoi m'en chercher un frivole, imaginaire ?

De quoi m'accusez-vous ? & qu'est-ce que je puis ?

Suis-je donc tant à craindre en l'état où je suis ?

Des rives où j'allois par l'orage écartée,

Vous cherchois-je en ces bords , où les flots m'ont
jettée ?

Et si vous me croyez le motif & le prix
De ce complot secret contre vous entrepris,
M'auroit-on envoyée au Roi de Syracuse ?
Ce n'est point la frayeur qui fait que je m'excuse.
Pallantide , ce nom me condamne à la mort :
J'en accepte l'arrêt ; mais du moins dans mon sort,
Ne mêlez pas , Seigneur , ceux que de vaines
Fables

A vos yeux abusés font passer pour coupables.

E G E' E.

Pour garans de leur foi je prendrai vos discours !
Et qui m'assurera , trompé par vos détours ,
Que le bruit d'un hymen qu'on prit soin de ré-
pandre ,
N'étoit pas un faux bruit semé pour me surpren-
dre ?

Tandis que vous veniez , pleine de vos projets ,
Inconnue , & présente , en hâter les effets ?
Votre haine commune à toute votre race ,
Votre déguisement , votre amour , votre audace ,
L'avis des Dieux , les vents & les flots en cour-
roux ,

A l'aspect de ce Port déclarés contre vous :

Votre désespoir même après tant d'artifices ,
Sont-ce là contre vous de trop foibles indices ?

Mais si la vérité parle par votre voix ,
Sans feinte , sans détour , dites-moi cette fois ,
Quels sont ces défenseurs , de qui l'audace extrême. . .

S C E N E V.

EGE'E, AMINTAS, ERIXENE.

AMINTAS.

NE n doutez plus , Seigneur , c'est Sthenelus lui-même ,

Et ce fer vous en est un témoin assuré.

Je l'ai tiré du sein de Tharsile expiré.

Sans doute Sthenelus accablé par le nombre ,

Dans la confusion de cette nuit si sombre ,

Assez subitement ne l'a pû dégager

Du corps , où sa fureur venoit de le plonger :

Je l'arrache avec peine , & . . .

EGE'E.

Me trompé-je ? donne ,
Que vois-je ? justes Dieux !

A M I N T A S.

Seigneur , qui vous étonne ?
Quel mouvement soudain agite vos esprits ?

E G E' E.

Ah ! je connois enfin l'assassin de mon Fils.

Mais quoi ? ne s'est-on pas assuré de ce Traître ?

A M I N T A S.

Oui , Seigneur , & bien-tôt vous l'allez voir
paroître.

Vos Soldats ont pris soin , sur vos ordres exprès ,
De réserver sa vie à vos justes Arrêts.

Mais comme l'on craignoit que le peuple en alar-
mes

Pour un captif si cher ne prît contre eux les armes ;

Pour éviter la foule , en conduisant ses pas ,

Ils prennent les détours qu'on ne soupçonne pas.

Arcas est en lieu sûr ; & par ma vigilance

Je sçaurai Mais je vois Sthenelus qui s'avance.

E G E' E.

Enfin , graces aux Dieux , je vais être vengé.

E R I X E N E.

O sort ! pour m'accabler tu n'as rien négligé.



SCENE VI.

EGE'E, STHENELUS, ERIXENE,
AMINTAS.

STHENELUS.

S EIGNEUR, sans qu'il fallût y forcer mon
courage ,

De mon retour certain vous avez là le gage ;
Moi-même , je venois m'offrir au châtiment
D'un dessein généreux entrepris vainement ;
C'est l'unique forfait où ma flamme trompée

EGE'E.

Le seul forfait , Ingrat ! connois-tu cette épée ?

STHENELUS.

Oui , Seigneur : c'est la mienne ; & cette même
main

D'un perfide ennemi vient d'en percer le sein.
Par elle j'ai puni sa trahison connue.

EGE'E.

Et comment en tes mains est-elle parvenue ?

STHENELUS.

C'est de tout l'Univers un secret ignoré ,
Et qui jamais par moi ne sera déclaré.

Quel fruit tirerez-vous de sçavoir ce mystère ?

E G E' E.

Quel fruit peux-tu prétendre en me le voulant taire ?

Je ne connois que trop d'où partent tes refus ,
 Perfide : c'est par toi que mon Fils ne vit plus.
 Sa mort a mis ce fer dans tes mains homicides ;
 Et c'est avec raison que les fiers Pallantides
 Se sont vantés du coup dont ils t'avoient chargé.
 Mais que visiblement les Dieux m'on protégé !
 Qu'ils t'ont bien aveuglé , quand ta main sangui-
 naire

Osa porter contre-elle un témoin si sincère !
 Par quel événement tes crimes éclaircis ...

S T H E N E L U S.

Qui moi ! vous m'imputez la mort de votre
 Fils !
 Où l'aurois-je connu ! Par quel nouvel outrage
 Veut-on ...

E G E' E

Cette fierté n'est un foible avantage ,
 Il faut , il faut parler : il faut me confesser ,
 Par quel fort en tes mains ce fer a pû passer.

S T H E N E L U S.

Si ma fidélité frappe peu votre vûe ,

Ma fermeté du moins vous est assez connue ,
 Pour comprendre qu'il n'est ni pouvoir , ni ri-
 gueur ,

Capable d'arracher un secret de mon cœur.
 S'il vous est cependant d'une extrême importance ,
 Qu'aujourd'hui , malgré moi , je rompe le silence ,
 Je souhaite , Seigneur , une grace de vous.
 J'en excepte mes jours dévoués à vos coups :
 Faites-moi seulement une ferme promesse ,
 Que vous épargnerez cette jeune Princesse.
 Peut-être mon secret , quand vous l'aurez ap-
 pris ,

Ne vous paroîtra pas , Seigneur , d'un si grand
 prix ;

Mais tel qu'il est enfin , si vous voulez l'entendre ,
 Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis vous l'ap-
 prendre. ,

E G E' E ,

Ses jours sont assurés , je te le jure.

E R I X E N E .

Et moi ,

Quel que soit ce secret que veut sçavoir le Roi ,
 J'en atteste des Dieux la puissance suprême ,
 Vous en perdrez le fruit & par cette main même ;
 Je meurs , si vous mourez ; & malgré votre effort ,

Vous perdrez ce dessein quand vous sçaurez mon
fort.

Je me vais , attirer votre juste colére :
Où celui qui forma le dessein de vous plaire ,
Pour qui d'un Roi puissant vous méprisez les
vœux ,

Et bravez tous les traits d'un sort si rigoureux ,
N'étoit qu'un Imposteur , qu'un peu de renom-
mée ,

Cachoit sous un faux nom à votre ame enflammée ,
Et qui brûlant d'un feu qui vous doit outrager ,
N'offroit à votre amour que le Fils d'un Berger.

ERIXENE.

Qui ? vous ?

E G E' E.

Et d'où vient donc que tu t'es osé dire
Du sang de Sthenelus , illustre dans l'Epire ?

STHENELUS.

Le sort en fut l'auteur , les Dieux m'en sont té-
moins ,

Et l'endroit , où ce fer fut trouvé par mes soins.

E G E' E.

En quel temps ? en quel lieu ?

Sous un Autel rustique ,
 Dans un bois où l'on vient par un usage antique ,
 Implorer tous les ans Jupiter Sthenien.
 C'est-là , c'est de ce nom que je formai le mien ,
 Au lieu du premier nom , qui donné par mon Pere,
 De ma basse origine eût trahi le mystère ;
 Et par mille travaux je courus démentir ,
 Le sort injurieux qui m'en a fait sortir.
 Frapé de leur éclat , chacun me voulut croire
 D'un sang dont en effet je soutenois la gloire.
 Je laissai dans l'erreur tous les peuples surpris ,
 Et dérobai par là mon sang à leurs mépris.

E G E' E.

Quel trouble dans mon cœur ce récit a fait
 naître ?

Et qui t'avoit appris où ce fer pouvoit être ?

S T H E N E L U S .

Mon Pere qui touchoit aux portes du trépas.
 Il m'appella , me prit , pleurant entré ses bras ,
 Me dit que de mon sort je prisse peu d'alarmes ,
 Qu'il sçavoit que les Dieux , pour essuyer mes
 larmes ,

Me feroient retrouver bientôt dans leur appui ,
 Tout ce que par sa mort je croyois perdre en lui ;
 Que

Que par ce fer caché sous un Autel champêtre,
Un jour avec éclat je me ferois connoître :
Il me marqua l'endroit où je l'irois trouver ;
Et surpris de la mort , il ne put achever.
J'exécutai son ordre , & pour n'y plus paroître ,
J'abandonnai dès-lors le lieu qui m'a vû naître ;
Et sous un nouveau nom déguisant mon destin ,
De mon trépas alors courut un bruit certain.
J'appuyai ce faux bruit qui cachoit ma naissance.

E G E' E.

O Ciel ! ne démens point ma secrète espérance.
Et ton Pere ? Quel nom portoit-il ? En quels lieux
As-tu reçu de lui la lumière des Cieux ?

S T H E N E L U S.

De tout mon fort , Seigneur , je vous ai rendu
compte ;

Qu'est-il besoin encore de vous prouver ma honte ?

E G E' E.

Il y va de tes jours , de ton bonheur , du mien.

S T H E N E L U S.

Son nom étoit Lycas.

E G E' E.

Dieux ! qu'entens-je ? Et le tien ?

S T H E N E L U S.

Vous le voyez , Seigneur , gravé sur cette épée.

De quel étonnement ai-je l'ame frappée !

Et ton pays ?

STHENE LUS.

Un lieu nommé Celenderis ,
Près des murs de Trezene.

EGE'E.

Ah Thesée ! Ah mon Fils !
Est-ce toi , que le Ciel offroit à ma colère ?
Est-ce toi que je trouve armé contre ton Pere ?

STHENE LUS.

Moi , Seigneur !

ERIXENE.

Lui , son Fils !

EGE'E.

Oui , reconnois ton sort ,
Crois-en d'un Pere émû la joie & le transport.
Un autre par mon ordre en prit le caractère.
Rends-moi le cœur d'un Fils , tu vois l'amour
d'un Pere ;
Et détachant ton sort d'un complot odieux ;
Viens régner sur le Trône , où régnoient tes
Ayeux.

O Dieux ! où m'emportoit une aveugle furie !
Pour venger ton trépas j'allois t'ôter la vie.

Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

ERIXENE *à part.*

Croirai-je, justes Dieux, ce que je vois ?

STHENE L U S.

Seigneur,

Pardonnez à mon ame interdite, éperdue.

Le silence où me jette une joie imprévue,

Moi, le Fils de mon Roi ! Par quel tendre tran-
port

Je sens que mon amour me confirme mon sort.

Que je suis de ce nom digne par ma tendresse !

Mais, Seigneur, vous voyez cette jeune Prin-
cesse ;

C'est moi, c'est mon amour qui causa ses mal-
heurs ;

Et bien-loin de songer à séparer nos cœurs,

Souffrez ce sentiment d'une flamme fidelle.

Plus de gloire pour moi, plus de bonheur sans
elle :

Elle est de mes travaux & le prix & l'objet.



SCENE VII.

EGE'E, STHENELUS reconnu pour
Thesée, ERIXENE, AMINTAS,
UN GARDE.

UN GARDE.

DE la Reine, Seigneur, apprenez le projet.

Du sort de votre Fils elle est instruite à peine,
Que j'ai vû sur son front une rougeur soudaine.
La honte & le dépit éclatent dans ses yeux.
Elle s'en va, dit-elle, abandonner ces lieux.
Son départ résolu s'apprête en diligence.

SCENE DERNIERE.

EGE'E, THESE'E ERIXENE.

THESE'E.

AH ! faut-il que pour moi, Seigneur...

EGE'E.

Va, ta présence

Me console de tout ; & je vaincrai mon cœur

Pour mettre tous mes soins à combler ton bonheur.

Sans vous je ne puis , & c'est à vous , Madame ,
D'achever mon projet en couronnant sa flamme.
Je crois que votre cœur ne m'en dédira pas.
Par là de nos maisons calmons tous les débats.
Que Pallante avec joie apprenne que sa Fille
A remis , par mon choix , le Sceptre en sa famille.

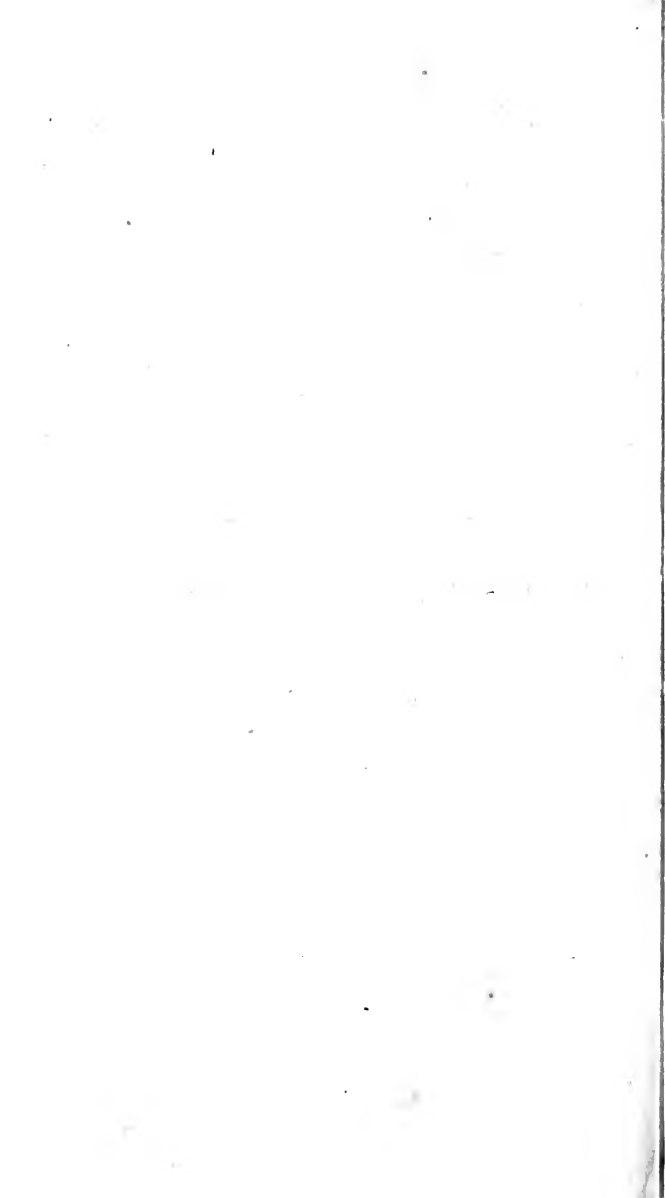
ERIXENE.

Seigneur , quelle bonté , quel destin glorieux ! ..

E G E' E.

Allons , & que le bruit s'en répande en tous lieux,
Qu' Athenes, partageant mon bonheur & ma joie,
Reconnoisse le Fils que le Ciel me renvoie.

Fin du Tome I.







SADf
Bona fide





